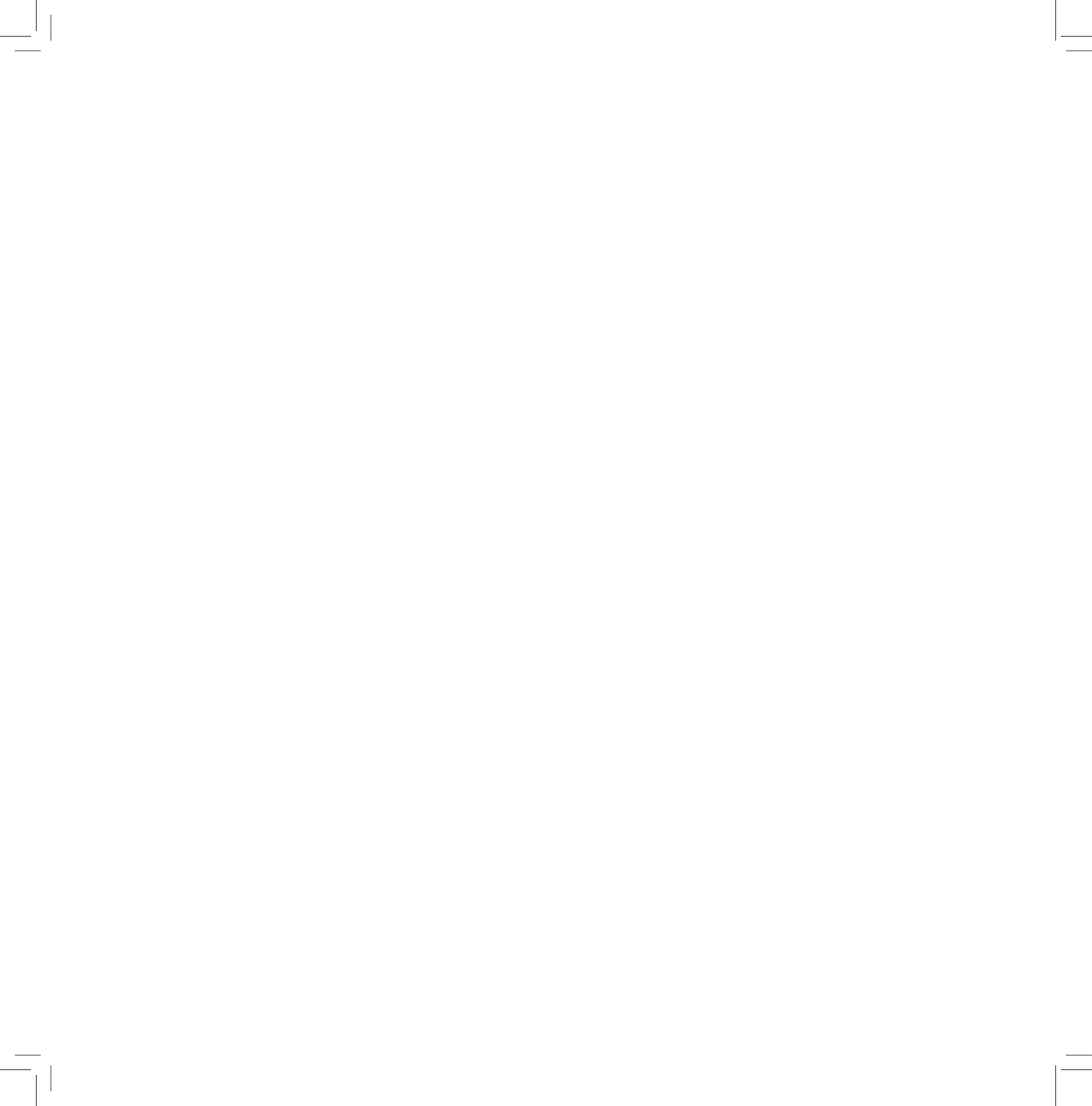


Immeubles Heikal
Microcosmes Alexandrins



Bibliotheca Alexandrina

Immeubles Heikal Microcosmes Alexandrins

TEXTES RÉUNIS ET PRÉSENTÉS PAR AZZA HEIKAL

SOUS LA DIRECTION DE MOHAMED AWAD ET SAHAR HAMOUDA

6

The Alexandria and Mediterranean
Research Center Monographs



Bibliotheca Alexandrina Cataloging-in-Publication Data

Heikal, Azza.

Immeubles Heikal : microcosmes alexandrins / textes réunis et présentés par Azza Heikal ; sous la direction de Mohamed Awad, Sahar Hamouda. – Alexandria, Egypt : Bibliotheca Alexandrina, 2013.

p. cm. – (The Alexandria and Mediterranean Research Center Monographs ; 6)

ISBN 978-977-452-218-4

1. Immeubles d'habitation -- Égypte -- Alexandrie (Égypte). 2. Housing -- Egypt -- Alexandria -- History. I. Awad, Mohamed. II. Hamouda, Sahar. III. Alikandrina (Library). Alexandria and Mediterranean Research Center. IV. Title V. Series

962.1--dc22

20013654571

ISBN 978-977-452-218-4

Numéro de dépôt : 4277/2013

© Bibliotheca Alexandrina 2013

REPRODUCTION NON COMMERCIALE

L'information contenue dans cette publication a été produite dans l'intention de la rendre aisément disponible pour une utilisation personnelle et publique non commerciale. Elle peut être reproduite, partiellement ou entièrement, par tout procédé, gratuitement et sans autre autorisation de la Bibliotheca Alexandrina. Il est toutefois demandé :

- que les utilisateurs fassent preuve de diligence raisonnable en s'assurant de l'exactitude des documents reproduits;
- que la Bibliotheca Alexandrina soit citée comme source de l'information ;
- que la copie ne soit pas présentée comme une version officielle des documents reproduits, ni comme une copie faite en collaboration ou avec l'approbation de la Bibliotheca Alexandrina.

REPRODUCTION COMMERCIALE

La reproduction d'exemplaires du contenu de cette publication entièrement ou partiellement, pour une redistribution commerciale est interdite sans l'autorisation écrite de la Bibliotheca Alexandrina.

Pour obtenir l'autorisation de reproduction du contenu de cette publication à des fins commerciales, veuillez prendre contact avec la Bibliotheca Alexandrina.

BP 138, Chatby, Alexandrie 21526 – Egypte

Mél : alex.med@bibalex.org

Le contenu et les illustrations de cette publication n'engagent que la responsabilité des auteurs et ne reflètent pas nécessairement les vues de la Bibliotheca Alexandrina.

Conception graphique et mise en page : Mina Nader

1000 copies, Imprimé en Egypte



PRÉFACE

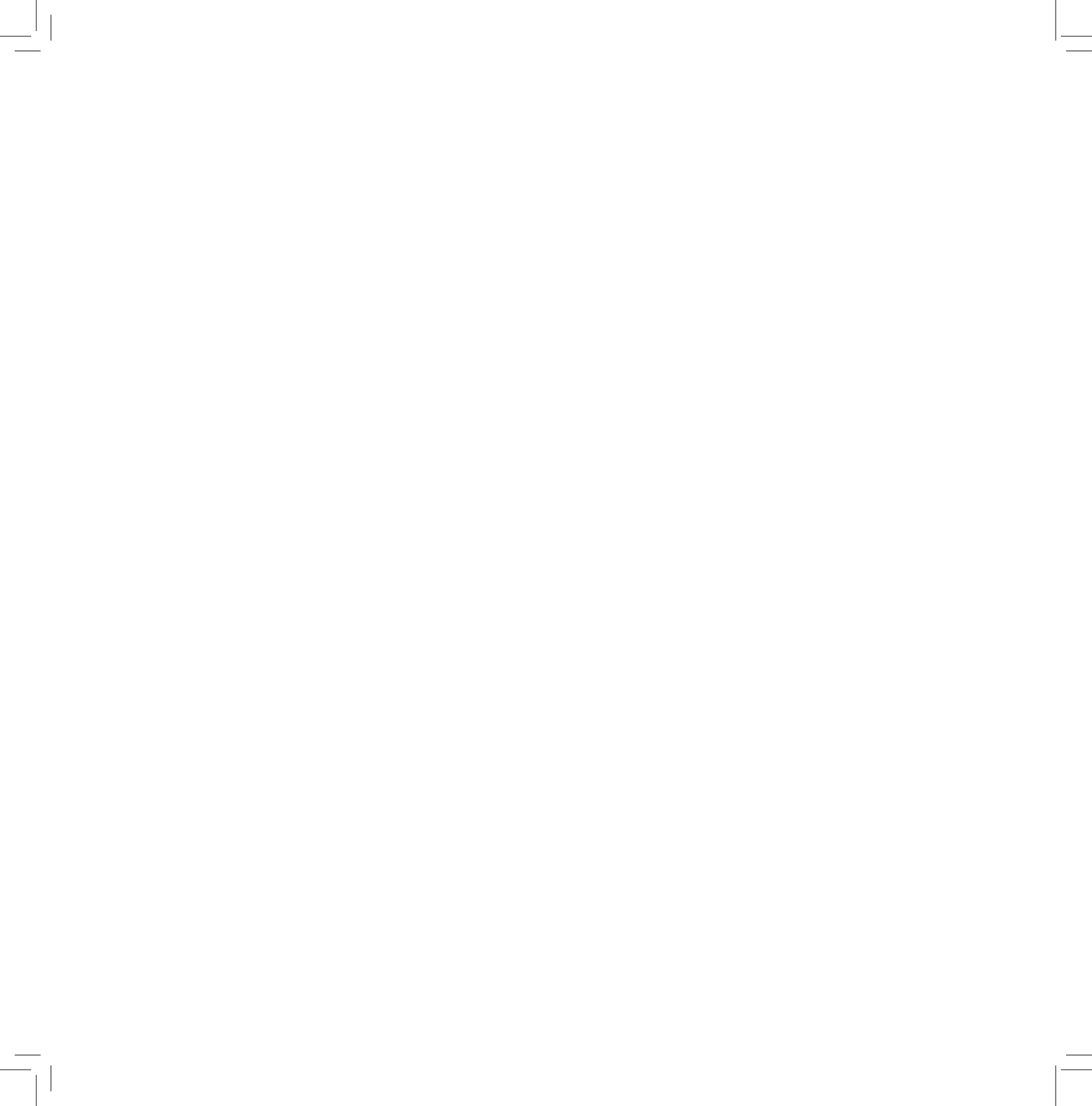
Aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, à une époque où l'Occident prônait un nationalisme sectaire, Alexandrie, toujours à l'avant-garde, a anticipé l'ère de l'internationalisme, de la mondialisation, de la globalisation, dans le sens noble de ces termes : échanges culturels, sociaux, économiques... Notre ville s'est distinguée par son cosmopolitisme et surtout son œcuménisme.

Contrairement à certaines allégations erronées répartissant Alexandrie en « quartiers européens » et « quartiers arabes », les Égyptiens de souche occupaient en majorité aussi bien les beaux quartiers que les plus pauvres. Nous voulons rendre hommage à leur hospitalité légendaire accueillant chaleureusement tous les nouveaux venus.

Les participants à cet ouvrage sont aujourd'hui dispersés de par le monde. Ils ont brillamment réussi à l'étranger mais continuent d'évoquer avec nostalgie leur Alexandrie natale, ce paradis perdu.

Puisse-t-elle demeurer une ville phare !

Azza Heikal





1

COSMOPOLITISME DES IMMEUBLES HEIKAL

Azza Heikal

Il y a une quinzaine d'années, j'ai publié un ouvrage sur Alexandrie: *Je ne compte que les heures claires*. J'y évoquais le cosmopolitisme de l'immeuble Heikal, un des multiples microcosmes de la ville, illustrant le brassage international qui la caractérisait. Aujourd'hui, je reprends ce même thème en le développant.

Mon père Mohamed Heikal, né en 1905, venait à peine de terminer ses études scolaires au Lycée Français, lorsque ses parents le contraignirent à se marier afin qu'il ne les abandonne pas en partant poursuivre ses études à l'étranger. Il épousa ma mère, Badreya Seif, qu'il vit pour la première fois le jour de leur mariage, conformément aux traditions. Par bonheur, comme dans les contes, ils vécurent très heureux et eurent beaucoup d'enfants.



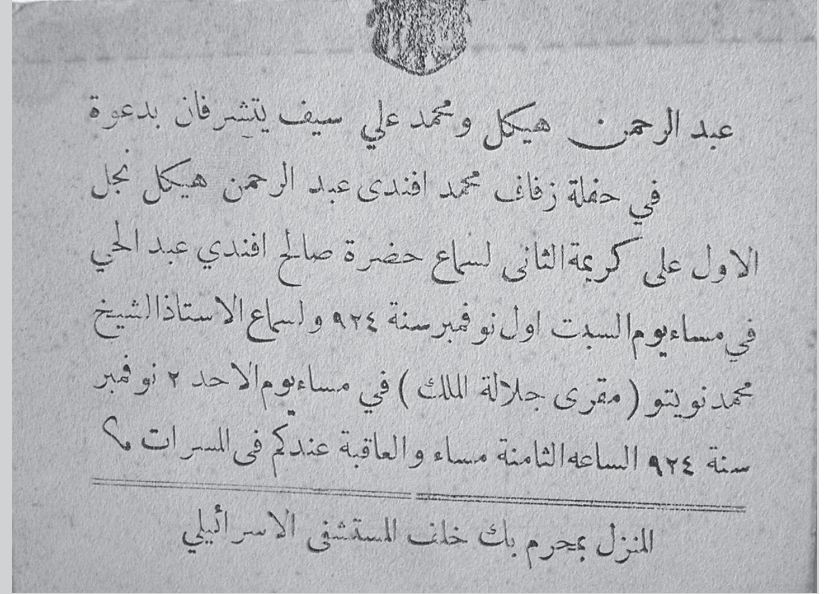
Mohamed Heikal Lycée Français 1911: 1^{er} rang 2^{ème} à droite



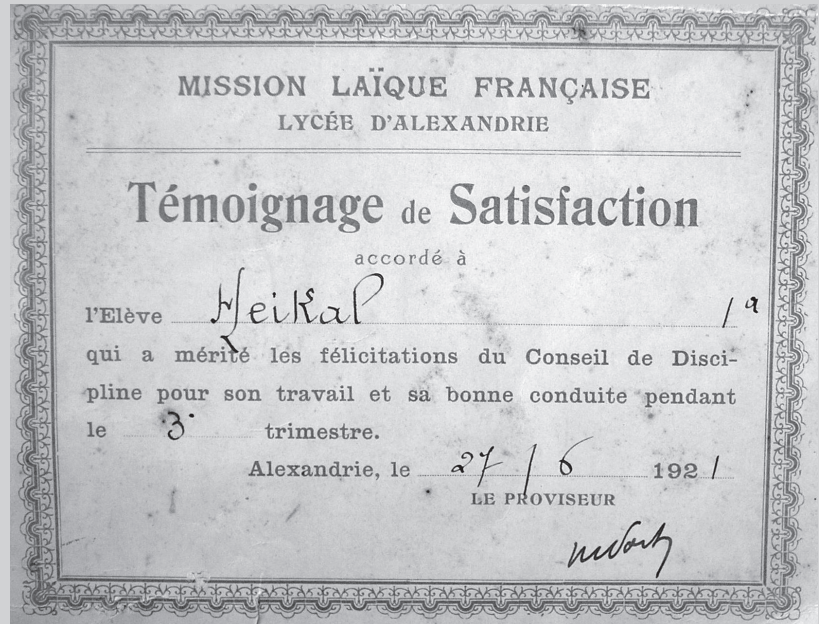
Mohamed Heikal Lycée Français 1922: 3^{ème} rang 3^{ème} à gauche



M. et Mme Heikal à Louxor en 1934, une amie anglo-australienne debout à droite



Invitation au mariage de Badreya Seif et Mohamed Heikal, novembre 1924



Mohamed Heikal Tableau d'honneur 1921

Mes parents habitèrent au début de leur mariage à Moharrem Bey, rue El Zaher, dans une élégante villa palladienne que mon grand-père paternel avait fait bâtir avec l'intention d'y loger une nombreuse famille. Ayant achevé la construction de sa première maison, mon grand-père Abdel Rahman Heikal (1880–1933) se découvrit des goûts de bâtisseur. Dès lors, il se consacra à l'urbanisme avec une passion sans partage. À partir de 1915, il s'adonna à l'édification du centre d'Alexandrie. Projet très ambitieux certes, mais qu'il exécuta avec ferveur.



(Au centre) L'immeuble construit par Abdel Rahman Heikal au centre-ville d'Alexandrie sur la place Saad Zaghloul.

Après la mort de A. R. Heikal, son fils reprit le flambeau paternel. Mohamed Heikal engagea le comte Ferdinand Debbane, frais émoulu de l'École d'Architecture de Paris pour la construction de deux immeubles. Mon père, formé à bonne école, donnait la priorité à l'environnement. Il recherchait des terrains à proximité des jardins avec vue imprenable sur la mer. Son premier immeuble fut un coup de maître. Son emplacement, avenue Alexandre le Grand, est des plus avantageux. Le voisinage de l'ambassade de Grande Bretagne et du club militaire britannique, qui se sont toujours octroyé la part du lion, en témoigne. Ces trois bâtiments s'élèvent sur le site présumé du palais des Ptolémées et du Mouseion. L'architecture de l'immeuble rappelle les belles constructions parisiennes des années trente. Son élégance est célébrée dans la revue *Al 'Imâra* (1942, N° 314) qui recensait les réussites architecturales contemporaines. Les habitants de l'immeuble constituent un échantillonnage représentatif du cosmopolitisme alexandrin.

Lorsque mon père entreprend de construire un deuxième immeuble, il choisit un emplacement idéal à Rouchdy entre mer et jardins : à l'intersection de la rue d'Aboukir et de la rue perpendiculaire dont le tronçon nord dirigé vers la mer s'appelle la rue du Camp Romain et le tronçon sud se nomme la rue du Maréchal Allenby (Kafr Abdou aujourd'hui), car il mène au parc Allenby face à la résidence du consul britannique. Comme le terrain est immense, mon père peut se permettre certaines fantaisies. Il demande à son architecte, Ferdinand Debbane, de lui construire un immeuble ayant la forme de son initiale H. L'architecte s'exécute et lui soumet le plan d'un immeuble qui, en vue aérienne, a la forme d'un H. Mon père approuve le projet et suggère qu'entre les deux branches est et ouest de l'immeuble il y ait des jardins.



L'immeuble H côté ouest

C'est dans cet immeuble que nous emménageons au cours de 1950. Nous occupons un duplex parfaitement orienté : au nord, une vue sur toute la rade d'Alexandrie, au sud une magnifique perspective sur les villas cossues de Rouchdy aux jardins luxuriants regorgeant de bougainvilliers, d'acacias roses, de magnolias... À l'ouest nous pouvons distinguer le lac Mariout.



Une vue prise de l'immeuble H en 1979 avec la rue du Camp Romain qui mène jusqu'à la mer.

La rue du Camp Romain est complètement déserte. Sur le trottoir de gauche, tout le long de la rue jusqu'à la mer, s'élève l'interminable mur qui délimite les anciennes baraques britanniques. Celles-ci occupaient l'emplacement des antiques cantonnements romains

et depuis 1954, c'est enfin devenu un camp militaire égyptien. Juste retour des choses. À droite, se succèdent quelques terrains vagues surélevés ainsi que deux ou trois maisons inaccessibles par cette rue. Nous ne nous aventurons rue du Camp Romain que pour monter à bicyclette en toute sécurité ou pour faire découvrir aux amis les vestiges antiques enfouis sous le camp. La grande majorité des Alexandrins ignorent l'existence de ces ruines gréco-romaines que nous considérons un peu comme notre bien propre puisqu'ils appartiennent à notre rue.

Alors que jusque-là nous vivions en vase clos dans des villas hermétiquement gardées, nous nous retrouvons d'un coup entourés de nombreux voisins, prêts à partager nos jeux. Égyptiens, Grecs, Italiens, Anglais, Français, Belges, Danois, Suisses, Hollandais, Allemands, Américains, Turques, Chawams cohabitent harmonieusement dans notre immeuble. Mes frères, férus de football, constituent deux équipes avec leurs nouveaux amis. Ils jouent dans une des sorties désaffectées du garage. Heureuse époque où les voitures qui stationnent n'ont pas encore envahi toutes les entrées d'immeubles et même les trottoirs; au point qu'aujourd'hui, les piétons sont obligés d'emprunter la chaussée pour circuler au péril de leur vie. Mes frères, en dignes élèves du Victoria College, fondé sur le modèle d'Eton, apprennent à leurs compagnons le cricket, le badminton, le squash et un sport que je continue de réprouver: la boxe.

VICTORIA COLLEGE
ALEXANDRIA
UPPER SCHOOL

Name A. HEIKAL Report for End of Year 1966/67
House Archimedes Form L.VI.1 Age 17.6 Av. Age of Form 17.7

SUBJECTS	Set	No. of Boys In Set	Percentage Marks and Order				REMARKS
			Term.		Exam.		
			%		%		
ENGLISH			71	1			Very good; shows great perseverance. Jt
HISTORY							
GEOGRAPHY		14	-	-			Very good. E.H.
FRENCH	A	15	60	5			Satisfactory Jt
ARABIC/LATIN							Satisfactory E.H.
MATHEMATICS	1	32	95	1			Very good indeed. S.P. Is to be congratulated on his excellent work. E.H.
CHEMISTRY		32	-	-			A very good team's work and progress. E.H.
PHYSICS		32	-	-			
BIOLOGY			-	-			Very good. E.H.

Absent ^{Morning} 2 Times ^{Afternoon} 2 Times Late Times

Report of Housemaster One of the best boys of the school, in every respect. Both work and conduct have been excellent throughout his school career. *H. Hanbury*

Report of Headmaster Excellent *Adel in Alqa 15/5/57.*



Le bulletin scolaire de Victoria College d'Aladine Heikal

L'équipe de football d'Aladine Heikal

Dans les chambres de service propres à chaque appartement, Raoul Kahil, le père de Patricia et d'Alain, a aménagé une immense table percée de larges trous sur laquelle il a dressé tout un enchevêtrement de rails de trains électriques. Nous y avons joint celui de notre père enfant, un engin de collection avec une locomotive très perfectionnée et une succession de wagons rouges. Seuls Alain, Mourad et mes frères ont le privilège d'actionner les appareils électriques. Patricia, Chams et moi ne sommes autorisées qu'à regarder sans broncher.

Si les garçons de notre immeuble lient spontanément amitié, sans la moindre réticence, les filles font bien plus d'embarras. Nos voisines se répartissent selon les écoles qu'elles fréquentent. La ségrégation scolaire est des plus intransigeantes à Alexandrie. Les parents



Notre Dame de Sion, classe de philo 1959–1960

égypto-français de Laila El Toubi ont convenu qu'elle irait dans une école arabe puisqu'elle parle parfaitement le français, sa langue maternelle. Les six enfants de la famille Lisbonna vont au Lycée Français ; Mayti à l'École Suisse, Liliane et Ghislaine au Sacred Heart ; Claudie, le point de mire de tout le voisinage, et Naila, petite fille très réservée, vont à l'English Girls College. Toutes les autres, c'est-à-dire la grande majorité dont moi, allons au pensionnat Notre Dame de Sion. Une forte solidarité unit toutes les élèves de notre établissement. Nous vivons pratiquement les unes chez les autres. Que de journées et de soirées passées à discuter avec Marlène, Patricia, Marie-Ange, les Takla, les Helmi, les Naguib !

Le savoir-vivre alexandrin autorise qu'on parle de nationalité mais jamais de religion. Personne n'affiche sa confession ni ne la prône avec ostentation, comme on le fait aujourd'hui. Chacun pratique la sienne dans la plus grande discrétion. C'est ainsi que nos voisins, comme la plupart des habitants de notre ville, cohabitent sans le moindre heurt confessionnel.

J'ai fait le tour des églises d'Alexandrie en participant à d'heureuses cérémonies. Mon frère et moi sommes conviés comme garçon et demoiselle d'honneur à de nombreux mariages. Mon frère porte un pantalon blanc et une chemise en soie avec un superbe jabot. On me fait coudre chez « Angèle », notre Chanel nationale, une ravissante robe avec de multiples volants de haut en bas. Un travail de Titan pour un petit bout de femme de cinq ans. Tout compte fait, ce labeur a été bien amorti puisque j'ai porté cette robe aux mariages d'amis suisses de Mariout et à ceux de nombreuses relations d'affaires de mon père. J'assiste sagement à la messe et confonds un peu tous les rites.



Azza et Essam Heikal, demoiselle d'honneur et garçon d'honneur au mariage d'amis grecs



Le mariage de Daïna Heikal, entourée de ses camarades de Notre Dame de Sion, 1956



Famille Heikal et amies au Desert Home à Mariout, 1947

Le cosmopolitisme et le syncrétisme alexandrins se pratiquent au cœur même de notre famille. Nombre de mes oncles et cousins ont épousé des Anglaises, des Autrichiennes, des Suissesses et les trois religions monothéistes coexistent harmonieusement. Nous avons ainsi renoué avec les traditions antiques de nos ancêtres en adoptant naturellement leur tolérance. E. M. Forster reconnaît que l'éclectisme, cette philosophie qui consiste à concilier les meilleures thèses, est né dès la fondation d'Alexandrie : « L'idée qu'une religion est fautive et une autre est vraie est une idée essentiellement chrétienne, et elle n'était pas venue à l'esprit des Égyptiens et des Grecs qui vivaient ensemble à Alexandrie. Chacun adorait ses propres dieux, de même qu'il parlait sa langue, mais sans penser jamais que les dieux de son voisin puissent ne pas exister, et en étant prêt à croire qu'ils étaient peut-être ses propres dieux sous un autre nom. » C'est la raison pour laquelle la première règle de politesse que l'on enseigne aux enfants, à Alexandrie, est de ne jamais parler de religion : « On ne parle pas de Dieu, on pense à Lui ».

Nous relisons aujourd'hui avec un regain d'intérêt les travaux du Père Georges Chehata Anawati né à Alexandrie en 1905. Il fut toute sa vie marqué par la diversité culturelle et religieuse de cette cité « à la frontière entre deux mondes ». Bien qu'il ait poursuivi ses études supérieures en France, le Père Anawati « est toujours resté passionnément égyptien », « attaché tout autant à la culture arabe qu'à la francophonie ». Il proposa une métaphysique qui réconcilie foi et raison et s'attacha à relever dans la pensée musulmane des points de convergence avec un humanisme chrétien. En cette période de manichéisme aigu, puissions-nous mettre en application son enseignement le plus impérieux « la nécessité du dialogue interreligieux ».

Lorsque nous passons en revue l'identité des locataires de notre immeuble, nous constatons, qu'à chaque étage, résidaient un ou plusieurs couples étrangers. Nombreux

sont les conjoints de nationalités différentes : égypto-français, égypto-danois, égypto-belge, égypto-anglais, égypto-suisse, égypto-américains... Ces couples mixtes ont ainsi un dénominateur commun : l'incontournable époux égyptien. Par ailleurs, des Égyptiennes avant-gardistes ont également contracté des mariages avec des étrangers, souvent au grand dam de leur famille. Ce mélange des races donne des enfants d'une beauté et d'une ouverture d'esprit exceptionnelles. Si les ennemis irréductibles avaient évité les guerres et s'étaient unis par des mariages comme le suggère le slogan des soixante-huitards, « faites l'amour pas la guerre », quelles générations hors pair et surtout pacifiques aurions-nous eues aujourd'hui !

Tous nos voisins se souviennent de l'adorable petite Aïda, de mère belge et de père égyptien, habitant au rez-de-chaussée. Nous évoquons avec attendrissement cette enfant précoce toujours à sa fenêtre, entreprenante et s'adonnant à son jeu favori de véritable concierge : elle interpelle tous ceux qui entrent ou sortent de l'immeuble et s'adresse à eux soit en arabe soit en français pratiquant parfaitement les deux langues. Sa volubilité ne s'interrompt que lorsque sa délicate et blonde maman intervient et ferme la fenêtre avec un sourire avenant.

Le Professeur Moustapha Aref et son épouse danoise constituent le ménage le plus glamour d'Alexandrie. Ils séduisent leur entourage et supplantent les couples mythiques hollywoodiens notamment Elizabeth Taylor et Richard Burton qui ont séjourné à Alexandrie lors du tournage de *Cléopâtre*. Lorsqu'ils se rendent aux multiples soirées de l'élite culturelle, ils donnent les clés de leur appartement à ma sœur aînée afin qu'elle surveille de temps à autre leur jeune fils, Hassan, sagement endormi dans son lit à barreaux. Je ne manque jamais l'occasion d'accompagner ma sœur, car ce petit Viking aux cheveux platinés m'émerveille bien plus que toutes les poupées du monde.

Monsieur Takla possède un immense domaine en Haute-Egypte. Tita et Louli nous rapportent à chacun de leurs voyages des souvenirs qui nous ravissent. Je continue de porter avec attachement et plaisir le bracelet de cheville qu'elles m'ont offert il y a plus d'une cinquantaine d'années. Leur mère, d'origine grecque, est renommée pour sa magnifique chevelure gris argenté devenue légendaire à Alexandrie. Il suffit d'évoquer la couleur de ses cheveux pour que l'on sache immédiatement qu'il s'agit de la très distinguée Madame Takla.

Le consul de Turquie, un de nos voisins de palier, a épousé une Égyptienne, Khayreya, qui compte parmi les femmes les plus élégantes d'Alexandrie. Que de fois en les croisant dans l'ascenseur j'ai admiré la prestance de ce couple parfaitement assorti.

Alexander Abdel Rehim, Siki pour les intimes, est notre compagnon de jeux le plus indéfectible. Son père est pakistanais et sa mère allemande. Il a des cheveux raides aux reflets dorés ; ses yeux clairs s'étirent redoutablement lorsqu'il s'emporte comme ceux des félins sauvages. En dépit de son jeune âge, ce bon petit diable est toujours livré à lui-même et profite de cette indépendance pour exécuter ses espiègleries. Il passe ses journées chez nous et lorsqu'à la nuit tombée, il lui faut rentrer chez lui, ma nounou doit recourir aux grands moyens pour qu'il obtempère.

Le docteur Goldenbaum, qui habite au quatrième étage, soigne la majorité des enfants de l'immeuble. Il a toujours une formule de politesse aimable qu'il adresse à chaque maman à propos de son petit malade. Ma sœur aînée continue à croire fermement jusqu'aujourd'hui que c'est seulement son fils que le docteur Goldenbaum qualifiait de « tellement mignon qu'il pourrait figurer comme publicité pour une marque de lait pour bébé ».



Les scouts de Victoria College : au 3^{ème} rang 2^{ème} à droite Aladine Heikal et au dernier rang à droite Siki Abdel Rehim

Je viens d'apprendre par Soly Goldenbaum qu'il est le cousin germain de Madame Boutros Boutros-Ghali. Et une amie de commenter plaisamment : « On a toujours appelé les trois frères Boutros-Ghali : *Hassan, Morcos et Cohen* » : expression typiquement égyptienne pour qualifier l'entente religieuse propre à l'Égypte d'antan comme dans le célèbre film du même nom.

Pendant deux saisons successives, l'actrice Liliane Cohen, alias Camélia, occupe un appartement au septième étage juste en face du nôtre. Cette vedette est surtout célèbre pour son idylle avec le roi. Ses deux séjours dans l'immeuble ont mis en émoi tout le voisinage.

Ironie du sort, la grand-mère et la mère de la reine Narimane habiteront par la suite au troisième étage de notre immeuble et l'ex-reine leur rendra régulièrement visite.

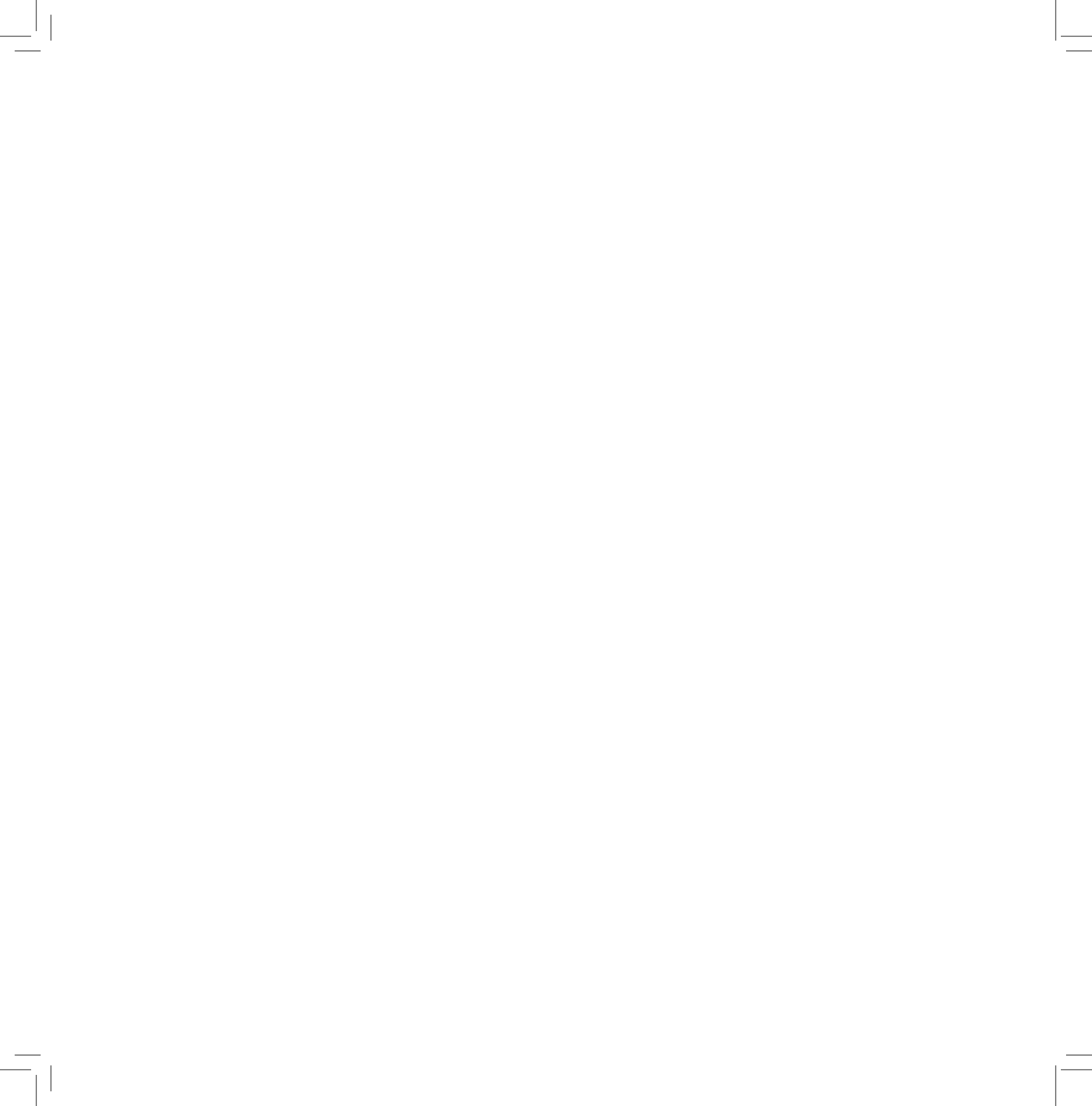
Conformément aux membres du ministère de l'époque qui siègent à Alexandrie lors des trois mois d'été, certaines grandes familles caiotes, les Feltès, les Behler... résident dans notre immeuble pendant les vacances exclusivement. Les Behler sont les propriétaires suisses des prestigieux immeubles et passage du Caire portant leur nom. À l'âge de la retraite, ils choisissent de séjourner en permanence dans notre ville au climat plus tempéré que celui de la capitale.

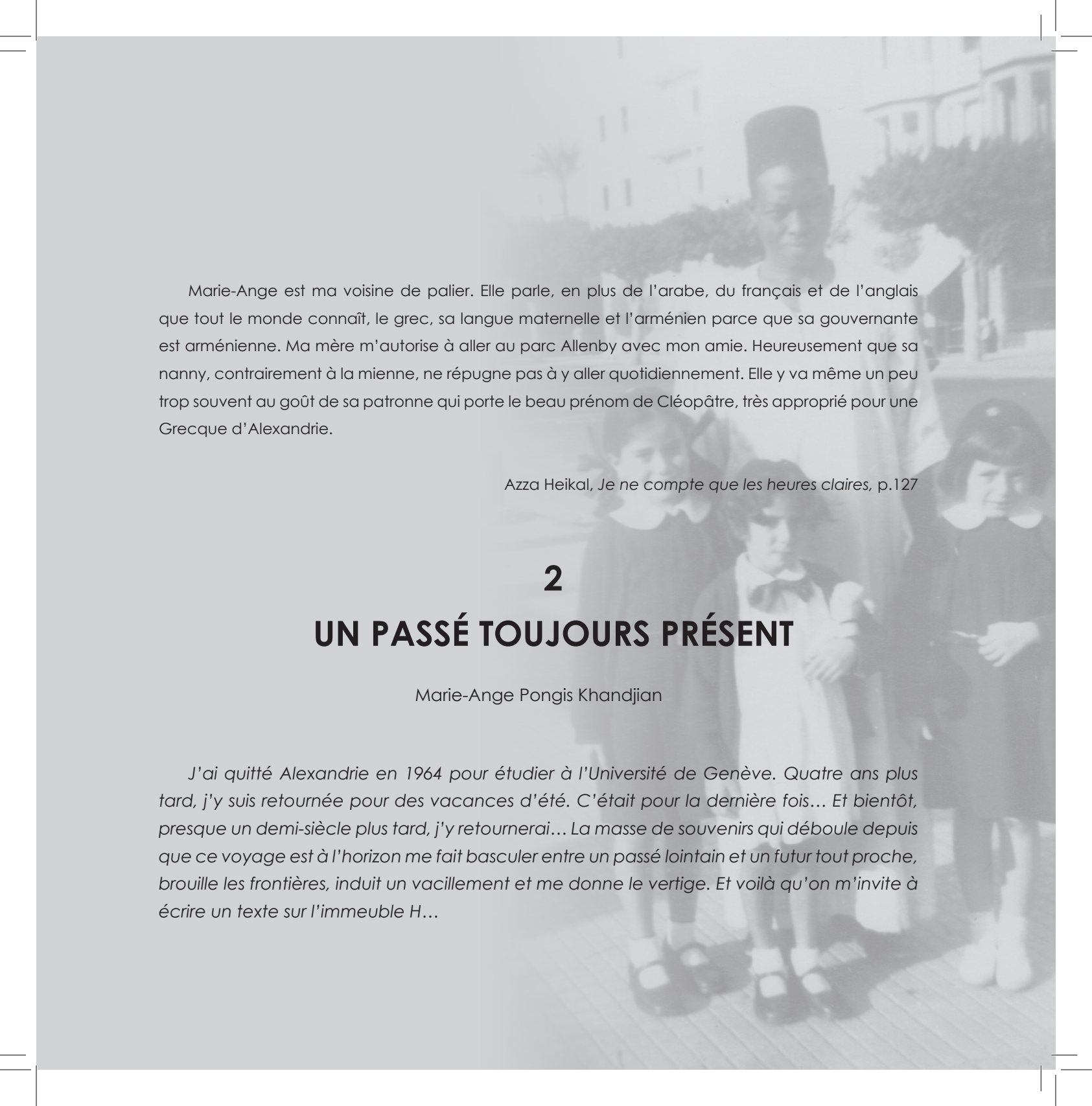
Le personnel, à l'instar de leurs patrons, est également cosmopolite. Au parc Allenby, les gouvernantes se regroupent par nationalités : les plus snobs sont les Françaises, les plus tyranniques les Anglaises, les plus loquaces les Grecques, les plus effacées les Chawams et les plus conciliantes les Égyptiennes. Ainsi à Alexandrie, les ségrégations s'exercent en deçà d'un certain niveau de la hiérarchie sociale.

Un pacha caiote, dont les petits-enfants ne viennent à Alexandrie que pendant les vacances d'été, a engagé une gouvernante française très stylée. Elle a épousé un Égyptien et a un fils F. qui parle un français très châtié contrastant avec l'argot que se plaisent à pratiquer Yehia et Zakareya, usant et abusant de gros mots pour nous choquer.

Après ce préambule, je laisse la parole à nos anciens voisins et amis qui raconteront eux-mêmes leurs souvenirs alexandrins. Il est intéressant de constater combien des incidents qui ont marqué les uns ont à peine effleuré les autres. Même au sein d'une même famille, un frère et une sœur, une mère et son fils interprètent différemment les événements passés. J'aurais voulu rapporter également le témoignage du personnel. Mais il est très délicat

de solliciter ce genre de récit autobiographique, car étant donné certaines ascensions fulgurantes et méritoires, les descendants préfèrent occulter les origines moins reluisantes de leurs parents.





Marie-Ange est ma voisine de palier. Elle parle, en plus de l'arabe, du français et de l'anglais que tout le monde connaît, le grec, sa langue maternelle et l'arménien parce que sa gouvernante est arménienne. Ma mère m'autorise à aller au parc Allenby avec mon amie. Heureusement que sa nanny, contrairement à la mienne, ne répugne pas à y aller quotidiennement. Elle y va même un peu trop souvent au goût de sa patronne qui porte le beau prénom de Cléopâtre, très approprié pour une Grecque d'Alexandrie.

Azza Heikal, Je ne compte que les heures claires, p.127

2

UN PASSÉ TOUJOURS PRÉSENT

Marie-Ange Pongis Khandjian

J'ai quitté Alexandrie en 1964 pour étudier à l'Université de Genève. Quatre ans plus tard, j'y suis retournée pour des vacances d'été. C'était pour la dernière fois... Et bientôt, presque un demi-siècle plus tard, j'y retournerai... La masse de souvenirs qui déboule depuis que ce voyage est à l'horizon me fait basculer entre un passé lointain et un futur tout proche, brouille les frontières, induit un vacillement et me donne le vertige. Et voilà qu'on m'invite à écrire un texte sur l'immeuble H...

Tout être humain est un immigré de sa propre enfance.

Les lieux de nos jeunes années, déjà si loin, encore si près, nous habitent à jamais. Nous ne cessons d'en émigrer puis d'y revenir en pensée dans le flux et le reflux des marées de nos souvenirs. Roulés en boule dans les tréfonds de notre mémoire, ils sont prêts à surgir, à nous prendre au cou et au cœur. Espace-temps révolu pour toujours et cependant toujours présent. Espace-temps tatoué dans nos tripes qui nous façonne profondément, le plus souvent à notre insu...

Mais, comment évoquer ces paysages, ces souvenirs, les gens qui nous ont été chers de sorte que n'importe quel lecteur y retrouve un brin de sa propre trajectoire de vie, même s'il a vécu dans un espace-temps différent? Comment éviter l'anecdotique, le convenu, le folklorique ou alors le trop personnel qui friserait l'inconvenant? J'aimerais pouvoir écrire comme on peint, en esquissant des ombres, en rendant une certaine teinte du temps, en entrant dans le tableau et en m'y perdant... Écrire comme on cuisine, en évoquant les fumets, les textures, le grain des saisons, le goût de la nostalgie. Écrire comme on rêve, sans se soucier ni de l'ordre temporel, ni de l'enchaînement logique...

Il m'arrive d'ailleurs encore de rêver à cet immeuble alexandrin où j'ai emménagé à l'âge de trois ans avec ma mère — mon père est mort dans un accident d'avion quand j'avais quatorze mois — et où j'ai vécu, jusqu'en 1959.



Monsieur et Madame Pongis



Marie-Ange et Cléopâtre

Ensoleillé, bruissant de vie, surplombant le quartier de Rouchdy, l'immeuble Heikal, imposante bâtisse de sept étages, en forme de H, était une ruche cosmopolite. On y entendait parler, crier, rire et chanter en arabe, en français, en anglais, en grec, en arménien, en italien, et j'en oublie sans doute. Égyptiens de souche et ceux d'adoption, musulmans, chrétiens, juifs, y cohabitaient. Je voudrais tout de suite ajouter « dans la paix et le respect des différences », mais quelque chose me freine... J'idéalise sans doute cette période de ma vie car lorsque j'égrène des scènes du passé, je redeviens petite fille et ne retrouve que tolérance, convivialité et partage. Si je me remets dans ma peau d'adulte, je parlerai plutôt d'indifférence réciproque... Je suppose qu'il devait même y avoir des conflits larvés, des tensions souterraines, des haines cachées, mais je ne les voyais pas.

Je me souviens avoir été conviée à un repas de shabbat chez une voisine de mon âge dont je ne me rappelle que du prénom, Diane (Lisbonna, peut-être). Sa famille m'accueillait comme une des leurs. Curieuse, je découvrais avec intérêt les rituels hébraïques et je ne les trouvais pas si différents de ceux qui m'étaient plus familiers. La table festive était pareille dans son abondance et sa diversité que celle de nos fêtes chrétiennes. Les psalmodies juives me rappelaient celles que j'entendais à l'église orthodoxe.

Je me vois aussi, invitée par Osman, un des deux concierges de l'immeuble, à partager l'unique plat familial avec sa femme et leurs nombreux enfants. Assis, les jambes repliées en tailleur, à même le sol, autour de la *tableya*¹ installée au milieu de la pièce à vivre, chacun puisait au moyen d'un morceau de galette de pain dans le ragoût qui me paraissait encore plus savoureux que d'habitude. Je dois avouer qu'il s'agissait d'une sorte de fruit défendu :

¹ Table basse amovible faite d'un grand plateau métallique rond posé sur un tréteau.

ma mère n'appréciant pas les familiarités, c'est en cachette, avec la bénédiction et la complicité de notre bonne, Zakeya, que je me trouvais au milieu de ces agapes familiales. Mes escapades furent mises à jour par le pédiatre qui habitait l'immeuble, Dr Goldenbaum, qui s'étonnait que seuls les enfants du concierge et moi ayions la rougeole!

Être invitée chez Azza Heikal, la fille du propriétaire, surnommée Zézé, était aussi pour moi une fête. Alors que j'étais fille unique, elle était l'avant-dernière d'une grande famille. Leur appartement se déployait sur deux étages, le sixième et le septième. Je m'émerveillais devant le salon des visites officielles, immense pièce où pouvaient s'asseoir des dizaines de personnes. Je lui enviais ses nombreux frères et sœurs, et elle, sans doute, mon statut de fille unique. Ma mère l'invitait souvent à partager nos sorties du dimanche. À 16 ans, elle s'était inscrite à un cours d'infirmières donné par le Croissant Rouge. Lorsque ses amies se réunissaient chez elle, j'assistais parfois à leurs discussions, me faisant toute petite, silencieuse et discrète, pour leur faire oublier que j'étais plus jeune de quatre ans. Je m'initiai ainsi à bien des mystères de la vie!

Parmi les photos en noir et blanc de cette époque, j'en ai retrouvé une de Azza et moi chevauchant des poneys au jardin zoologique de Nouzha. Petites amazones d'un autre temps, aujourd'hui grands-mères!

Pourquoi certaines scènes du passé prennent-elles un relief qui nous surprend? L'ascenseur principal de l'immeuble aux parois vert pistache me saute à la mémoire. Mais peut-être que cette image se mêle à celle de l'autobus vert de mon école, le pensionnat de Notre Dame de Sion, qui passait nous chercher tous les matins, Azza, Bahiga Helmi, sa petite soeur et moi. L'ascenseur de service lui était gris et sombre, il sentait le métal rouillé et faisait de drôles de bruits brinquebalants quand il était en fonction.



Azza et Marie-Ange



Marie-Ange, Bahiga et Hoda Helmi accompagnées de leur *soufragui*

Une fillette suscitait l'admiration de ma mère « Quels magnifiques yeux verts! » s'exclamait-elle invariablement lorsque nous la croisions. Invariablement j'en étais jalouse.² Il me semble qu'elle s'appelait Marilia.

Une période particulièrement excitante pour les petits insoucients de l'immeuble fut la période de la guerre du Sinaï en octobre 1956, suite à la nationalisation du canal de Suez par le président égyptien de l'époque Gamal Abdel Nasser. Les écoles étant fermées pendant une quinzaine de jours, ce fut pour nous des vacances inespérées et d'autant plus appréciées. À la tombée de la nuit lorsque les alertes aux bombardements se faisaient entendre, les familles se regroupaient dans les sous-sols du bâtiment. Habituellement réservés aux chambres des domestiques, ils devenaient pour nous de mystérieux souterrains, peuplés de monstres et de

² Verte de jalousie comme le bus et l'ascenseur!

fantômes, propices à des galopades et de folles parties de cache-cache. Les adultes se gardaient bien de laisser transparaître leur anxiété devant la situation politique grave et nous pouvions vivre nos vies d'enfants bien à l'abri dans notre monde imaginaire. Je réalisai bien plus tard qu'un grand nombre de Français, d'Anglais et de juifs furent obligés dans les années qui suivirent de quitter ce pays qu'ils aimaient et considéraient comme leur patrie.

Je ferme les yeux et me reviennent les alentours de l'immeuble, leurs bruits, leurs odeurs. L'avenue Fouad³, nommée par la suite El Horreya⁴, fourmillait nuit et jour de voitures, autobus, vélos et piétons⁵. En été ça sentait le goudron fondu et les gaz d'échappement.

Depuis la station du tramway Rouchdy, juste derrière l'immeuble, une allée, bordée d'immenses flamboyants qui protégeaient de leur ombre des villas, se déroulait jusqu'à la mer. Mon amie d'enfance, Michou, y habitait; j'entends encore la balançoire, installée par son père, Karim, aux branches d'un arbre, grincer sous nos élans. Michou que j'ai retrouvée à Montréal bien des années plus tard m'a dit que nous devons avoir moins de cinq ans, âge auquel elle a déménagé à Mustapha Pacha. Il paraît qu'aujourd'hui arbres et maisons ont laissé la place à des immeubles. Mais les flamboyants sont tapis à jamais au fond de mes pupilles. Il me suffit de fermer les yeux pour les voir rougeoyer somptueusement.

Un mot entraîne un autre, un souvenir en amène une ribambelle d'autres. En évoquant le tramway, une odeur de maïs grillés me chatouille les narines. Était-ce à la station de Rouchdy ou à celle de la gare Ramleh? Peu importe, l'effluve, elle, est bien là, et le rougeoiement de la braise et l'éventail en palme de dattier pour l'attiser, et la salive qui envahit la bouche à l'idée de mordre dans l'épi tout chaud...

³ En l'honneur du roi.

⁴ La liberté.

⁵ Probablement bien moins qu'aujourd'hui!

Parmi mes plus anciens souvenirs du quartier : une petite pâtisserie un peu plus loin que la station du tram, annexe du grand Baudrot, un lieu de pèlerinage gourmand. En revenant je m'arrêtais au terrain vague qui jouxtait l'immeuble pour cueillir des feuilles de mûrier indispensable à la survie de mon élevage de vers à soie. À chacun sa gourmandise! Sur le trottoir nord de la rue Fouad, une annexe du grand magasin Hannaux et en face sur le trottoir sud une épicerie grecque (Papadopoulos?). Véritable antre d'Ali Baba, elle a été pour moi, je le réalise maintenant, une école des sens. Les yeux fermés, je déchiffrais dans une sorte de braille olfactif et gustatif les multiples senteurs épicées, les effluves, les remugles, les textures et les goûts du Moyen-Orient.

Faire la différence entre les olives, grecques Kalamata et les libanaises, les fromages, le blanc crème ou le double crème, le *kasseri* ou le *kéfalotiri*, le halva simple ou avec pistache, voilà des jeux qui occupent une enfant pendant que les adultes font les courses sérieuses... « Les enfants, allez donc jouer dehors » crient souvent les adultes harassés. Mais... les enfants jouent-ils? Malgré les injonctions et ce qu'on voudrait bien leur faire croire, je pense que les enfants ne jouent pas... Ils ne font pas semblant, ils font vraiment, sérieusement, consciencieusement. Ils font la vie, ils font l'amour, ils font la mort, soucieux et concentrés devant leurs découvertes. Ils « jouent » au docteur pour savoir comment leur corps fonctionne. Ils « jouent » à papa-maman pour mieux comprendre d'où viennent les bébés. Ils « jouent » à « Je te tue, tu es mort » quand les funérailles durent vraiment trop longtemps. En fait ils font semblant de jouer pour rassurer les adultes inquiets.

Juste au pied de l'immeuble deux ou trois grands arbres abritaient des nuées de moineaux. Au coucher du soleil, ils s'y installaient pour la nuit piaillant à qui mieux mieux. Le bruit était assourdissant. Des gamins s'amusaient parfois à les viser avec des frondes faites d'un bout de bois en forme d'Y. Ils pinçaient une pierre dans une bande élastique nouée au

bout de chaque branche, tendaient l'élastique puis le lâchaient brusquement. Le silence se faisait, les arbres s'ébrouaient un peu puis les pépiements recommençaient. Je veux penser qu'aucun oiseau n'a jamais été atteint.

En fait, la vie grouillait au pied de l'immeuble. Les jours de congé un joueur d'orgue de barbarie égrenait ses ritournelles sans âge, un montreur de singe faisait danser son animal au son d'un tambourin. Les enfants de l'immeuble se précipitaient aux balcons et leur lançaient des piécettes. Le singe remerciait en se courbant bien bas. En semaine un « guenillou » criait « *Robabekia* ». Il m'a fallu du temps pour réaliser qu'il s'agissait de la déformation de « *roba vecchia* » — vieilles affaires en italien. Parfois un aiguiser de couteaux et de ciseaux ou des vendeurs de fruits frais ou de légumes se faisaient rabrouer par le concierge qui estimait qu'ils n'avaient rien à faire là....

À l'âge de douze ans, ma mère et moi avons déménagé en ville au 14 rue des Pharaons, toujours au septième étage. Un immeuble plus conventionnel du point de vue architectural et moins vivant que l'immeuble H. Notre appartement avait une immense terrasse où des pélargoniums embaumaient le citron lorsqu'on les arrosait le soir venu et, curiosité pour l'Égypte, dans le salon trônait un foyer. Je ne me souviens pas qu'un feu de cheminée y ait jamais flambé... Parfois, quand l'humidité de janvier nous faisait frissonner, on y installait un « *mangal* », sorte de brasero en fonte où rougeoyaient des boulets de charbon. Des écorces d'oranges posées sur le dessus dégageaient une douce odeur d'agrumes caramélisés.

Pour un enfant, même un changement aussi banal peut être vécu comme un déracinement, une émigration. Je me suis souvent demandé comment faisaient les petits Québécois qui déménagent à tout bout de champs, changeant parfois de ville mais

souvent d'appartement, de quartier donc aussi d'école. Comment ces enfants peuvent-ils garder des amitiés qui durent?

Heureusement pour moi, malgré le déménagement, une continuité solide a duré jusqu'à mes dix-huit ans : l'école Notre Dame de Sion. J'y ai fait toutes mes classes, du jardin d'enfants (maternelle) à la terminale. Le même autobus vert venait me chercher le matin et me raccompagnait le soir!

Les liens qui relient les anciennes de cette institution font l'étonnement de ceux qui ne l'ont pas fréquentée. Dispersées aux quatre coins de la planète, en Australie, en Europe, en Amérique du Nord et en Amérique Latine, depuis plus de cinquante ans parfois, nous restons reliées par notre vécu commun dans cette école, avant même que l'Internet et les moyens de télécommunication rapides n'existent. Une fois par année une réunion d'anciennes a lieu, à Paris, à Montréal, peut-être ailleurs aussi, je l'ignore.

Je garde un souvenir marquant de presque toutes les religieuses qui m'y ont enseigné. Des femmes intelligentes, de différentes nationalités, française (mères Myriane, Ghislaine, Christilia et l'incontournable et tant médiatisée mère Emmanuelle), bulgare (mère Claude-Albert), canadienne (mère Irina), irlandaise (mère Moïra), brésilienne (mère Laura), animées par la vocation de l'enseignement qui se dépensaient sans compter. Je ne me souviens pas d'en avoir vu une seule s'absenter pour maladie. Peut-être est-ce la raison pour laquelle je les croyais... immatérielles. Elles avaient une apparence physique oui, un corps peut-être mais... il devait sûrement être différent du mien! Et puis je les craignais. Rigides et sévères dans leurs costumes empesés, elles avaient un air austère. Leur regard perçant semblait à l'affût de l'erreur de grammaire, de la faute d'orthographe, du pâté d'encre craché par la plume récalcitrante (mais oui, mes premiers apprentissages d'écriture se sont faits à la

plume métallique, plantée au bout d'un plumier en bois). Et moi je me ratatinais, craignant la retenue. Mais enfin la cloche sonnait. La récré! Et là, c'était la métamorphose : adieu la rigidité, fini la sévérité, plus de traces d'austérité. Jupes retroussées, bras battant l'air, elles couraient avec nous, à perdre haleine, derrière le ballon, sur l'esplanade, en gloussant de plaisir comme des petites filles. Puis la cloche sonnait à nouveau. Fini la récré. Elles reprenaient



Réunion des anciennes de Notre Dame de Sion à Paris en 1987

aussitôt leur air impassible de religieuses confites dans la sainteté et la naphtaline, mais leurs joues étaient encore roses et leur regard pétillait toujours! Je les soupçonne même d'avoir triché parfois, dans le feu de l'action!

Je sais à présent qu'elles m'ont appris la liberté. Au diable les convenances! Quand vient le temps de jouer, c'est le temps de jouer. À bas les masques de respectabilité intellectualisante. Un ballon, c'est fait pour taper dessus, courir après et c'est aussi important de le faire avec passion que de savoir parfaitement la table de multiplication par douze.

Malgré vos vœux de chasteté, de pauvreté, d'obéissance ou peut-être même à cause d'eux, vous m'avez appris qu'il est possible de penser librement, même et surtout si on ne peut pas tout faire.

Salut à vous religieuses de mon école qui m'avez transmis votre goût de l'effort, votre amour des mots, votre passion du savoir.

Salut à toi soleil d'Alexandrie, Amon Râ millénaire qui enflammait ma peau avide de ta morsure.

Salut à toi sel du lac Mariout qui laissait sur mes cils des paillettes de cristaux brillants comme des perles mais caustiques comme de la soude.

Salut à vous odeurs de Méditerranée, je vous guetterai toujours au coin d'une rue, au détour d'un jardin, à l'entrée d'une maison, senteurs d'asphalte, de térébenthine et de gaz d'échappement, effluves de lauriers, de zinnias et de bergamote.

Salut à vous saveurs d'Orient qui me réveillent en sursaut parfois au creux d'un rêve. Sorbets aux fruits vite fondus dans la chaleur de midi, gâteaux fondants, dégoulinants de sirop et d'eau de rose. Goût âcre du café, torréfié jusqu'à ce qu'il crie grâce!

Salut à vous mélopées d'Om Kalsoum qui lanciez mes nuits trop chaudes sans sommeil. Vous vous êtes éteintes à jamais, mais vous continuez à résonner dans mes insomnies.

Salut à toi terreau de ma jeunesse, fait de sable, de mer, de ciel bleu et de liberté. Je te garderai à jamais tatoué dans ma chair. Je t'épierai dans le reflet d'un feu de bois. Je croirai t'apercevoir dans les scintillements de la neige. Mais ce ne sera toujours qu'une trace fantomatique de celle que je croyais avoir été.

Salut à toi la nostalgie. Voguons ensemble vers d'autres rivages, d'autres paysages.

L'autre rivage fut pour moi la Suisse. Les paysages montagneux et lacustres de Genève devinrent mon nouveau terreau. J'obtins à la sueur de mes efforts un diplôme d'ingénieur chimiste à l'Université de Genève et travaillai trois ans dans un laboratoire de recherche sur le métabolisme des médicaments. Mais j'ai vite épuisé le plaisir d'analyser l'urine, les fèces et les tissus de rats pour y retracer les métabolites radioactifs... Mariée à un Arménien d'Alexandrie, chercheur en biologie, et enceinte de notre premier enfant, je repris le collier des études. J'avais enfin trouvé ma voie : la psychologie. Analyser les motivations conscientes et inconscientes de l'humain, soigner la souffrance morale rejoignait un vieux désir d'enfant, devenir pédiatre. Mais peut-être et surtout retrouver à travers les histoires de vie de mes patients, les points communs de la douleur des humains, quelle qu'en soit l'origine, la race, la nationalité ou la religion. Lorsque je terminai ce volet d'études notre deuxième enfant naissait.



Garde à vous

En 1988 la famille émigra au Canada, plus précisément à Québec. Encore d'autres rivages et d'autres paysages, enneigés ceux-là. À notre grande surprise, nous avons retrouvé à Montréal un grand nombre d'amis d'enfance et d'adolescence qui y avaient émigré dans les années 60.

J'ose espérer que ce sera notre dernière étape d'émigration, que nos filles, liées à des Québécois « pure laine » y planteront de solides racines mais que nos petits-enfants nés dans ce pays qui n'est « pas un pays, [mais] l'hiver »⁶ se soucieront de cultiver leur métissage culturel ensoleillé.

Le poète Joachim Du Bellay écrivait en 1558 :
« Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme celui-là qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup davantage. »

⁶ Chanson de Gilles Vignault:

Mon pays ce n'est pas un pays, c'est l'hiver

Mon refrain ce n'est pas un refrain, c'est rafale

Ma maison ce n'est pas ma maison, c'est froidure

Mon pays ce n'est pas un pays, c'est l'hiver

Je sais que je reverrai bientôt Alexandrie mais je n'y retrouverai sans doute que d'infimes traces de ce passé. Sur la ville des années 60 se sera érigée, en palimpseste, une autre ville, d'autres paysages. Je ne retrouverai ni mon appartement d'alors, ni mes amis, ni ma jeunesse à jamais derrière moi, mais qu'importe... Je retrouverai mes racines intérieures, je reverrai Alexandrie, je boirai à nouveau l'eau du Nil... Inch'Allah⁷.

⁷ Si Dieu le veut!



3

ROOTS IN ALEXANDRIA*

Hassan Aref

The e-mail caught me by surprise:

Dear Professor Hassan Aref,

Please excuse my English. I was your neighbor in Alexandria and I live in Paris since 1971. My father was the owner of the building 438 El Horreya Avenue, Rouchdy. You lived on the 6th floor and we were in the apartment next door. My big sister and I used to babysit you. I am nine years older than you. I will never forget the adorable blond baby you were, much pleasanter than all my dolls. So it's strange to look at your photo now. I remember quite well your parents: « Ils formaient un des couples les plus beaux et les plus élégants de la ville ».

I wrote books and studies about cosmopolitan Alexandria. Now I am collecting the memories of the tenants of Heikal's building. Most of them were foreigners or married to foreigners. And many of them succeeded as well as you did. So I am joining all our neighbors and asking them to write in about twenty pages their biography and that of their parents, the good memories from Alexandria and where they have ended up now.

I will ask the Bibliotheca Alexandrina, where you and I were invited, to publish these memories which are very precious nowadays.

Thank you in advance for your cooperation and hoping to meet you either in Paris or in Denmark... or in Alexandria.

Azza Heikal Amoudi

Professeur émérite de l'Université d'Alexandrie,

Maître de langue à l'INALCO (Paris) et Sorbonne (Paris IV).

* Texte d'origine en anglais.

The period referred to was almost six decades ago. I vaguely remembered, mostly from pictures and stories. Had it not been for trips to Egypt in 2004 and 2005, after an absence of almost 45 years, I probably would have been at a loss where to begin. On one of those occasions, my hosts in Alexandria at the Arab Academy of Science and Technology and Maritime Transport had kindly driven me by the apartment building where we lived during our second, longer period in Alexandria, and also by my old school, Victoria College, where I had begun my education.

I also had occasion to visit, and speak at, the Bibliotheca Alexandrina, the magnificent structure erected in Alexandria, somewhere close to the location of the original library that provided a repository and sanctuary for scholarship to the ancients. In 2005, the Library hosted a major conference celebrating the centennial of Albert Einstein's "miracle year", when he published four papers that would change the course of physics. Along with some smaller, focused conferences there had been a series of larger, semi-popular lectures. I had given one of these entitled "Point Vortices: From Models of Atoms to Patterns in Bose-Einstein Condensates". We had also had discussions with the Library about the use of supercomputers (this was just a bit more than a year after we at Virginia Tech had demonstrated how to build a world class supercomputer, System X, on a shoestring budget) and the construction of a virtual reality facility or "cave". During my life as an academic and scholar, I had always felt a certain pride at having been born in Alexandria given the enlightened past of my city. Now, decades later, things were coming full circle.

This piece is partly autobiographical but even more about my parents Jytte (née Adolphsen) and Moustapha Aref. I wish I could have asked them to look it over, since much of what I recall is probably not very accurate and is, insofar as Alexandria is concerned, seen through the eyes of a child. However, my father passed away in 1989 in Vienna, shortly

before his 70th birthday, following his second heart attack. My mother passed away after a short hospital stay in Copenhagen in 2004, just days after her 77th birthday. Both always seemed to me to be in reasonable health, but they smoked heavily for most of their lives. My father quit after his first heart attack when he was in his late 50s, but my mother smoked a pack a day, and sometimes more, right up to her death. Neither one of them drank much, just a cocktail or a glass of wine socially. Neither one of them did any form of consistent exercise that I am aware of.

Alexandria 1950–1952

My parents met in Oregon when, after the end of World War Two, they had both traveled to the US, then and now seen as the great land of opportunity. It was common at that time for the sons of well-to-do Egyptians to be educated abroad. My father fit that mold. Since travel had been severely restricted in and from Europe during World War Two, the young generation had a great appetite to experience something beyond the war torn, deprived homeland. My mother's visit was more of this nature. She won a fellowship of some kind to study at Willamette University in Salem, Oregon, where she arrived in early 1947. My father was then a graduate student at Oregon State University in Corvallis. The Americans were just as curious about the visitors as the visitors were about America, and so various get-togethers were arranged for the foreign students. My parents met at one of these. In late September 1948, my mother returned to Denmark on the ocean liner *Falstria*, her luggage heavily laden with items that one could still not buy in Danish shops or that were much cheaper in the US. A photo taken upon her arrival shows two tables loaded with linens, towels, shirts, nylons, various kinds of candy including chewing gum, tea, coffee and cocoa, soap, raisins, and



A wedding picture of my parents, Jytte Aref (née Adolphsen) and Moustapha Aref, taken 11 June 1949.

much else. My father had returned to Cairo to await my mother's answer to his proposal of marriage—or maybe, more accurately, to await my grandmother's acquiescence to her daughter's union.

On 17 May 1949, my father arrived in Copenhagen to be introduced to his new Danish family. My parents were married in a civil ceremony at the Copenhagen Town Hall on 11 June 1949. The caption to the wedding picture, which ran in the Danish newspapers, introduces my mother as “Miss Jytte Adolphsen, daughter of the chief of accounting at Berlingske Tidende”, at the time the leading conservative newspaper, and my father as “Moustafa Aref, MS Food Technologist, son of Egypt's Attorney General (deceased)”. My father always preferred the “ph” spelling in Moustapha. Amusingly, he would marry a woman whose maiden name contained a similar “f” sound transcribed as “ph”, viz Adolphsen.

Two weeks after their marriage my parents set sail for the US, again on the *Falstria*, where my father was to pursue his PhD. Some five months after they were married, and had settled in Corvallis, my mother became pregnant with me. From my date of birth I have always assumed that I was not entirely planned, and probably the result of a New Year's celebration that got out of hand! My mother was only 23 when I was born and I believe she had looked forward to a few more years of unfettered life as a newlywed with a handsome husband who, I think, was a bit of a party animal. My father, surely, had returned to the US primarily to pursue his doctorate and could probably also comfortably have waited to have children. He was about eight years older than my mother. In any event, with a child on the way, it became essential to return to Egypt so that the child would become Egyptian by birth. Prevailing law dictated that in order to inherit land, one had to be Egyptian by birth. And although he was the youngest of ten, my father had inherited quite a bit of farm land



Christmas card photos for 1950. Top left: Cutting my one year birthday cake at my paternal grandmother's house. Top right: My grandfather and me at 11 months. He was tremendously proud of this picture and had it standing on his desk. Bottom left: The only picture of me at four months with my paternal grandmother, usually just called "Nena". Bottom right: the Aref family.

close to the village of Abu Kebir. It was mainly to protect my rights to inherit this land that I was to be born in Egypt.

My parents arrived in Alexandria in late May 1950 and rented an apartment in the Heikal building in Ramleh. At the time, the street address was 438 Fouad I Avenue. After the revolution the name was changed.

I was born on 28 September at the Al Moassat Hospital. My grandmother had flown to Egypt to be with her daughter. My grandfather arrived a few weeks later. He stayed until November, as shown by a photo of all four of them on camelback taken at the Giza pyramids—I am guessing the trip to Cairo was in conjunction with his departure.

My parents stayed in Alexandria for well over a year after I was born. We spent a couple of months in Denmark during summer 1951. My mother would recall the airplane trip with me as a baby as quite an adventure. When we arrived in Italy after a couple of legs of the journey without provisions for infants, she insisted that I be fed before she would continue. I was given a huge serving of mashed potatoes as the other passengers watched and waited. As we crossed the Alps, oxygen masks were handed out. A helpful stewardess told my mother to press it firmly onto the infant's face. She added, reassuringly, that she had heard of blood spouting from an infant's head if the supply of oxygen was not adequate. I must have heard this traumatizing story a hundred times.

By 1952, my parents felt that it was now or never if my father was to get a PhD. We left Egypt, spent the summer in Denmark, and embarked for the US, once again on the *Falstria*, on 11 July 1952. We would live in the US for about three years.



At the Giza Pyramids, November 1950. From right to left on the camels: my father, my mother, my grandmother and grandfather.

During the years in the US my mother and I would travel, now by air, to Denmark for summer vacation. We were back already in the summer of 1953 for about three and a half months. We visited again around Christmas 1954. Each visit implied a long journey, across the US and across the Atlantic. Travel time could easily be 50 hours. I am sure this was a lot of fun with a child of 3-4 years! I have a "Viking Certificate" made out to me by Scandinavian Airlines System (SAS) which reads:

Be it known and remembered that on the 19th day of the 6th month of the year 1953 in the SCANDINAVIAN AIRLINES SYSTEM's DC-6 airliner, Mr. Hassan Aref did fly over the roaring Northern Seas in the wake of the Norse Vikings for which exploit he is hereby awarded the title

*"Viking of the Air".
Given under our most ancient Hand and Seal.*

It is signed, presumably by the captain. What a difference from air travel today....

By 1955 my father had his PhD and we left the US, arriving in Denmark on 11 August, this time on a ship called the *Oslofjord* of the Norwegian-America Line. I vaguely recall this crossing. I would remain in Denmark with my grandparents until March 1956 while my parents set up our new home in Alexandria in Sameh Moussa's building on 7 Rue de l'Église anglaise, so called because the English Church was located there. My grandparents then flew with me to Egypt where I was reunited with my parents and introduced to my new home and new life.

Alexandria 1955–1961

Ours was a large apartment on the sixth floor. From the balconies on one side we had a splendid view of Stanley Bay with its crescent-shaped beach and rows of cabins. As far as the eye could see was the Mediterranean. A photo postcard from that time, taken from the beach, shows the tall light-colored building inland. The spire of the English church can also be seen just off-center to the right in the photo. A family photo album contains a similar picture—and many more taken from the balconies looking out over the bay. The view was quite spectacular.

I was enrolled in a school then and now called Victoria College. (During the Nasser years it was briefly renamed “Victory College”!) The school has many illustrious alumni, including the now deceased King Hussein of Jordan. By chance, I had one of his sons in my class on fluid mechanics at Brown University in the early 1980s, so I can claim two degrees of separation from His Majesty! Another alumnus was the actor Omar Sharif. The British mathematician Sir Michael Atiyah attended from 1941–45. I know another distinguished professor at Cambridge University who studied there. This was the setting of almost five years of my childhood from when I was five and a half years old until some months after I turned ten.

I remember the apartment building as attractive, with a light-colored, off-white stone exterior and a marble-floored entrance with two elevators. The doorman in his fine *galabeya* with ornate sleeves and front, and his dark red fez, would open the glass doors. We lived on the sixth floor in a spacious apartment, number 18. As one entered, there was a foyer leading into a small sitting room with a fireplace. I believe there was a small guest bath just

off the foyer. Continuing straight past the small sitting room, usually referred to as the “hall”, one entered the formal living room, a large square room with views over the Mediterranean, surrounded on both exterior sides by a wide balcony. The dining room, also quite large, was behind the living room adjacent to the hall. One could enter either from the hall side or from the living room. The kitchen was behind the hall with convenient access to the dining room. This part of the apartment was connected to the bedrooms and bathrooms through a glass swinging door. On the other side of the door was a long hallway that connected a guest room or “den” at one end to the master bedroom and my room at the other end. There was a full bathroom on either end of this corridor. When we were just ourselves, my parents had the bathroom between their bedroom and my room, and I used the bathroom down the corridor next to the den. There was also a small laundry and storage room adjacent to the master bedroom, although I don’t think my mother did much laundry herself. There was a balcony facing inland off the master bedroom and another, also facing inland, connecting my room to the den. Live-in guests, who were almost exclusively family, would be given the den, which had two couches in it that could be converted into beds, and they would be given “my bathroom”. I would share with my parents during such periods. My grandparents on my mother’s side came for two extended visits. In 1959 we also had my grandfather’s two spinster sisters, my great aunts, come visit. That was the event of a lifetime for them. I believe it was the only trip they ever took outside Denmark.

We always had servants while we lived in Alexandria: a cook who took care of everything having to do with meals, from shopping to food preparation, and a man servant, or *suffragi*, responsible for cleaning and other household chores. As I recall things, we had the same cook during all the years we lived in Alexandria, a very dark-skinned Nubian, with bad teeth that he eventually lost. His name was also Hassan. I loved him dearly and would spend much time talking with him in the kitchen while he was preparing food, or when I returned from



View from Stanley Bay inland with Sameh Moussa's building on the left where we moved to in 1956 and the English church on the right. 1950s



Victoria College around 1950.

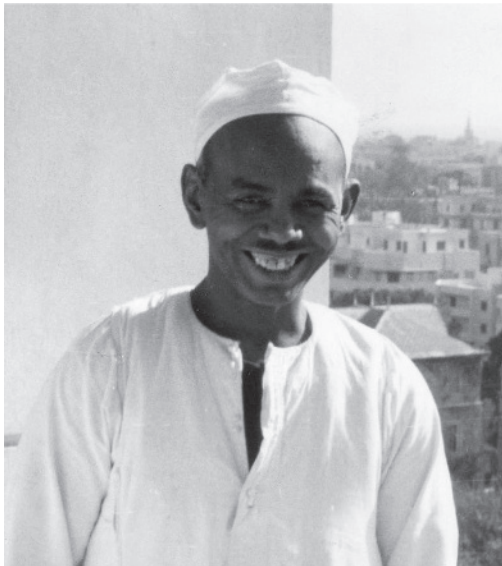
school and he had prepared a snack for me. I think he liked me as well, and he adored my mother. I recall once he showed me his room downstairs where he would sometimes sleep if he didn't go home. I don't think he showed that to many people of the "upper class", to which my parents and I would have belonged, so I saw this visit as a sign of confidence.

Finding a *suffragi* who could satisfy my mother over the long term was more difficult. Originally, my father had brought in a younger man from the farm. This man was the son of the person who had been my father's *suffragi*, and the idea was that he would be my *suffragi*, a bond that might well last for life. However, his cleaning skills were not up to my mother's standards, and I think there were some issues with his honesty as well, so off he went after a relatively short time.

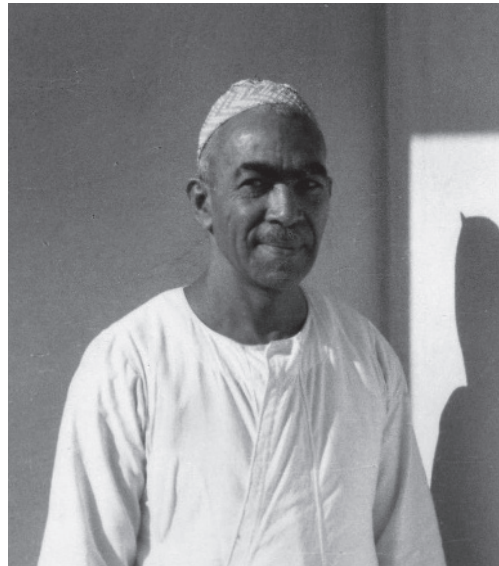
The individual I remember most clearly was an older man named Muhammad. Initially, my mother was embarrassed to have an older man carrying things and cleaning for her, but she grew to like Muhammad and he stayed in our employment for several years.

My father enjoyed driving, so there was never talk of having a chauffeur, although this would not have been uncommon. My parents acquired a yellow and white Chevrolet Bel Air with a green interior. It was quite a fancy car to look at, and roomy and comfortable on the inside. There was not much emphasis on seat belts and general safety in those days. There were not many cars like it in Alexandria at the time. A bit later on, my father bought a used Rover, black with leather interior, so they had two cars. I would ride with my father to school in the morning in the Rover, and my mother would pick me up from school in the Chevrolet.

My daily routine was relatively straightforward, dominated by going to school. There were regular outings to “the club” as the Alexandria Sporting Club was called. I would take riding lessons in the winter (until I fell off a horse, injured my elbow, and quit), and swimming lessons in the summer. In both instances these were one-on-one lessons, with the full attention of the instructor. I still remember the swimming teacher, Mr. Bianchi, who was a truly gifted and dedicated individual. I think he was of Italian extraction. All I recall about the riding teacher, who was Egyptian, is that he must have been ex-military because he always showed up in uniform. The horse I rode was a rather forgiving animal named Malish, which is Arabic for “forget about it”. Refreshments would be waiting when we got home. Sometimes we would have a big glass of homemade lemonade with lots of ice poolside. We would all have dinner when my father came home from work. The cook would prepare the meal, the



Hassan the cook



Muhammad the *suffragi*

suffragi would serve it. There would also be some time for homework and for playing with friends. I recall an American boy my age, who lived on the second floor. We used to play together a lot. Many years later I discovered that he had become a professor of chemistry at a major US university. At some point my parents decided I should play an instrument, and I began lessons on the accordion, although with limited success and motivation.

My father's day would usually start by dropping me off at school. He would then go to work at the university where he was a professor of food technology. My mother's day would often involve a trip to town, where she would visit her dressmaker, or shoe store (most of her shoes were handmade), or handbag store, or furniture store, or some other specialty shops. She spent a lot of time on decorating her home and had a true ally in Mr. Cheveletti, an Italian furniture maker who had his own little shop in downtown Alexandria. He made reproductions and adaptations of French and Italian antiques, some with ornate wood carving and inlays. His furniture was very well made. We still have a few pieces, although most of the furniture was sold when my mother passed away.

The routine chores of everyday life were attended to by the *suffragi* and the cook, and all my mother really had to do was give general directions and provide the necessary funds. If my parents were having a party, or if we were having live-in guests, there would be some additional planning. If my parents were going out, the cook would make sure I had my dinner, and the *suffragi* was the default babysitter who would see to it that I got to bed on time. Life was easy and, most of the time, life was good. I have a sense that my father's position at the university paid the rent, and their generally high standard of living was due to the income from the farm.

The Farm

There was a large main house or villa associated with the farm, furnished in a conventional Old World style, with a central hall upstairs connecting several bedrooms, most with private baths, and with large sitting and dining rooms downstairs, and a substantial kitchen and pantry. There was a sizeable, walled-in formal garden adjacent to the villa with a grid of paths and flower beds. My father would go to the farm a couple of times per year to supervise the agricultural operations. My mother and I would go along sometimes, although I don't think she particularly cared to go. I thought it was quite thrilling, since I got to ride a donkey—there was always a white donkey called Fefel (Arabic for pepper). I thought it was the same animal from year to year, but clearly it was not. One year there was also a guard dog that I got to play with. He was still a puppy and not yet trained to be hostile to strangers. When I came in after playing with him or riding the donkey, I was taken straight to the bathroom and put in the tub. My clothes were removed and taken to the laundry. Typically, several fleas would drown in this process! At night we would all crawl into bed protected by mosquito nets draped over the bed canopies. The food too would be different, and more Middle Eastern, since it would be prepared by the local cook. It was all very exotic and exciting. I imagined it somewhat like being on a safari in a primitive place.

My father was the master of the farm when he was there. The peasants looked to him for guidance in everything, from technical issues in the fields, irrigation, fertilizer, and so on, to advice on interpersonal matters. I recall one visit where there was quite a commotion. A group of angry peasants came to the house to see my father. I went along, but when it turned out that one of the peasants had a bloody gash in his forehead because of a fight with another, I was quickly ushered away. Apparently, there had been a disagreement



My father and I with the foreman and the watchman on the farm.

over irrigation rights—water was the lifeblood of agriculture in the desert. For the peasant reliable access to water was essential. My father had to mediate and decide in such cases, ideally in a wise and calm way. Sometimes people from the farm would come to see my father in Alexandria. My mother recalls one such visit where she opened the door, and the two visitors promptly turned their backs—looking at the “naked” head and face of another man’s wife was not allowed. Often the people from the farm would come because they needed money, and my father would give them some even for the flimsiest of reasons. This was in keeping with his standing on the farm and in keeping with traditions that had been in place for generations. My mother’s upbringing in Denmark found this kind of behavior outrageous, both on the part of the person who came from the farm to ask for money, and on the part of my father who gave it. My parents would argue about such things.



The entry to the villa on the farm. I believe I am standing at the top of the stairs.

I believe my father was very fond of the farm. Because of his general knowledge of agriculture, he was willing to experiment. Thus, he started a citrus orchard which was a very pleasant place to visit and also became somewhat lucrative. At the time, I don't think there were many farmers growing oranges, lemons and limes in Egypt. He also started breeding turkeys, which were a big hit with the Americans in Egypt for Thanksgiving and Christmas. This little experiment of his, called the "Little Farm", was later destroyed by Egyptian troops, who camped out in the orchard and ate all the oranges.

Vacations in Denmark

During summer vacation, my mother and I would often travel to Denmark, both to visit family and because my mother felt Egypt was just too hot in the summertime, even in Alexandria which is otherwise considered quite pleasant. Air conditioning was not available, so keeping the apartment cool in summer involved various strategies of rolling down blinds and opening windows. We almost always had a bit of an ocean breeze. My father would go to the farm, which was inland and really hot. My mother would refuse to accompany him or to let me go during the summer months. Presumably, my mother also needed to get away and find herself in more familiar surroundings. She liked to show off her new clothes, jewelry and accessories, and she would sometimes have things made for her parents as well. My grandparents, of course, wanted to see their only grandchild—my mother was an only child, as am I.

Travel by air was a tedious affair with several relatively short flights (by today's standards) between major cities. A trip from Alexandria to Copenhagen might start with a train or car

ride from Alexandria to Cairo. The following day we would catch an early flight from Cairo to Athens. From Athens we might continue on to Rome and maybe Milan. Then came the crossing of the Alps and another stop in Munich. Then maybe a stop in Frankfurt and another in Hamburg. Finally, late at night or early the next morning, after maybe twenty hours of travel, and with the sound of the twin propellers thoroughly ingrained in our brains, we would land in Copenhagen. I can still recall the sounds and smells of these family reunions.

Summers in Denmark would be entirely different from daily life in Egypt. There was no cook and no *suffragi*. Everyone was expected to pitch in with household chores. My mother and I would share the small room that had been hers growing up, and sleep on a fold-out sofa bed. There was only one bathroom to share in my grandparents' apartment. And so on. Often my grandparents would rent a summer cottage in the northern part of Zealand, close to the ocean, and we would live there for several weeks with frequent trips to the beach, badminton games in the yard, and cozy family dinners. In the summer months it would be light outside very early and stay light until late in the evening. I had a couple of recurring playmates on these visits, kids like myself of international marriages who came to Denmark for summer vacations.

The return trip to Egypt was as arduous as the outbound trip, and we would arrive in Cairo late in the evening thoroughly exhausted. My father would usually meet us, sometimes with a container of sliced mango, chilled and ready to eat. The sounds and smells were again familiar, but very different from those at the other end of the journey. Shortly after arrival school would start, and I would have plenty of material for the obligatory essay on, "What did you do during your summer vacation?" My mother and I visited for three months at least, each year from 1957 to 1960. My father joined us in 1960.

The first language of our family was naturally American English. My father never learned much of my mother's native Danish, which would later exclude him from finding a job and settling there when my parents left Egypt. My mother, on the other hand, became sufficiently proficient in Arabic that she could manage daily affairs, and later some legal affairs, on her own. She never learned to read or write Arabic though. She and I spoke Danish together, which was an essential language for me to know when I visited my grandparents. Since I spoke Danish from the time I started speaking, I never acquired an accent. My fluency combined with my Arabic name continues to raise eyebrows to this day. I spoke Arabic with the servants and with some of my friends at school, although it was more a mix of English and Arabic. At home I had homework in Arabic, including learning verses of the Koran by heart. I would turn to my father for help on such occasions, but otherwise we would always speak English, maybe with the occasional Arabic word interspersed. After a summer immersed in Danish language and culture, the transition back to English and Arabic was often tough. My Arabic could be pretty rusty. Even my English might have acquired a few Danish words and turns of phrase. Apparently, I worried about such things—my mother recalled me having nightmares about being called upon in school and not knowing my lessons. However, I generally did well in school, both because I was interested in learning most things but also because the punishment for not being alert or not doing one's homework could be severe. I was just plain scared of my teachers' wrath should I appear unprepared. Physical punishment was allowed at the school, and some of the teachers made full use of this prerogative.

My grandparents had acquired a car sometime in the 1950s. By the mid 1950s they had begun taking road trips down through Germany to France, Italy or Switzerland. My parents would also vacation independently. In winter 1960 we took a wonderful trip to Upper Egypt, visiting Luxor and Aswan and the many temples and graves and other sites located there.

We traveled by train in a luxurious sleeping car, and I think we had a personal guide at each stop. There is a picture of me sitting on the lap of an ancient statue. Such things were possible then, probably after paying a small tip or *bakshish* to the guide. I doubt they are today.

Leaving Egypt

The period in question was not at all a tranquil one politically. Gamal Abdel Nasser had come to power in early 1954 after largely ruling the new republic under the cover of the popular Muhammad Naguib for two years. His first major play on the international scene, the Suez Crisis, occurred in 1956. In November Alexandria was darkened at night, black curtains being obligatory. We could see and hear shelling in the distance from our vantage point on the sixth floor. We would seek refuge from the thundering blasts by sitting and sleeping in the long corridor rather than in the bedrooms—the theory was, I assume, that if the building took a direct hit, we would be safer in the central corridor than in the peripheral rooms. I recall being asked at school to draw a picture of what the attack on Port Said must have looked like. I drew explosions and paratroopers, ships and tanks, and whatever else a six-year-old boy might associate with war.

In the years following, more and more foreign institutions and businesses would be nationalized or confiscated. Many of the craftsmen and merchants that my mother relied upon saw the writing on the wall, and packed up and left the country. Many of my parents' friends and acquaintances, where at least one spouse was foreign-born, left Egypt. My parents must have contemplated leaving as well, since nationalization and oppression

loomed at every turn. In our case the main asset that could be nationalized was farm land. The farm was eventually split three ways between my father, my mother and me in the hope that each of us might sneak under a quota imposed on how much acreage an individual could own. Nevertheless, much of the land was ultimately taken by the government. Years later what remained was sold and the proceeds invested in Egypt until such time as they could be transferred abroad. Without the income from the farm, my parents' standard



Ten years old on the lap of a statue that is much, much older.

of living would be seriously impacted. In any event, the lifestyle they had so enjoyed was crumbling, and the social circles that they had been an integral part of were disappearing as more and more foreigners and foreign-Egyptian couples left Egypt.

The new revolutionary regime began affecting my schooling as well. Foreign texts, mostly British texts, in science and mathematics were replaced by home grown, often mimeographed texts in Arabic with inferior content. Less and less instruction was conducted in English and the teachers educated abroad began to leave. At the morning assembly we would pledge allegiance to the new republic. The green flag with the crescent and three stars of the kingdom of Egypt—the flag my father had associated with Egypt—had been replaced in 1953 by a tricolor with red, white and black stripes. The United Arab Republic, a short-lived union with Syria, came into existence in 1958, and the tricolor acquired two green stars in its central band of white. We now pledged allegiance to the UAR, as it was called. This union was short-lived. Syria left the UAR in 1961.

As it happened, my father was eligible for a sabbatical. He was awarded a fellowship from FAO, the Food and Agriculture Organization of the United Nations. I suspect my parents decided it would be good to get away for a bit and to view Egypt from the perspective of a safe haven in Europe. My father was offered an opportunity in Aberdeen to study fisheries during a sabbatical visit. It was decided to pack up the apartment and head to Scotland. We left shortly after celebrating Christmas and New Year, early in 1961. My mother was very melancholy at the thought of leaving Egypt and Alexandria, which she loved. "I wonder if we will ever have another meal in our beautiful home," she said the last evening we sat down to dinner. I remember her saying this, but she also reminded me of it frequently. I think something inside her broke as she left the life and environment that she so enjoyed. My parents were part of a genteel social scene that they both very much liked, and that

they would not find the equivalent of elsewhere. The few pictures that were taken before or during receptions and parties show two genuinely happy people. My mother liked to dress up to go out. She appreciated the freedom provided by having domestic help. Both she and my father enjoyed seeing people and being seen in public. They were an elegant couple and, I think, very welcome at parties with an international flavor. After leaving Egypt, they would never enjoy this lifestyle again.

The trip to Scotland was a disaster viewed as a family endeavor. My father had his work, of course, but my mother felt that she had no life whatsoever. There were problems finding a decent place to live, and they were suddenly back to the days of what looked most of all like a student budget. We visited a couple of schools for me, but they wouldn't take me until we knew where we were living—and we couldn't find a suitable place to live. My mother despaired and checked us into the most expensive hotel in Aberdeen even though we were short on funds. She was miserable and decided that she would not stay in Aberdeen for the year. She found a reasonable room in a boarding house for my father, and with the rest of our money (and some wired to her by my grandfather) she and I took a train to London and traveled on to Copenhagen, arriving there on 28 January 1961. At first we stayed with my grandparents.

Initially, I was placed in the international program at Bernadotteskolen, not far from where my grandparents lived. I used my books and lessons from Victoria College, where I was way ahead of my grade level in English and mathematics. But I was also introduced, for the first time in my educational development, to numerous general education activities such as woodworking, cooking and painting. I had lessons in music and art for the first time ever. This experience was completely different from my regimented educational environment in Egypt and I loved it.

After a few months my parents realized that they would not be returning to Egypt. There was particularly a conversation that my mother had with the wife of an official at the American Embassy in Cairo that really rattled her. She was told that returning to Egypt could be dangerous. She was told about affluent individuals who had lost everything, and about some who had even been arrested. My parents decided not to return. This immediately brought up two important questions: Where would my father find employment? And what would become of me in terms of schooling? There were larger questions looming also, such as how would my parents salvage whatever assets they had in Egypt? My father came to Denmark that Christmas. I am sure there was much discussion of what the future held as I was diverted by the pleasantries of the season.

I wasn't privy to the many discussions that must have taken place, but the end result was that my father got a renewable one-year job with FAO, although not at its headquarters in Rome, but as a "field expert". He was to go to Africa and be based in Mali with some work also in neighboring Niger. Apparently, there was a parasite that migrated from cattle to fish and back again, destroying two sources of food and income for the population there. Since my father's new job involved a lot of travel in third world countries, my parents felt that it would be impossible for me to get a quality education if I was being shuttled around with them. Indeed, my mother was not sure she even wanted to go, and I think she only made one brief visit.

My grandmother had advocated for some time that it would be good for me to go to a boarding school, since she saw the life of privilege and affluence I was accustomed to in Egypt as potentially harmful to my development. Thus, it was decided that I would be placed in a boarding school in Denmark. I was transferred to Krebs' Skole, a rigorous school in Copenhagen that was known as a preparatory school for the elite boarding schools. I



My parents ready for a reception at the university,
1956-1960.



My parents at a reception at the university being greeted by the host of the evening's cocktail party. 1956–1960.

had the benefit of having my grandparents close at hand, but my mother also stayed in Denmark. In the spring of 1962 she rented the downstairs of a villa in a suburb of Copenhagen called Hellerup. The address was Nordkrog 14. Nordkrog means “North corner” in Danish. Life began to return to normal. There are pictures of me with a new bicycle. I was free to ride it in a rather wide area. After a while, I would cycle to school every day, except if the weather was really bad. Eventually, my mother managed to get some of her furniture and other personal belongings from Egypt shipped to Denmark. How she managed to get things

out of Egypt is still a bit of a mystery to me, since the Egyptian authorities at the time were very hostile towards individuals trying to move anything of value out of Egypt. My mother has written about how she managed to get out with a load of suitcases and trunks, no valid visa to anywhere in her Egyptian passport, and jewelry hidden on her body, and it reads somewhat like a thriller. I believe that these attempts eventually contributed to her having a nervous breakdown.

The year or so that I lived with my mother on Nordkrog was probably the period in my life when I was closest to her. My father became a somewhat distant provider. He visited once or twice during holidays and for those brief periods a semblance of ordinary family life returned. I think my parents had a philosophical parting of the ways. My father was inclined to turn his back on Egypt and start a new life somewhere else. My mother clung to what she had there and tried to salvage as much as possible. In some ways she tried, unsuccessfully, to re-create aspects of the life she had so enjoyed in Alexandria.

After a partial year at Krebs' I was admitted to Herlufsholm Skole in the Fall of 1962. Herlufsholm is a prestigious—some will say the most prestigious—boarding school in Denmark, located in the countryside in the south of Zealand, about an hour and a half by train or car from Copenhagen. I attended as a boarder from grade seven through high school, grade twelve. The school, which had started some 800 years before as a monastery, was surrounded by woods and fields. Days were structured with breakfast, lessons, lunch, more lessons, a compulsory period of outdoor activities, free time, homework time, dinner, more homework time, some free time, and bedtime. All instruction and interaction was in Danish, although I had English as a subject in school. My Arabic atrophied and gradually disappeared. In general, to flourish as a student in this environment you had to excel at something, be it academics, sports, or just being able to beat up all the other boys. I quickly

established myself as one of the best academically. I also made friends with, and roomed with, one of the boys who could beat up all the other boys. Consequently, I had a very pleasant existence during all my boarding school years!

After a year or so of my boarding school life, my father was transferred to FAO headquarters in Rome. In 1964 my parents set up their home in EUR, a trendy suburb of Rome. I was at Herlufsholm making good progress and surrounded by boys my age, which was probably good for me as an only child. When we had a "travel weekend", I would stay with my grandparents in Copenhagen. They were, at the time, young enough and willing to act as surrogate parents when I needed family. For longer vacations, such as Christmas break or summer vacation, I would travel to visit my parents. Thus, I spent several vacations in Rome.

My life now took on a different structure, with my time at the boarding school, and my friends and activities there, as the centerpiece, travel weekends (about every third weekend) with my grandparents in Copenhagen, and vacations with my parents, which typically meant a plane ride to somewhere. My background as an Egyptian was known and evident by my Arabic name, but was never really an issue since I spoke Danish fluently and blended in culturally. Many of my classmates were from families where the father was a diplomat or employed by a multinational corporation. They would also have grandparents or aunts and uncles they could visit during travel weekends and holidays. My situation was not at all atypical.

In retrospect I am tremendously grateful that my parents made the decision to put me in boarding school. I received a good and consistent education and made some lifelong friends. The experience, as an only child, was radically different from what I would have

experienced if I had lived with my parents. It did, however, have the consequence that my parents became somewhat distant figures in my life. The many important discussions and interactions between parents and child that happen during the teenage years mostly took place with grownups other than my parents. In many ways, I would remain in my parents' eyes the little boy of twelve whom they placed in a boarding school. Of course, I neither remained twelve years old, nor did I remain a little boy. I think growing up at a boarding school with distant parents made me quite independent, which was not an altogether bad thing. The close bond with my parents was, however, broken and, in a sense, never rebuilt. Many boarding school kids and their parents will, I am sure, recognize the situation. I think my mother, in particular, lamented this until her dying day.

My knowledge and memories of Egypt and Alexandria faded during these years. All I really retained was an Arabic name and some legal and bureaucratic ties to Egypt. At this time there was compulsory military service in Egypt. Initially, the oldest son was exempt from military service, since he had to be available to lead the family in his father's absence or upon his father's death. Then, during a period where more soldiers were needed, the law was changed so that an only son was exempt. I was still exempt, but my mother felt this needed to be documented. So, at considerable expense and effort, she secured the necessary documents. At some point, after I had emigrated to Canada with my father, I was asked to take these documents to the Egyptian Embassy in Copenhagen and get some kind of stamp in my Egyptian passport verifying that I was in Denmark as a student. I went with some trepidation. The large embassy building was dark and uninviting. Eventually, I found an official and stated the purpose of my visit. He disappeared with my documents and my expired Egyptian passport, and I could see my visit was causing a bit of a stir. Several officials gathered to examine my documents. Eventually, they came out in a group and told me that they could not help me, that I needed to travel to Egypt, and that I could then apply

for the exemption from there. I told them that I had no intention of traveling to Egypt. "The problem is," one of them explained, "that your passport has expired." I asked how much it would cost to renew it. He told me it would be very expensive. Eventually, I understood that \$100 would solve the problem! I paid, received a new Egyptian passport with the requisite stamp in it, and was ready to leave. The official whom I had spoken with originally shook my hand, as if to assure me that there were no hard feelings. "You understand," he said, "we knew this form existed, but this is the first one we have ever seen!" I smiled inside. The bureaucracy that could defeat my mother had not yet been invented.

I recall an incident while I was in boarding school when a delegation from Egypt stopped by to visit. I must have been in the eighth or ninth grade. The headmaster, an elderly man who was my history teacher, had apparently told them that they had an Egyptian student at the school. I was summoned to meet with the group. I recall them standing around me asking in Arabic what I thought about the school. I didn't understand a word. They looked a bit puzzled and embarrassed. The headmaster looked embarrassed. I was certainly embarrassed. Finally, I understood what they were asking and managed to say "Nice, OK," in Arabic. They asked a further question or two, but I couldn't answer. Thankfully, the headmaster understood my predicament and let me go. Already then, I believe, I had become an Egyptian "in name only".

After a few years and several unsuccessful applications for jobs at FAO, it was explained to my father that he would never as an Egyptian secure a permanent position. As with other United Nations agencies, FAO had some kind of quota system, and the quotas from the developing countries were consistently oversubscribed. Reluctantly, my parents made the decision to emigrate. The country of choice was Canada, which was anxious to grow its population. My father quickly secured a position in a food and agriculture laboratory run

by the Canadian government, and off they went to Ottawa. In 1965 my father became a "landed immigrant" in Canada. My vacation destination changed from Rome, Italy, to Ottawa, Canada.

The five years my parents spent in Ottawa were, in my opinion, among the happiest of their marriage second only to the years in Egypt. My father was happy in his job, and regained his creative spark that had been somewhat stifled in the bureaucratic life at FAO. He made a few inventions in the food processing area, including rapidly frozen eggs for use by bakeries and restaurants (he is first author on patent 3857974, "Process for the production of frozen eggs", issued in 1974), and a liqueur based on maple syrup, which Canada had in abundance. In 1966 my parents bought a fancy house on the outskirts of Ottawa, with a large lot and a swimming pool. My father acquired a small red Volvo that he really liked, and which became the car I learned to drive the summer after my sixteenth birthday. My mother had a large blue-grey Buick. Hers was an automatic. His had a stick and clutch. I thought they had settled in Canada for the long haul. I would visit them at Christmas and in the summer. Many of the plane tickets were actually purchased through travel vouchers in Egypt, one of the few ways of legitimately getting money out of the country. Lufthansa, the German airline, was particularly helpful in allowing tickets and travel vouchers to be paid for in Egypt but used anywhere.

During this time my mother made several trips to Egypt. She would have clothes made for herself and for my father (and, sometimes, for me). She might buy some furniture, an oriental rug, a piece of local artisanship, or some jewelry. Somehow, she managed to export all these items through a combination of bribes, favors, personal charm and wit, and just pure tenacity. The suspenseful moments as she exited the country by boat or plane took

their toll. The double life that she had to lead, where she entered and exited Egypt as an Egyptian, but otherwise traveled as a Dane, was not easy on a person who was already disposed to be somewhat highly strung. In due course, she would suffer smaller and larger nervous breakdowns. She also had other health problems, none of them life-threatening but in aggregate things that wore her down. She found my father unsupportive, since he had already written off his life in Egypt, while she clung to it and to saving what she could from their life in Alexandria. My parents' marriage began to falter.

I graduated from high school at Herlufsholm in 1968. As I was valedictorian of my class, incidentally the last all-boys class at the school and the last class to consist only of borders, my father was invited to address the graduates and their parents. This may have been the first time such an address was given in English. Both my parents attended. They were, however, not the joyous couple I had known as a child.

In the Fall of 1968 I began my studies at the University of Copenhagen majoring in physics with a minor in mathematics. On the first day of classes I met Susanne (née Eriksen) who was in the same mathematics class. We flirted throughout the Fall semester and then began dating seriously just after my Christmas visit to Canada, a visit that I actually cut short so I could return to Denmark, much to the annoyance of my mother. Susanne visited in Ottawa the following summer of 1969. It was pretty clear already then where our relationship was headed.

My parents had sold their house in Ottawa in 1969, basically in preparation to leave the country, and also because of concerns with the zoning of adjacent property that they feared would adversely affect the value of their investment. After five years in Canada my father was eligible for citizenship. Thus, in 1970 he was sworn in as a Canadian citizen. As a

minor, even though I had not lived continuously in Canada since I was attending school in Denmark, I too became eligible. On 27 August 1970, following a vacation trip to the US, I became a citizen of Canada. My mother retained her Danish citizenship, although she was also an Egyptian by marriage and maintained the two passports throughout her life. Being a Canadian was much, much easier than being an Egyptian. I could now travel quite freely, without having to secure a visa at every turn. I had been hired as a teaching assistant in mathematics at the university, and this required a work permit. Securing this permit was, again, much easier as a Canadian than as an Egyptian.

My father was quickly re-hired by FAO in Rome, and in 1971 my parents set up their home in Castel di Decima, a village somewhat outside the city proper, in a pastoral setting. One of the first visits they had was from my grandparents on the occasion of my grandfather's 75th birthday. Susanne and I visited in 1972.

My parents' marriage gradually soured. Leaving Castel di Decima, which my mother felt was too remote, they found an apartment on Via Sistina, not far from the Spanish Steps in Rome city center. I think my mother was finally satisfied with her surroundings and was ready to enjoy life again. My father, however, was unhappy with the bureaucracy at FAO. He began to look around for other opportunities, eventually finding a job at another agency in Vienna. My mother was entirely unsupportive of this and didn't want to move. For a few years they lived apart, my mother in Rome, my father in Vienna, commuting back and forth to visit one another. Eventually, he met another woman, became infatuated, and a bitter divorce ensued. I watched from the sidelines, now as a newly married graduate student in the US, as my parents used all their resourcefulness to combat one another. They visited us in the US a few times—separately. Eventually, with the divorce final, my mother packed up in Rome and moved to Copenhagen to be close to her aging parents, both of whom

lived until their early 90s. My mother bought an apartment in the same building in which her parents lived and where she had grown up. My father remained in Vienna and remarried. I maintained contact with both my parents, which was not without its challenges. Contact with my father became less and less frequent. His new wife, who was only a few years older than Susanne and I, was not particularly sympathetic to his first family. The combination of my grandparents and my mother, and my wife's family, led to many visits to Denmark but none to Vienna. Upon my father's death all family focus shifted to Denmark.

When I look back at my parents' life, I think it is clear that their relationship began to break down a few years after they left Egypt. Initially, there was solidarity that they would stand together to counter the trials life was throwing their way. As time wore on, however, my father began living in the present, forgetting the past, while looking to the future. My mother, on the other hand, dwelled on the past and tried to make the present mimic that past. She was apprehensive of the future. My parents could not seem to find a combination of job situation and lifestyle that suited them both. When and where one was happy, the other was not. Over time this tension tore their marriage apart.

Fast Forward

My further educational development and my personal life were totally divested from Egypt and Alexandria. Susanne and I moved in together in 1970, first at a co-ed dorm, and later in an apartment that her uncle helped arrange. As we were both finishing our degrees, in 1974, we got married. My parents, still living together but in a strained relationship, attended the wedding. My mother was actually quite sick at the time and, as was common, much

too thin. The next year, in May 1975, our oldest son was born. He was a blond blue-eyed Scandinavian boy, not a trace of his Arabic lineage to be seen. As he grew older, however, some of his facial features would come to resemble my father's.

After finishing our studies in Copenhagen, we went to the US for graduate work. My list of storied educational institutions would now include yet another: Cornell University. Physics at Cornell was in a tremendously vibrant phase when I arrived as a first year graduate student in 1975. The work that was ongoing would net two Nobel prizes, one to Ken Wilson for his work on the renormalization group and continuous phase transitions, and many years later another to the trio of Bob Richardson, Dave Lee and Doug Osheroff for the discovery of the superfluid phase of Helium-3. Osheroff was a PhD student a few years my senior. In many ways, the environment at Cornell made it the premier place in the world to do condensed matter physics at that time. My interests, however, were not neatly aligned with the existing divisions in the physics community. I became interested in fluid mechanics. Since my preparation in mathematics from Copenhagen was quite strong, I opted out of the usual mathematics courses taken by first year graduate students and went over to the mechanical engineers to learn some fluid mechanics. Eventually, I would take seven or eight courses in this general subject area, although I maintained my affiliation with the physics program and wrote my thesis in physics.

Susanne transitioned from pure mathematics, where she had done her work in Copenhagen, culminating in a gold medal essay, to statistics, for which Cornell was rightfully famous. Eventually, she gravitated to applied statistics. Our life at Cornell was fully consumed by two PhD studies and by taking care of our little boy. It was a very busy time, but a happy one. I finished my PhD in January 1980. At that time Susanne was pregnant with our second child. She was often exhausted in the evenings, so she did not quite manage to finish. When

we left Cornell in the summer of 1980 with our two boys, ages 5 and 0, her status was “ABD” (All But Dissertation).

Originally, we had thought we would return to Denmark. Indeed, I made a job search trip after setting up some preliminary contacts. However, there were absolutely no openings in Danish academe at the time. The best offer I could secure was a stipend usually used for would-be PhD students. I felt that I had already passed that stage, and focused on the US job market. After spending the summer in a very nice setting at Woods Hole, where I was a Fellow in the Summer Geophysical Fluid Dynamics program, we settled in Providence, Rhode Island, where I began as an assistant professor of engineering at Brown University in the Fall of 1980.

My further career in the US academic environment is a matter of public record, and does not need to be repeated here. I have held positions of increasing seniority at Brown University, the University of California, San Diego, the University of Illinois, Urbana-Champaign, and Virginia Tech. I have held the titles of assistant, associate, full and chaired professor, chief scientist, department head, CIO and dean. Susanne stayed out of the workforce for about a decade following the completion of her PhD in 1982. She has since worked as a statistical analyst and consultant both for the University of Illinois and for Virginia Tech. She retired in 2006 and now runs her own consulting company Aref Consulting Group LLC. I am employed as the Reynolds Metals Professor at Virginia Tech, after spending a couple of years as dean of engineering there. Currently, I am also the Niels Bohr Visiting Professor at the Technical University of Denmark.

We have put down roots in the US. Michael, our oldest, is an MD/PhD (all degrees from the University of Illinois), and now works in Champaign as a hospitalist. Our youngest,

Thomas, is finishing his PhD in physics in experimental nanoscience. He also has all degrees from the University of Illinois, including a high school diploma from the remarkable University Laboratory High School. By the time this essay is published our little family will probably have five doctorates between its four members. A favorite family joke is to answer a phone call asking, "May I please speak to Dr. Aref?" by: "Sure, which one?"



Aerial photo ca. 1995 of our "estate" in Central Illinois. The main house is off to the right. The other smaller buildings are garages, a tool shed, a greenhouse and a small barn. The swimming pool is clearly visible. The formal garden on the left is a peony garden.

Susanne, Michael and I became US citizens quite late, in 1998, in my case fortunately prior to 9/11 when such things became very tedious for people with roots in the Middle East. (Thomas is American by birth.) When we moved to Central Illinois in 1993, we purchased an old “estate house” that had belonged to an affluent farming family. The aerial photo gives an impression of our twelve acre property. It has become the family home and a place of reference for us and our sons. We often host family, which is exclusively Susanne's family these days, from Denmark. (My mother, as an only child, left me without aunts or uncles and, thus, nieces and nephews. We have no contact with whatever family remains in Egypt from my father's side.) Our visitors enjoy the ambience and the many recreational possibilities of the property.

Sometimes I imagine the reaction of my father and my grandfather to this property. (Both were deceased by the time we bought it.) I think they would both have liked it although for different reasons. My father would have been reminded of his fondness for the farm. My grandfather was always very fond of gardening although he lived in an apartment his entire life. My mother visited once. She felt the place was overwhelming. She also did not particularly care for the climate in Central Illinois.

Reconnecting with Egypt

While I was dean of engineering at Virginia Tech, we tried to increase our international engagement. This is a complicated activity, easily resulting a series of formal, vacuous agreements with no associated activity. I was fortunate to find a faculty member in electrical engineering who was passionate about building academic programs in the Arab world. He

happened to be Egyptian, so building something in Egypt was a natural first step. Virginia Tech already had a foothold in Egypt. Several faculty at the American University in Cairo were educated at Virginia Tech.

Our collaborative partner became the Arab Academy for Science and Technology and Maritime Transport, abbreviated AASTMT, which has its main campus in Alexandria. We negotiated, and secured funding for a graduate program at AASTMT in electrical engineering, computer engineering and computer science that would lead to a PhD fully compatible with Virginia Tech standards. There were additional aspects to the program, including teacher training of instructors from AASTMT at Virginia Tech. In 2004, when developments had reached a certain level of maturity, it was time for a delegation from Virginia Tech to visit Egypt. As the main senior administrator in charge, it was natural for me to go. I approached the trip with some trepidation since I had heard stories of expatriate Egyptians being detained when they tried to enter the country, and being charged substantial fees to reinstate them in Egyptian bureaucracy. Typically, when one emigrates, the acquired nationality is acknowledged by every country except the country from which one has emigrated.

My fears turned out to be groundless. Entry formalities in Cairo's airport went completely smoothly. I found myself in my country of birth, and a few days later in my city of birth, Alexandria, almost forty-five years after I had left it. There were vaguely familiar sights and sounds. The orange and black taxicabs, for example, and the overcrowded trams and buses. We stayed in a hotel close to the old royal palace at Al Montazah. Alexandria had grown into a city of more than four million inhabitants, probably eight times the number when I lived there with my parents. The coastal road, or Corniche, now included a bridge right across Stanley Bay. Our apartment building, which had an unobstructed view of the

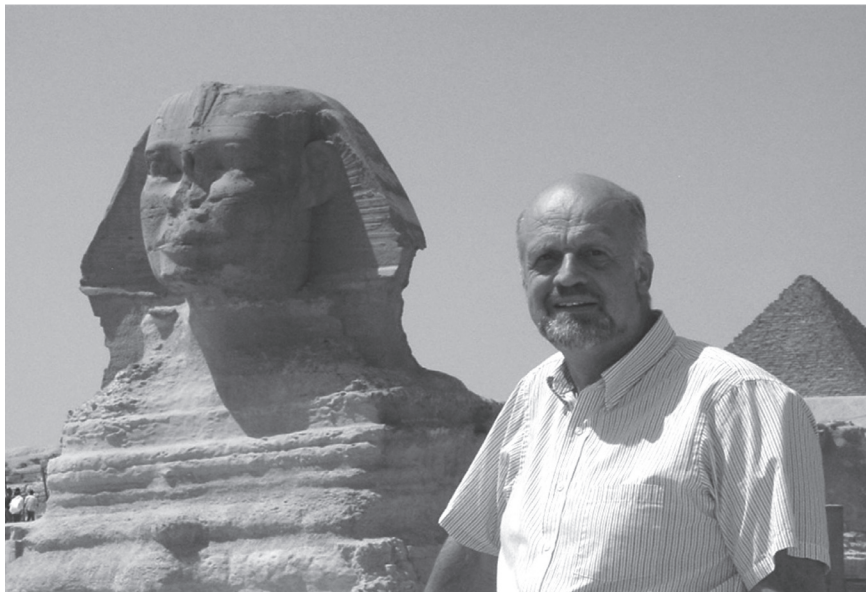
ocean when we lived there, was now hidden behind several rows of high-rise buildings. There would not have been much of a view from the balconies today. Indeed, many of the balconies were filled in to become, in essence, open air rooms. Victoria College, which used to be on the outskirts of town, amidst wide open spaces, was now engulfed by the city. It looked crowded and a bit dingy.

My Arabic was totally gone. I could barely make out the numerals from 1 to 10. I understood very little and could say nothing. My hosts teased me that I was more of a “Hans” than a “Hassan”. I could not really protest.

The influence of Islamic religious life seemed stronger than I remembered it. Western influence had, in many ways, declined substantially. In other ways, it had increased if one looked at the clothes the young people were wearing, the music they were listening to, and the products available in the stores. There seemed to be fewer Westerners, not counting the obvious tourists, than I could recall from before. On the other hand, there had clearly been a rise in the size and stature of an educated and relatively affluent middle class. The feudal society that existed when my parents lived in Egypt was, if not gone, considerably weakened. There were still very poor people but they seemed to have much more mobility and opportunity within Egyptian society than had been the case in my parents' time. The pressures of an exploding population were in evidence everywhere. The ability to deliver elite education or cutting edge job opportunities was limited. It was clear that in terms of my future, and to a large extent their own, my parents had chosen correctly in 1961 when they decided to emigrate. Regardless, I had an intrinsic desire to help whatever progressive forces were there—to give back so to speak—to assist as best I could the country of my birth.

I visited again the following year, and this time Susanne came along. While we discussed business, she took a tour of Upper Egypt, and experienced the wonders that I had seen forty-five years before. She saw some of Alexandria as well and, I think, understood a bit more about my background and history.

Both trips were great, eventful, significant and nostalgic. However, I was clearly a visitor, an outsider, in many ways even a tourist. My wife, and my sons, who have never even visited, have virtually no cultural heritage and no family ties in Egypt. The little boy who had been born in Egypt many years before, so that he might inherit the land of his forefathers and settle there, had become an Egyptian in name only.



Visiting the pyramids and sphinx at Giza in 2004.



4

GAWAD HOSNY, UN HÉROS NATIONAL

Naila Hosny

Mon grand-père Zein El Abedin Hosny était le commandant du port de Damiette lors du déclenchement de la Première Guerre mondiale. Comme il était membre du Parti Nationaliste (Al Hizb al Watany), il fut exilé par le protectorat britannique et maintenu en captivité jusqu'à la fin des hostilités. À sa libération, l'Égypte l'a récompensé pour les services rendus à sa patrie en lui octroyant une décoration suprême : Nîchân al Nil.

Ma famille paternelle compte de nombreux héros tombés au champ d'honneur : mon oncle, Fouad Hosny, est un héros de la Deuxième Guerre mondiale. Il est décédé à la suite d'une bataille navale après avoir rendu des services notoires à l'armée britannique. Il servait d'éclaireur aux navires alliés : il était chargé de les guider en leur faisant éviter les mines disséminées par l'ennemi. C'est au retour d'une de ces missions périlleuses que son bateau explosa.

Mon père Aly Zein El Abedin Hosny, né en 1901, n'était qu'un étudiant à l'école secondaire Abbasseya d'Alexandrie lors des événements de 1919 : en dépit de son jeune âge, il a dirigé les manifestations estudiantines et collaboré à la rédaction de tracts révolutionnaires si bien qu'il fut arrêté et emprisonné jusqu'en 1921. Date à laquelle mon grand-père l'envoya en Écosse, à l'Université d'Édimbourg, pour entreprendre des études de sciences politiques.

Lors de son séjour en Grande Bretagne, Aly Hosny a rencontré ma mère Hilda Florence Price (née en 1902), originaire de Kent, en voyage en Écosse. Ils sont tombés amoureux l'un de l'autre et se sont mariés en Angleterre contre le gré de leurs parents respectifs. Étant donné le contexte politique de l'époque, on peut parfaitement s'expliquer les réticences mutuelles des deux familles.

Ayant terminé ses études, mon père et son épouse partirent pour le Caire. Le jeune couple a d'abord habité chez mes grands-parents paternels. Mon père a travaillé au ministère des Affaires Étrangères et en 1954 il a été promu Secrétaire d'État. Il a participé à tous les pourparlers entre l'Égypte et la Grande Bretagne jusqu'à la signature du Traité de Libération en octobre 1954. Aly Hosny reçut à cette occasion la médaille de la République.

Mes parents ont eu trois enfants : Nadia (Bonnie) l'aînée, Gawad né le 20 avril 1935 et moi-même Naila. Nous habitions Zamalek. Je conserve de mon frère un souvenir très affectueux : étant de neuf ans plus jeune que lui, il me gâtait tant et plus.

Mon frère Gawad a vécu dès son plus jeune âge dans une famille patriotique prônant l'indépendance de l'Égypte. Ma mère a toujours veillé scrupuleusement sur notre éducation. Bien que d'origine anglaise, ou peut-être devrais-je dire parce qu'elle était parfaitement



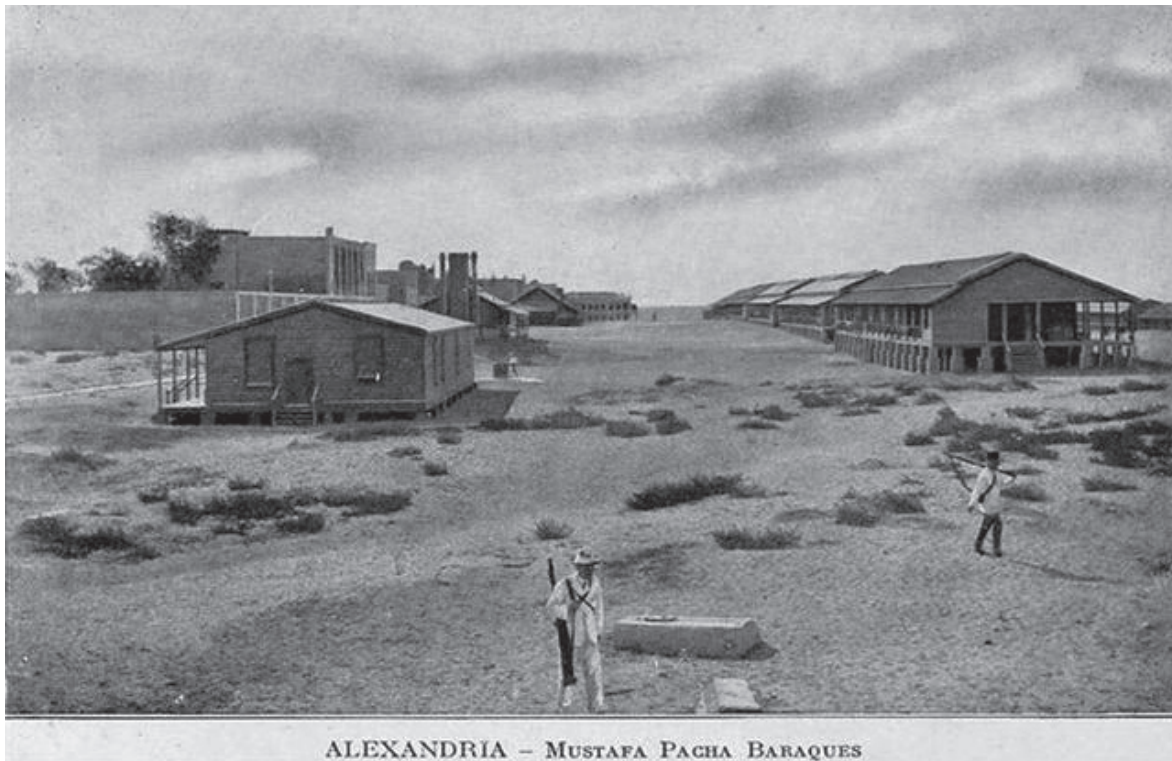
Monsieur et Madame Aly Zein El Abedin Hosny

consciente de l'inimitié entre les deux peuples (sa patrie d'adoption et sa patrie d'origine), elle a toujours été attentive à nous inculquer des valeurs pérennes et nationales.



Gawad Hosny

Gawad a débuté sa scolarité dans une école primaire à Alexandrie. Notre balcon surplombait le camp de Moustapha Pacha sur lequel il voyait flotter le drapeau anglais. Gawad, qui déjà faisait preuve d'un grand patriotisme, demandait à mon père : « Quand verrons-nous le drapeau égyptien remplacer celui-là » ? Mon père qui collaborait activement aux négociations pour l'indépendance de l'Égypte lui promit que ce jour ne saurait tarder.



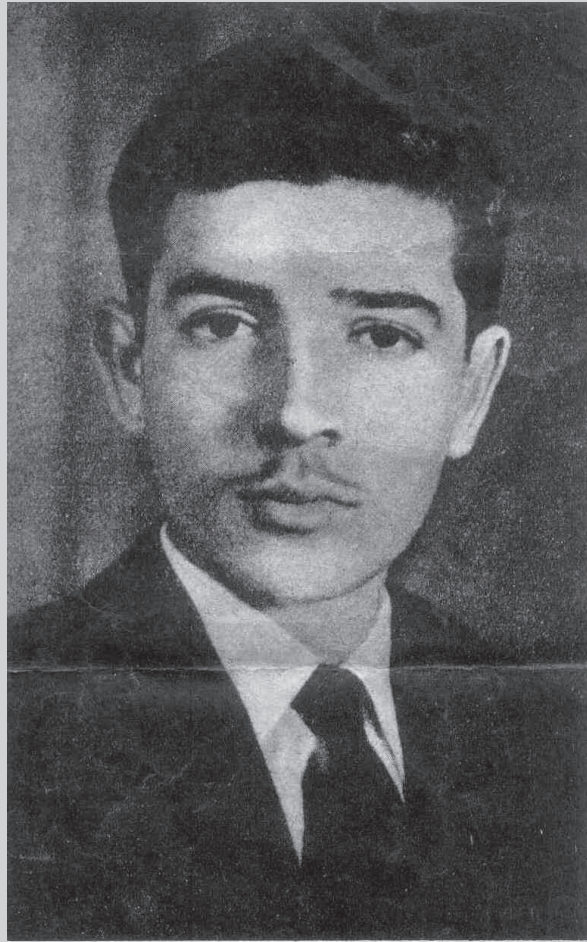
Les baraques militaires de Moustapha Pacha

En 1947, mon père fut transféré au Caire. Gawad poursuivit ses études secondaires à l'École Ibrahimieh de Garden City où pendant près de cinq ans il s'est toujours distingué par son assiduité au travail. Lors de la première guerre de Palestine en 1948, il a rédigé un texte prémonitoire dans lequel il condamnait les guerres meurtrières et exterminatrices. Il y célébrait les sacrifices que nombre de martyrs accomplissaient en vue de leur patrie « J'ai songé profondément à ma famille et à ma patrie, écrit-il, et j'ai estimé que ma patrie était prioritaire ».

Azza Heikal : Ce commentaire, Naila, est à l'inverse de la déclaration très controversée d'Albert Camus qui avait proclamé lors de sa réception du prix Nobel, en 1957: « Si j'avais à choisir entre cette justice et ma mère, je choiserais encore ma mère ». Gawad Hosny s'est souvent trouvé dans des situations critiques, car il était de mère anglaise. Mais en dépit de son grand amour pour sa mère, il n'a jamais hésité : il a toujours choisi la « justice » et, en l'occurrence, sa patrie.

Naila Hosny : Nous avons relevé par la suite nombre de déclarations, de récits, de rédactions dans lesquels Gawad avait imaginé des scènes de guerre ou de captivité identiques à celles qu'il vivra par la suite. Mon père avait toujours été impressionné par son attitude calme et déterminée sans exaltation ni idéologie révolutionnaire propres aux jeunes de son âge. En 1953, il opta pour des études de droit à l'Université du Caire. Dès la première année, il s'engagea comme volontaire dans l'unité dix-huit des fantassins. Lors de l'agression tripartite de 1956, Gawad, qui était en troisième année de faculté de droit, s'est immédiatement enrôlé dans l'armée, parmi des milliers d'autres, pour la défense de son pays.

Après une bataille désespérée au cours de laquelle périrent des milliers de jeunes volontaires égyptiens combattant vainement les forces britanniques et françaises lourdement équipées, Gawad Hosny résista jusqu'à sa dernière salve puis, gravement blessé, il fut capturé et enfermé par l'armée française dans le club de football de Port Fouad transformé en prison. C'est dans l'une de ces cellules que notre jeune héros a rédigé avec son sang le récit de son combat et de sa captivité. Un témoin ayant assisté à sa mise à mort a relaté par la suite son exécution sommaire qui devait servir d'intimidation aux autres captifs.



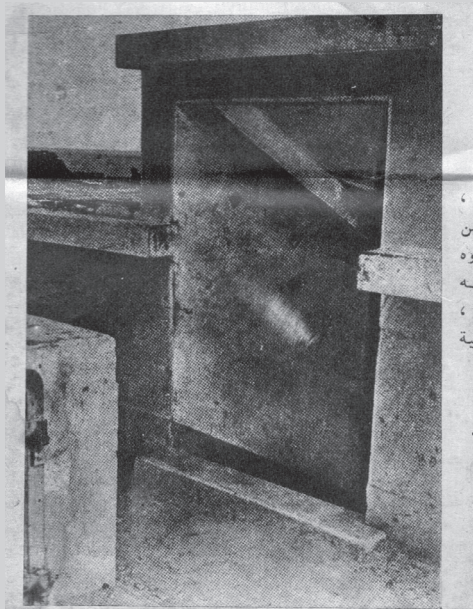
جور النص

٢٣ ديسمبر ١٩٥٨

البطولة الخالدة

الشهيد
هوارد علي حسني

Le héros Gawad Hosny



على حائط الحجرة كان جواد يسجل : الاثنين ٢٦ نوفمبر . . .
الثلاثاء ٢٧ نوفمبر . . السبت ١ ديسمبر سنة ١٩٥٦ . . وهنا
وقفت يد البطل .

والى جوار هذه التواريخ رسم جواد قلبا كبيرا راشته الاسم
سريعة خاطفة استقرت كلها في وسطه . . وتحت هذا كتب جواد :
« تحيا مصر » . . ووقع الى جانبه باسمه كاملا ، ثم رسم خريطة
لبلاده ، وأشار الى موقع اشتباكه مع الصهيونيين ، ثم جرحه ،
وانفجار اللغم الاسرائيلي فيه ، ثم اشتباكه مع الفرنسيين . .
ثم اسره . . ثم هذا المكان . .

« لقد تولتني سعادة جرافة يوم تأميم
القتال ، وكم كان مؤثرا حين ظهرت القومية
العربية وقت الشدة لتساند مصر ، حتى
شعب العراق كان معنا بالرغم من حكومته . »
جواد

La prison de Port Fouad

الفدائي جواد على حسنى

٢٠ أبريل سنة ١٩٣٥ - ٢ ديسمبر ١٩٥٦

جواد . . جواد . . جواد . . !!

نعم عذب ! . . تردده كتائب الشباب في زهو واعتداد . . انه
رمز البطولة ، وآية التضحية وصفحة المجد والفخر .

شبه أبى النفس ، بعقت الاستعمار ، فكون مع اخوانه بكلية
الحقوق « جماعة مقاومة الاستعمار » وأعد لهم صحيفة
« الكرامة » التى اتخذت لها شعارا :

**أنا ان عشت لست أعدم قوتا
وإذا مت لست أعدم قبرا**

انه اليوم قصة من قصص البطولة الخالدة ، والشهامة الرائعة ،
ونوحة رائعة للبذل والفداء !

قصة يظل وصل الى اسمى مراتب الجود ، اذ جاد بالنفس في
أروع موقف . . في الدود عن حياض الوطن وعزته وكرامته !

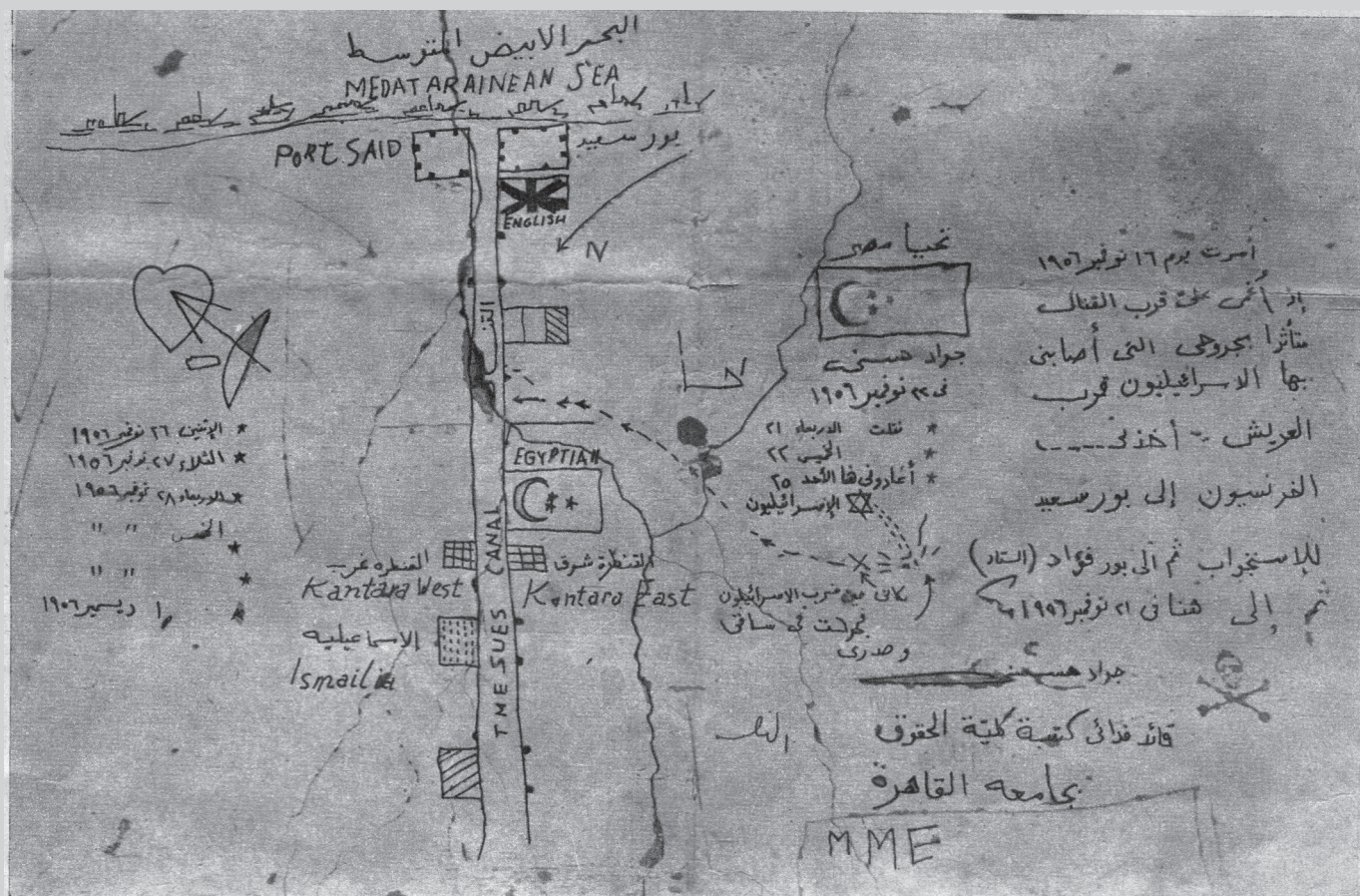
**يا جوادا جاد بالنفس التى
تكره القيد وبالعلم القصير
اهنا اليوم فقد خاب العدا
ونجت مصر وقد رد المغير**

قصة كفاحه . .

واصل جواد تدريباته العسكرية حتى وصل الى مرتبة قائد
سرية الفدائيين ، وعندما بدأ تدريبه العنيف كان يقول لاصدقائه :
اننى مدفوع بقوة لا يعلمها الا الله . . فلما وقع الاشتباك بين
الصهيونيين والمصريين في ٣٠ اكتوبر سنة ١٩٥٦ بصحراء سيناء
كان في مقدمة الفدائيين الذين اشتركوا في المعركة ، ولم يعد الى
القاهرة الا بعد قرار وقف إطلاق النار ، ثم عاد الى الميدان بعد
ثلاثة ايام .

وفي ١٦ نوفمبر سنة ١٩٥٦ توغل مع سريته في صحراء سيناء
حتى التقى بالصهيونيين ، فأخذ يصليهم نارا حامية . وفي اثناء
المعركة انفجر لغم فاصيب بشظية في ساقه اليمنى ، واخرى في
صدره ، كما أصابته رصاصة اسرائيلية في كتفه الايسر . . ولما
ضمد له زملاؤه جراحه اصر على مواصلة القتال ، واشتبك في
معركة مع داورية فرنسية ، وفي سرعة خاطفة كانت تنهمر على
الفرنسيين مئات الطلقات ، حتى اذا نفذ رصاصه ، عمد الى قتيله
اليدوية ، وكانت الدماء الغزيرة التى نزلت من جراحه ، قد اوهنت
فأحاط به الفرنسيون وحملوه الى معسكر الاسرى ببيور فؤاد في
مكان معزول .

Gawad Hosny, héros de la guerre de 1956



دم الأحرار تعرفه فرنسا

وقلم أنه نور وحق

Gawad Hosny a rédigé son combat et son incarcération avec son sang

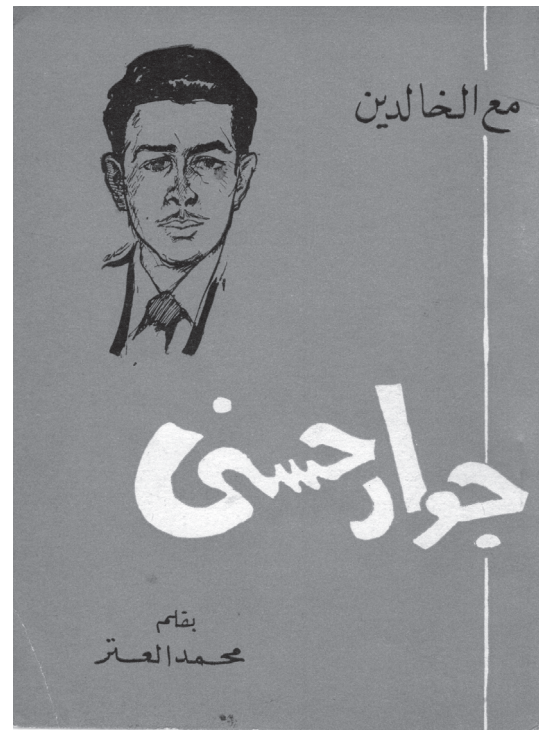
Je n'oublierai jamais la dernière fois que j'ai vu Gawad lorsqu'il est arrivé à la maison la tête rasée parce qu'il s'était engagé comme résistant : il venait nous dire au revoir. Nous étions tous très émus par sa ténacité et son courage imperturbables. Mon père lui a donné sa bénédiction et ma mère priait pour qu'il revienne sain et sauf. Après sa mort, mes parents ne se sont jamais remis de la perte de leur fils unique. Le gouvernement égyptien a voulu indemniser mon père qui a refusé catégoriquement en déclarant que rien au monde ne pourrait compenser le décès de l'un de ses enfants. Le ministère des Affaires Etrangères voulut honorer mon père en lui proposant un poste spécifique d'ambassadeur en Angleterre et en Suisse. Il ne put mener à terme cette mission car il n'a jamais réussi à panser sa blessure. Mes parents se retirèrent dans l'appartement de l'immeuble Heikal à Alexandrie et vécurent jusqu'au dernier jour confinés dans le souvenir de Gawad.

Lorsque j'ai épousé en 1963 Magued Adham et que j'attendais mon premier enfant, mon père avait décrété dès le premier jour de ma grossesse que ce serait un garçon et que je l'appellerai Gawad. Heureusement mon père a eu la joie de connaître l'espace de quelques mois ce petit-fils tant désiré. Il m'a dit quelques jours avant son décès en 1965 : « Tu as ouvert les persiennes et tu m'as fait entrer le soleil ».

Quant à ma mère, elle ne s'est jamais non plus consolée de la mort de mon frère, elle n'a jamais voulu croire à son décès. Elle était persuadée jusqu'à son dernier jour en 1987, qu'elle allait le voir ressurgir brusquement. Gawad était très athlétique et un excellent nageur : il nageait plusieurs kilomètres de Rouchdy à San Stefano. Maman affirmait que sportif comme il l'était, il avait certainement réussi à échapper à ses geôliers et qu'il reviendrait certainement un jour. Souvent, dans la rue, lorsqu'elle voyait de dos un jeune homme ayant la même carrure que Gawad, elle le suivait haletante et lorsqu'elle le voyait de face c'était toujours la même déception. Mais elle ne perdait pas espoir et disait que probablement

l'incarcération avait rendu son fils amnésique et qu'un jour il récupérera sa mémoire et reviendra à la maison. Nous n'osons pas lui retirer ses dernières lueurs d'espoir et la laissons vivre au milieu de ses souvenirs.

Gawad était très artiste, il a peint un grand nombre de tableaux : ils sont exposés dans le musée qui lui est consacré à Port Fouad : des paysages, des bateaux à voile sur le Nil. Certaines peintures sont à l'huile d'autres à l'encre de Chine. Ce musée contient de multiples objets le concernant : des numéros de la revue *Al Karama*, « L'Honneur », qu'il avait fondée avec ses camarades d'université. Ce sens de l'honneur étant une des valeurs qui lui tenait le plus à cœur. Ce musée conserve essentiellement le bloc de pierre sur lequel il a relaté avec son sang son combat et les conditions très difficiles de son incarcération. À l'Université du Caire, une plaque commémorative au nom du héros Gawad Hosny célèbre ses exploits. Le village d'Abou Homos où mon père possédait des terrains fut rebaptisé au nom de mon frère.



Un ouvrage consacré à notre héros

Azza Heikal : Merci Naila pour ce témoignage très émouvant. J'espère que dorénavant ton récit sera une référence précieuse pour tous ceux qui évoqueront cette période. Toutes les fois que j'ai cherché sur l'internet des informations à propos de notre héros national, je

n'ai trouvé aucune indication si ce n'est que dans toutes les villes d'Égypte il y a une rue et une école immortalisant son nom. Tous nos voisins, à qui j'ai demandé de relater leurs souvenirs de l'immeuble Heikal, se sont glorifiés d'avoir côtoyé la famille de Gawad Hosny.

Maintenant Naila j'aimerais que tu me parles de toi.

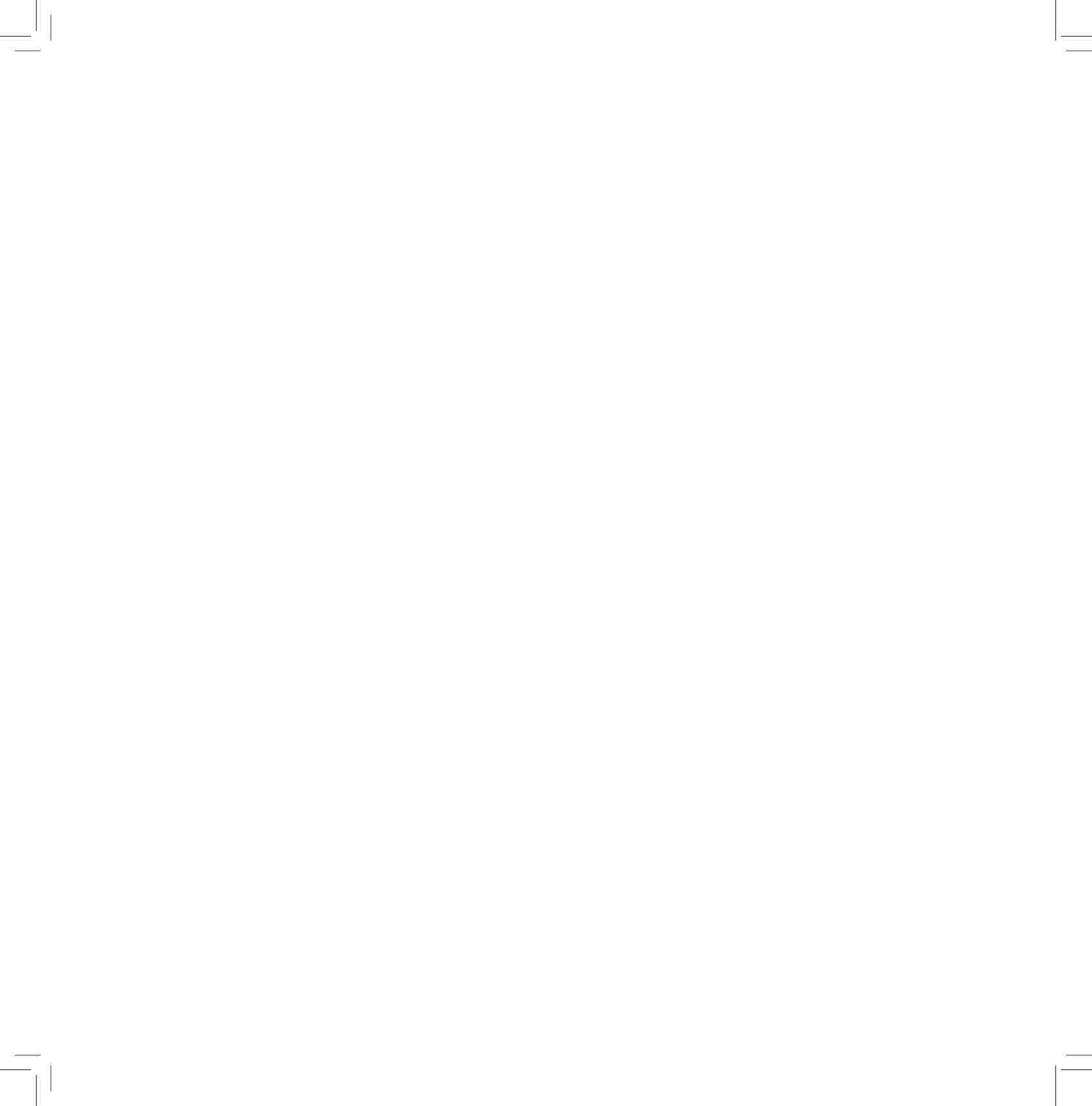
Naila Hosny : Puisqu'on ne saurait parler d'Alexandrie sans évoquer le cosmopolitisme, ma famille est une illustration parfaite de ce brassage propre à notre ville. Non seulement je suis moi-même issue d'un couple mixte égypto-anglais, mais mon époux Magued Adham est de mère crétoise et de père turc. Tous les Égyptiens connaissent mon beau frère Adel Adham, une grande vedette du cinéma égyptien. Nous avons quatre enfants : l'aîné Gawad a épousé Dahlia mi Italienne mi-Égyptienne. Teymour a épousé une Française, Bretonne : Gaëla. Nesrine, notre fille vit à Vancouver avec sa fille Jawhara. Et notre benjamin, Omar, travaille en Indonésie à Bali.

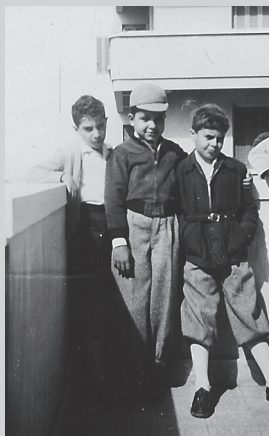
Mon mari et moi après avoir longuement voyagé entre le Canada et les Émirats Arabes, nous sommes finalement fixés dans la banlieue ouest d'Alexandrie, Mariout, où nous avons créé un « resort », un hôtel de vacances avec nombre d'activités. Mon mari a conçu la construction du bâtiment, je m'occupe de la gérance et mes deux fils aînés collaborent au fonctionnement de l'hôtel : Gawad, un grand sportif comme mon frère, gère toutes les activités physiques. Teymour organise les safaris, les plongées, le surf et le « sand boarding ». C'est une entreprise familiale qui nous permet de vivre harmonieusement entourés de nos petits-enfants : Naila, Teymour et Nora.

Nous conservons notre appartement dans l'immeuble Heikal qui évoque pour nous des souvenirs familiaux très attachants. Toutes les fois que j'y retourne je continue de humer avec nostalgie des odeurs propres à ma mère, ainsi que les produits qu'elle affectionnait. Je crois même entendre ses pas dans le couloir.



Adham Hotel





« Alain incarnera toujours pour moi les espiègleries de *Denis the Menace*, le livre de chevet de mes frères. Physiquement, il ressemblait au petit héros de cette bande dessinée. Il était blond avec une mèche rebelle qui rappelait également celle de Tintin. Il était le seul garçon à ma connaissance qui portait des knickers à l'instar du jeune détective d'Hergé. »

Azza Heikal

Abdel Rahman Heikal, Hany Hafez and
Alain Kahil

5

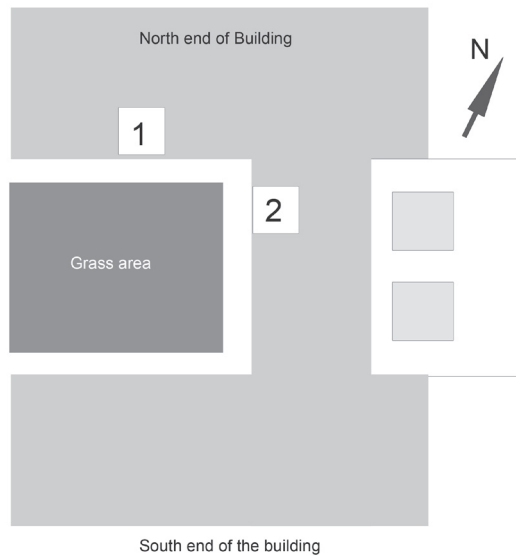
REMINISCENCES ON THE HEIKAL APARTMENT IN ALEXANDRIA*

Alain Kahil

These are my memories of my life in the Heikal building in Alexandria. The dates and events are viewed through the filter of a child's impressions and the fallibilities of memory. I left the Heikal apartment to go to university in the US in 1960 when I was seventeen. I returned in 1961 to spend the summer and in 1979 for a short visit. At that time I was married with three children. The visit was as much for me to see the place where so much of my growing had occurred as to show my family my roots. The Heikal building was the background for much of my growing up to the point of leaving home for good.

* Texte d'origine en anglais.

My family moved to the Heikal building when I must have been four or five in 1947 or 1948. Before that, we had lived above the Petit Trianon in the center of town on Saad Zaghloul Street, then briefly in Cairo and then in the San Stephano Hotel in Alexandria. My father had moved to Alexandria from Cairo as a young man. The story that we children had is that he wanted to get away from the intense and suffocating family associations he was subjected to in Cairo where they all resided. In Alexandria we were pretty much the only Kahils. However, for reasons I do not know, my father decided to go back to Cairo in 1947, so we left our apartment above the Petit Trianon in Alexandria and moved to Cairo. The stay in Cairo did not last long, maybe six months, and we came back to Alexandria. We first moved to the San Stephano Hotel before moving to the Heikal building.



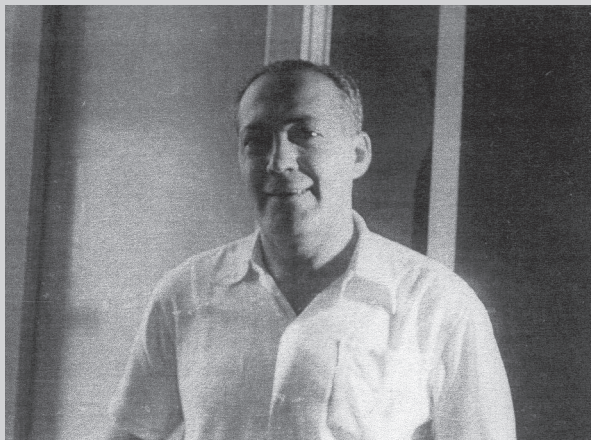
The Heikal building is built in the form of an H when seen from the air.

My father, a journalist, owned his newspaper, *La Semaine financière et politique*. He pretty well wrote and published it single handedly every week. I assume that since most of the finance and the politics took place in Cairo, living in Alexandria was inconvenient for him. This could be the reason that he attempted to return to Cairo. Maybe the negative of being by the family had faded enough for him to give it another try. Apparently, it must have come back in full force because we did not last long in Cairo. Our household consisted of my father, my sister and me. My sister, Patricia (Patty), is three years, three months, three days and three hours older than me. My father and mother were divorced before I became aware of it. However, the separation was amicable enough for me to see my mother all the time. She was very much part of my growing up. She would often visit us at home at the Heikal apartment and we would go to her house. We were also together frequently at the beach and the Sporting Club.

In the Heikal building we lived in two apartments. The numbers in the drawing above refer to the first and second apartment we had. The first apartment we had in the building was on the first floor above the northern entrance. We had not been there very long when my father decided to move to a ground floor apartment, still on the north side of the building. The reason for this move, which was not popular with Patty or me, was that I was seen climbing on the balcony banister on the first floor. That scared my father and he, in no uncertain terms, told me never to climb on the banister again. Being a young child, I apparently did it again. That was enough for him and he decided that we had to move. I actually remember the occasion or maybe they were relayed to me later on and I got such a clear mental image that I am now mistaking it for memory of the event.



Irma Giardina, the mother of Patricia and Alain Kahil



Raoul Kahil, the father of Patricia and Alain Kahil



This photo, taken from Aza Heikal's apartment in 1979, shows the H Building's courtyard.

The apartment on the first floor had a very nice balcony that went around two sides of the apartment. The one on the ground floor did not have any balcony and was a cause of grumbling by us kids. However, it did have a large area in the back on the smaller part of the H to the east (see diagram) that was the flat roof over the underground garage. To reach this part, one had to climb out of either the living room window or my father's bedroom window. The two apartments on the ground floor on the north and south end of the building had a door to this area. It was not a very pleasant place as it was extremely bare and uninviting. A flat slab of concrete, usually hot with a strong sun beating on it. So we did not spend too much time in that part of the building, nor did any one else. I remember my dad had a pot with a basil plant on the outside of the dining room window sill from which he took a leaf or two whenever he was involved in cooking a roast.

Soon after we arrived at the Heikal building I was registered at Victoria College and met a person who was to be a close friend for most of my life: Abdel Rahman Heikal. He was in the same class as I was and was the youngest son of the owner of the building. I also got to know his two other brothers, Essam and Alaa, very well and met the youngest sister, Azza, though she was mostly my sister's friend. The Heikals lived on the sixth and seventh floor on the south side of the H. It had an internal stair to connect the two levels. I spent a considerable amount of time in that apartment. We spent hours and hours playing with model cars, planes and military vehicles, mostly made by Dinky Toys. We would play on a flat portion of their balcony banister. Their concrete banister was topped with a trough with plants. On the inside of the banister between us and the trough was a ledge about a foot wide. The top of this ledge was at about armpit height to us initially and was level with the top of the soil in the trough. This was the ideal arrangement for Abdel Rahman and me to play war games with our Dinky toys. We would use the platform for our roads and the soil for our camps in the bush. We took a lot of time organizing the soil under the plants to

park cars and have camouflaged operating theater camps. In this way we made sure that they would not be visible from the air when a reconnaissance aircraft came flying by. For some reason I only remember using the north and west side of the balcony. I think that the balcony did not go all the way around to the other, south, side.

The seventh floor of the Heikal apartment had a formal dining room, a very formal living room where I barely ever set foot, a very large kitchen, and a small room between the dining room and the living room that was used for studying, especially by Essam and Alaa when they were studying for their O levels. I am not sure what that room was originally meant to be for. Except for the balcony and the little room between the dining and living rooms, I did not spend much time on the seventh floor.

On the sixth floor the south side balcony was mostly used. For me the sixth floor was extremely high. I am not sure if the floors were higher than in today's buildings or if it was our unfamiliarity with tall apartment buildings, but six floors up was way way high. Here we spent hours looking mostly at the traffic, principally at cars, although pedestrians and carts drawn by horses and donkeys were also interesting to watch. There was much to see in the street from the sixth floor. Looking at cars was a passion at one stage of our lives. This involved Essam, Abdel Rahman and me. We used to spend a considerable amount of time designing new models—the ideal car. Cars were very important! I remember seeing for the first time the then new 1959 Chevrolet with its wide wing-like rear. It was a beauty seen from the top the way we did.

I remember also using that balcony to throw water bombs and hit pedestrians walking below. One of us had learned to fold paper boxes and we would fill them with water and drop them on the pedestrians. This took a lot of skill, as you had to judge the time it took for



The Heikal H Building: the balcony goes all the way around to the other south side.



The Heikal H Building, 1979



This view was taken from the Heikal H Building.

the water package to drop to within five feet of the side walk (the person's head) just as the pedestrian reached that point. There was not only the front and back axis to consider but also the side-to-side axis. We got very good at it and had several direct hits with the water package hitting the pedestrian exactly on the top of the head. It was a skill I am sure we all were glad to have honed and which we found to be very useful in our future lives. Of course, whenever we were successful, we also had to learn to take evasive action to avoid getting into too much trouble when the pedestrian complained and the complaint got up to the sixth floor. The most effective evasive technique was to lay out a game of Monopoly with money and cards divided out, and hotels and houses all over. After a direct hit we would run to our game and look very innocent when someone eventually showed up and asked us if we had thrown the water bomb. We would state that we had been here playing Monopoly all the time. As everyone knows, Monopoly takes a long time to play, so how could it have been us? The balcony over all of these people walking by was just too much of a temptation to young boys. The only other thing I remember throwing were firecrackers that explode when they hit the ground. These were not very loud and so were fairly inoffensive. The difficulty there was to get them as close to the person as possible without hitting them as they would not explode if they hit something soft, like the top of a pedestrian's head. This was especially true if they had a hat on. So, the firecracker, ideally, needed to land just at the feet of the pedestrian. People would not get too upset with these and we did not have to set up the Monopoly game when we were honing our skills using firecrackers.

The quadrangle between the north and south parts of the building was never really used by us. I maybe remember crossing it once. We always went around it. It had grass and some plants round the perimeter. The two doors that formed the entrance to the two sides of the building were never finished. They consisted of concrete with a metal frame. One of the important features of this metal frame was that it had a cross bar at the top of the missing

doors with a gap of about three feet to the top of the opening. The distance between the doors (the width of the quadrangle plus the width of two paths) was perfect for two boys to stand in each doorway and throw a tennis ball from one door to the other trying to get the ball in the space between the cross bar and the top of the door opening. Abdel Rahman and I did this quite often, and I am sure his brothers joined in some times. This activity did not cause too much consternation with the tenants even though the stairs going up to the elevators were right behind the door. This is because the stairs were far enough away from the doors for people who were coming down the stairs to see what was about to hit them quite a while before it would get there. Also, we would not throw the ball when we saw or heard someone coming. As far as I remember there were never any incidents though I must admit that adults in Egypt were extremely tolerant of small boys and as a matter of fact all children. Egyptians were/are some of the most supportive people of kids that I know. To them kids are precious and must be nurtured.

On the east side of the quadrangle was another great play area. On that side of the grassed area is a concrete surface that must be six to seven feet wide by twenty-five to thirty feet (?) long. At each end is a small wall that separates them from stairs going to the basement of the building. The wall is about four feet high. On the west edge of the concrete slab are the plants lining the grassy portion of the quadrangle. Across, on the other side of the cement surface is another wall also about four or five feet high that separates the concrete area from stairs going to the underground garage. This area was considered perfect for playing soccer. We would use a tennis ball, the small end walls were our goals and the long sidewall was great for bouncing the ball to get around the opponent. It would be used as though it were another player that one passed the ball to and that would pass it immediately back on the other side of your opponent. This greatly increased the effective number of players, and so two people could play very happily. Abdel Rahman's brothers

would join in playing as well as another kid who lived on the fifth (?) floor under the Heikals. His name was Hany Hafez. One must admit that he was in a lower class than ours so was really “just the little kid”. I believe that he was one class lower so one year younger, but in our eyes he was still the “young one”.

Walking into the main entrance to our part of the building, one could go straight up a set of wide stairs. On either side of the stairs was a little ramp, about a foot and a half wide and about a foot or two high. It started off at the top of the stairs horizontally then dipped down



Victoria College soccer team

and went horizontal at the end of the stairs. This ramp was covered with a marble slab. As a young boy it was the ideal slide. I suppose at one time the plan was to cover the stairs and the whole entrance with tiles or marble, but that was not done while I lived there. At the top of these one would turn right and enter a small dimly lit foyer. In front and a bit to the right would be my apartment door. A nice wooden door to the right and a smaller wooden door under a small arch would be seen. The larger door was the apartment door while the smaller one was the kitchen door. To the left was a similar arrangement for another apartment. To the far right was a long set of stairs that went all the way up to the seventh floor. If you stood in the middle of the staircase and looked up you would see the stairs winding their way up, leaving an oval gap all the way to the top. I remember so many times running down those stairs, two at a time, on the Heikal side of the building. I don't remember ever going up the stairs on our side of the building, except maybe to go to the first floor. If you looked far left upon entering the foyer, then you would see the elevator.

Upon entering the main door of our side of the apartment building, instead of going up the stairs one could turn either left or right and go through a door way. Through the right doorway was a small room where the *bawab* (guard/porter) stayed. It had a window opening with no window for him to see people coming. It was very rarely used. The *bawab* instead would always sit outside that room on a wooden bench below the window opening. From there he would greet people coming in and out. I can't say that I ever had much to do with him. This is surprising, as I would think that with the amount of time we spent playing in the courtyard and the number of times we went in and out of the building we would have developed some kind of relationship. I only remember once when a glass was broken in a basement window, and I was questioned about it. I don't think I was to blame, but I think that he was involved in enquiring.

On the left side of the entrance foyer, was the mailroom and the stairs to the basement of the apartment building. On the right in this room were the stairs to the basement. Each apartment had a room in the basement for storage. However, some were used as accommodation for servants. At the bottom of the stairs one had the option to turn right or left. Our room was to the right at the end of a long, dark, concrete corridor. Initially I was quite uneasy about walking alone down this corridor to our storage room. Later, when I was a little older the fear disappeared, but it was always a little bit of an exotic place, or a place where one could have adventures. In reality it was a bit grotty and it was probably a good thing it was dark. Walking down the dim corridor past closed doors behind which voices could sometimes be heard, one would eventually come to a stinking room, to the left, with no doors to the inside or the outside of the building—more of a passageway. This room with no doors was the one source of light into the basement corridor. It was where the garbage chute for one side of the building ended. Each apartment had in the kitchen a door in the wall that opened to the chute, and the garbage collector could collect the garbage from this one spot for the whole side of the building. Though a very forward-thinking design on the architect's part, this chute ended up being a problem for us. I believe that the concept was that the garbage would be incinerated periodically, however that did not happen, so some garbage sat at the bottom all the time and bred cockroaches. Because our apartment was on the ground floor, cockroaches would climb to it easily and would enter our kitchen. It was almost impossible to seal the chute door well enough to prevent the cockroaches from coming in. Every once in a while my father would get really upset at the number of cockroaches in our kitchen and he would pour some combustible liquid (probably kerosene) down the chute and ignite it. This would greatly reduce the number of cockroaches for a while. Maybe that was not the approved way of getting rid of them but it seemed to work.

A little bit past the garbage room and to the right was a bathroom with several stalls and taps. I suppose this also contributed to the stink at that end of the corridor. For some reason I remember the sound of dripping water and the floor always being a little wet. This added to the mystery and discomfort of walking through the corridor. The combination of the dark, but for a dim light at the far end, muffled noises of people on the other side of closed doors as I walked passed them, the smell of ripe garbage mixed with sewer, the sound of dripping water in the distance and near the end, a wet floor, left an impression.

Just a little beyond the bathroom and the wet floor the corridor came to a T. Our room was the first on the right. I spent a lot of time in that room later in our stay in the building. My father used it first to build a model train layout. He built a large platform at about waist height that covered the whole room. To get to the controls a person would have to duck under the platform at the door, walk crouched, and come up through a hole through the platform in the middle of the room. There, all the controls were laid out on a slanted surface. Observers stayed at the door. So not very many could watch at any one time. My father did an excellent job of building mountains, tunnels and bridges. The whole scenery was laid out beautifully with trees, houses, people and a switching yard for locomotives, etc. You could also run more than one train at a time. It was very impressive. I was not allowed to do much with it, except maybe run it once or twice under supervision. I do not think that I ever worked on its construction. This was his project and his room. My dad became addicted to that train set and spent almost all his free time down there working away at it. It was hard to get him to leave the room and at dinner time we had to keep going down several times to get him to come up. We finally set up a bell to call him to come up. He kept at this train for many years and then one day decided that he had had enough and stopped completely. He told me that it was mine now and I could do anything I wanted with it. This was quite a turnaround though it was not unusual for my father to do this sort of thing. I started turning the room into

a workshop for myself. Although the train layout was almost completed when my father lost interest in it, I am surprised now that I would not have worked with what was there and made it into what I would have liked. After he lost interest in the train, I don't remember my father ever asking me what I was doing with the train or with the room.

Converting the room into my workshop took place slowly. I would dismantle portions of the train set a little at a time, as I needed the room or needed wood. I spent a lot of time in that room designing, building, and just sitting alone and thinking. It became my space. I remember learning a lot about electricity and woodwork doing things that would have made adults a bit worried. For example, I became very interested in how one could make an electromagnet by winding a wire into a coil and I built several such magnets to attract pieces of metal. I would design electric latches for the windows or doors. While experimenting for the electromagnets, I found out that wires heat up when one ran a current through them if they did not have enough resistance. So I used to wind wire around a piece of wood and turn on the current until it would smoke and then burst into flames. One had to get the right amount of wire with the right diameter in order to get it hot enough. Also, I had to have enough resistance not to blow the fuse. That required a little experimentation; I found out where the fuse was. I also learned a lot about woodworking during those years. I designed and built many things and found out how things should not be built. I was also very interested in model aeroplanes. I made many a start at carving small, non-flying models, but always found them too much work for the result, so never finished one. I did, though, build flying models from kits, and I remember working with little gas engines. Abdel Rahman participated in that enterprise.

The Heikal building was located within a block or two of the tram, a critical means of transportation for a male without a driver's license in Alexandria. When older, I used the tram to go to school every day of the week. As I came home for lunch most of the time, this meant that I usually took the tram four times a day. One day I thought to myself that I knew every crack in the pavement between my house and the tram stations so that I wondered if I could ever forget them. Well needless to say I have. I spent a lot of time in these tram stations and in the trams and had many of my most formative ideas, solved many problems and made many resolutions about how I would lead my life. Apart from taking the tram to go to school, it was used to go to church, the Sporting Club, and to town. With each of those trips my thoughts would go different directions such as what movie to see, meeting a friend, my swimming at the club, or the next game of tennis or squash. Sprinkled among these mundane matters would be more philosophical and psychological thoughts. I was generally an introspective boy and so the calm time on the tram would allow me to let my mind wander in those directions.

During the winter we would get season tickets on the tram that would give us unlimited access to it for transportation. One was supposed to show the pass when asked by the ticket seller who would go up and down the carriages selling tickets. One would only have to say "abonné" and he would move on. Occasionally he would ask you to show him the pass, which we almost never carried with us past the first few days of school. I don't remember ever not being able to complete my trip because of that. We would always convince him that we were really "abonné". I am sure they would ask us to show our season ticket somewhat on purpose as it was obvious that we were school kids and were regulars. Later in the school year the ticket seller would get to know us better and so know that you had a season ticket.

The tram soon became a very familiar place to be. Our parents would be constantly afraid that we would get hurt because we would become very cavalier getting on and off the tram. We would constantly be told not to get on or off the tram while it was moving. Obviously, that did not stop us from doing it, but the admonishment was not entirely ignored and it obviously worked because none of us got hurt. Taking the tram instead of the school bus was a real rite of passage, like wearing long pants was. I remember Abdel Rahman being at our house and my father asking him if he was going to take the tram to school the next year. The discussion that followed was extremely earnest about what "Mamy" thought and he said that she would allow him to take the tram. I think he was very relieved when my father said that I would too and I think that my father was also relieved that his was not a rash decision. I cannot remember what age I was when I started taking the tram.

Another form of transportation that was available to us were cabs from a cab stand in front of the building (to the west). However, between the tram and the car that we owned, I made very little use of the cabs. One incident that at the time did not impress me too much but amazes me now, took place with the cabs. I was downtown walking towards the tram without the money I needed to buy a ticket. I was wondering what I was going to do to get home when a car stopped beside me. I looked up and it was a cab. The driver asked me if I was going home and I said, "Yes." So he told me to get in, that he was going there anyway. I did not recognize the driver, but obviously he recognized me as his was one of the cabs from the stand in front of the Heikal building. I don't think that he knew that I did not have the money to get home on the tram; it was just lucky for me. That is another example of how supportive the people around us were. We felt taken care of and it is a real privilege for a child to grow up in that environment. It does not mean that we were not cautioned about doing stupid and dangerous things and there could be violence, but that was not obvious and it did not touch us.

The Heikal building is located beside an old Roman archeological site. The site is about four blocks along a road called El Moaskar el Romani. At the time, the road was barely used and had few houses along it. One of the greatest gifts I got as a child was a red Phillips bicycle. I remember learning to ride it with some difficulty. Abdel Rahman got interested in learning to ride but he did not have a bicycle of his own. So we carried my treasured red bicycle over the tram tracks onto El Moaskar el Romani Road, walked all the way to the Roman site, which was on the top of the hill sloping towards the Heikal building. Abdel Rahman got on the bicycle and tried to roll down the gentle slope with me running after him holding him up as well as I could and yelling instructions. Eventually, I would have to let go as he was going too fast for my feet to keep up, and Abdel Rahman would roll for a little longer and then crash. My beautiful bike! The crashes became fewer and fewer till he stayed up and learned to maneuver it. My bike survived, not the worse for wear. Abdel Rahman then got a bike of his own and that became another mode of transportation for us. I remember riding the bike home from school together one day. It was a memorable trip—I don't know why. I am sure he remembers it too. We both thought that that was a very long trip. We must have been cream puffs because it is really not very far. One thing I learned to do on a bike, especially on the Corniche, to reduce the work of peddling, was to get a ride by holding onto a truck. That was very exhilarating and I don't think that I ever felt I was in danger or ever had a close shave. Although we were told not to do it, it did not feel dangerous.

I cannot remember where we got it or exactly what it really was but either Abdel Rahman or I had access to an intercom. So we decided that we would run a wire from my apartment to the sixth floor so that we could easily communicate with each other. We placed my end of the connection in our living room and the one at Abdel Rahman's end in the small room just to the right of the entrance on the sixth floor. The fun part was finding enough wire to bridge the space between the two apartments and to find a wire that was strong

enough not to break under its own weight. Stringing the wire was relatively easy. The most difficult part was putting the wire over the arches at the east end of the grassy center. Abdel Rahman's balcony was directly above the main door so hanging a wire from the balcony would not get it to my apartment. We had to put out a length of wire that would just reach the top of the arches and then start swinging it till the end went to the east of the arches. When it was just east of the arches we would suddenly lower it and hopefully the person on the bottom would catch it before it would swing back to the other side of the arch.

The presence of one end of an intercom system in our living room brought up a whole lot of questions about privacy. A person at the other end could listen in at any time. The issue was solved when Abdel Rahman promised that he would never listen without us knowing and he would also see that no one else in the family would ever listen without permission. Even though the intercom in Abdel Rahman's apartment was in a little room that was mostly used by the children, its presence was not welcome, as it was too intrusive on privacy. The small room was connected to the sitting room and one had to always remember to close the door not to be overheard. Even though I also promised not to listen unless I got permission, the intercom was frowned upon. So the intercom had a short life. It did not bother us too much as the novelty soon wore off and the phone was just as convenient.

Every year quails migrate to Egypt. Abdel Rahman and I heard that they flew from somewhere across the Mediterranean and reached the beaches of Alexandria totally exhausted. So exhausted, that they would bump into things on the beach, such as electrical cables and any other obstructions or barriers. Hitting a barrier either killed them or stunned them. Either way they would fall. Locals would then collect them and sell them in the market. Abdel Rahman and I concocted the plan to get up early in the morning and collect some of the quails for ourselves. I think the decision was to get up at 4 a.m. and get down to

the beach as the sun was rising. I did get up at the appointed time and waited for Abdel Rahman. I would look up to the sixth floor to see if a light would show but it never did. I would not try the intercom, which had a bell to ring to attract attention. I did not feel that I should ring the bell because it would disturb others living in his apartment. As I waited I fell asleep a few times. Abdel Rahman never made it. I cannot remember what his excuse was when I asked him what had happened but now I am left with the feeling that I did not consider his excuse adequate.

Patty and Azza were older sisters. I remember that when they were growing up, like probably all girls with younger brothers, they went through a phase of considering their brothers extremely pesky. They wanted their privacy and we in turn thought it great fun to tease them. With the apartment, we got a laundry room on the roof. The room had an enclosed space just outside the door where one hung clothes to dry. The space did not have a roof but had a door that could be locked to make sure no one stole the drying cloths. We never used the room for what it was intended, but instead used it mostly for storage (considering the room in the basement, which should have been for storage, was used for my father's train set). Patty and Azza decided to use the room on the roof as their "den" or clubhouse where they could get away from us. They cleaned it out and spent a lot of time decorating it. It ended up being rather nice. Obviously, that was an irresistible attraction to us and we would continually try to break in or even listen at the door. Patty and Azza would therefore lock the outer door to the drying area to stop us from getting close to listen. It did not take long for us to learn to climb onto the wall and drop into the drying area and then get close to the door and listen. The problem was that we could only get onto the wall in places near where there was a platform we could stand on to get part way up the wall—something like a window sill or a short wall. These were not near our laundry room. So we had to get onto the wall some distance from our laundry room then walk along the top

of the wall till we got to the drying area. Then we could jump down and listen by the door. This walking along the top of the wall, that was one brick wide, was scary but we did it.



Patricia and Alain in the living room

This room was later used as living quarters by our maid, Hanim. When we were young Patty and I shared a bedroom. Later when we needed separate rooms I was moved to the maid's room and she had to use the one on the roof. My room had a window looking onto the grassy area in the front of the house. It was high and had several potted plants on the outside of the sill. My bed was immediately under the window. The low wall that separated our "soccer field" from the stairs to the underground garage, described above, was just under my window. Unfortunately this was a favorite place for cats to meet and either fight or meow very mournfully at each other. This meowing sounded so much like babies crying that I had nightmares when they would start and I would incorporate the sounds into my dreams. After a while I learned to recognize the sound and would wake up, open the

window and try to shoo them away. This worked for a little while till they realized that nothing more happened than me shouting at them. So they stopped moving away when I yelled or would come right back minutes later. Well I had to find a new weapon. The easiest one and the closest to hand were the potted plants on the windowsill. I started throwing them at the cats. It was somewhat satisfying because the pots would hit the wall and shatter, sending shrapnel-like shards and mud in all directions, most of the time hitting the cats. They would be gone for a few nights and then memory would fade or new cats would come and the process repeated itself. I never needed to throw more than one pot when the cats were serenading so the pots were consumed rather slowly. I was never asked why the plants were slowly disappearing or why occasionally there was mud and pot shards at the bottom of the window and on the stairs going to the garage.



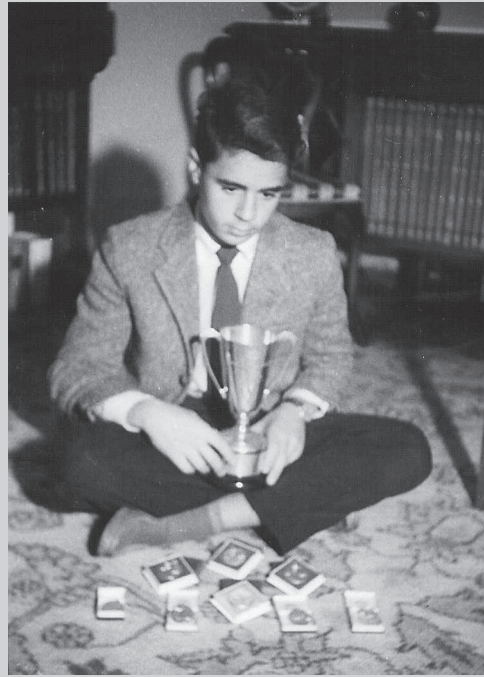
Alain, Patricia and Hanim in the dining room

One day my father either received or bought a big box of cigars. I do not remember why, but Abdel Rahman and I decided to smoke one (each?). So we chose a time when no-one was at my house and lit up. We sat in the dining room at the table across from each other smoking these things. Neither one was enjoying it too much but we were trying it out. We were both feeling uncomfortable that someone would come in at any time and catch us—firstly, because we were smoking and also for having taken my father's cigars. All of a sudden the bell rang and Abdel Rahman nearly had a heart attack. He jumped up and ran around not knowing what to do with himself and the cigar. I just sat there trying not to laugh because I had rung the bell with my foot by pushing the button that was under the carpet under the dining room table. The button was there to call the maid when we were eating. Once Abdel Rahman found out that it had been me ringing the bell rather than someone at the front door, he was not amused, claiming that I had almost given him a heart attack.

Cigars also featured in another escapade. Abdel Rahman and I (and actually, I think Essam also got involved) decided to build rockets. I remember trying all sorts of different containers and propellants. These we would ignite on the balcony on the sixth or seventh floor. They did everything from exploding to not igniting at all. I remember one of us had to go and light the match under them, run like hell for cover, then be rewarded by either a big bang, or more often nothing. If it was nothing we would have to wait a long time to make sure that it did not have a "slow fuse" and explode as soon as we went to see what the matter was. We had the biggest success with metal cigar tubes and match heads. The match heads burned slowly enough and produced a lot of gasses. The cigar case was strong enough to contain all of the gasses and allow it to come out the end through the hole we had put there. The size of that hole was very important and we had to experiment to get the optimum size. That meant we went through many cigar cases most of which came from my father's stash. At the end we got some pretty good rockets that went quite far.



Alain in a play outfit, 1958



Alain with the Victor Ladorum, 1960



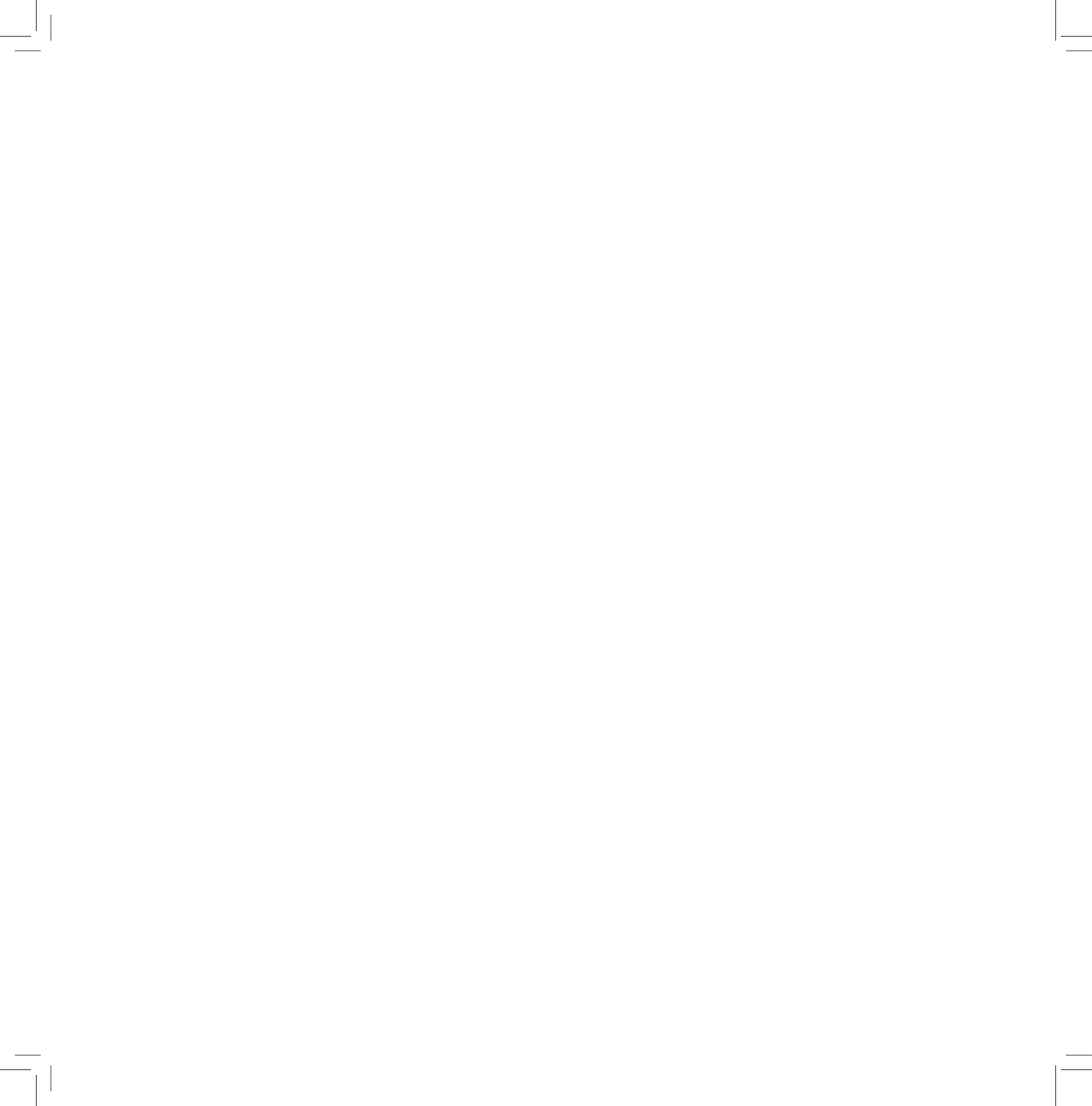
Alain, 1960

In 1960, at the age of seventeen I left Egypt to go to university in Minnesota after getting my O levels. I knew no-one in the United States, but that did not bother me—I was on a great adventure. I met my wife at university, got married and graduated with a BA in geology on the same day. We subsequently went to universities in South Dakota and Alberta where we have been living ever since.

In 1979, my family (Mary, Aline, Sean, Robin and I) took a trip to Egypt, my first return since 1961. I wanted to show my wife and children where I had come from, so we went to see

the Heikal building as it was the backdrop for most of my growing up. I showed my children where I used to play and told them stories I could remember of what I had done there. My impression was that nothing much had changed in the eighteen years I had been away, except that everything had gotten smaller, an impression I believe is common for people who revisit familiar childhood places after long absences. We seem to measure things relative to our body size, or is it that my world had expanded since I had last been there? We took the tram to Victoria College and I showed them places that meant something to me, where I had memorable experiences. When I grew up in Egypt, I had never been to Upper Egypt and seen the archeological sites. So after my nostalgic trip to Alexandria, my family and I did what every tourist does in Egypt and quickly went to see all of the famous ancient Egyptian sites in Luxor, Karnak, the Valley of the Kings, etc.

I have not been to Alexandria since then as my sister (whenever she is in Egypt) lives in Cairo and so does one of my best friends from school. There is no one in Alexandria that I have kept in contact with.



« Patricia est de mère italienne et de père syrien. Elle est le sosie d'Audrey Hepburn. Au lieu de s'en réjouir, elle ne cesse de se plaindre de la prétendue laideur de ses orteils. Elle est beaucoup plus mûre que moi et préfère lier amitié avec les « grandes ». Les jours de congé, elle doit se contenter de ma compagnie, car elle habite dans l'immeuble H et son frère, Alain, est le grand ami des miens. Son père nous embarque tous les six dans sa deux chevaux et nous conduit à une immense plage à l'est du palais de Montazah. Ce domaine appartenait au roi. Heureusement, nul ne se l'est encore approprié. Pour l'heure, nous sommes les seuls à bénéficier de ce magnifique paysage. Nous adorons rouler sur ces dunes de sable fin, courir le long de ce rivage désertique et sauvage. Nous nous baignons jusqu'à la tombée de la nuit dans une mer de cristal, d'une pureté sans pareille. Cette plage ne tarde pas à être repérée par les promoteurs. Elle est devenue la station balnéaire très courue de Maamoura. Nous nous replions alors sur le Sporting Club que Patricia préfère car, avec la profusion de membres, ses charmes ne passent plus inaperçus. »

Azza Heikal, Je ne compte que les heures claires, p. 186

6

CITÉ ET MICROCOSME À LA DÉRIVE, LE RETOUR PAR LE SOUVENIR

Patricia Kahil

Toute ma famille paternelle est d'origine syrienne, à l'exception d'une grand-mère italienne. Les Kahil sont venus en Égypte à partir du XII^{ème} siècle. Certains membres de la famille sont arrivés bien plus tard en 1860 à la suite des insurrections en Syrie. On compte un grand nombre d'hommes de loi parmi les Kahil. Mon père Raoul, dont le véritable prénom

arabe était Ghebreal, opta pour le journalisme. Il commença sa carrière au *Journal d'Égypte*. Au bout de quelques années, il fonda avec un collègue le *Journal du Commerce et de la Marine*, puis il créa sa propre revue hebdomadaire : *La Semaine financière et politique* qui parut jusqu'en 1961. Il a également constitué le premier *Annuaire industriel et commercial* d'Égypte.



Patricia Kahil, qui est le sosie d'Audrey Hepburn, à l'occasion d'un bal chez Malak Mazloum



Raoul Kahil

Du côté maternel, pendant trois générations mes aïeux italiens ont épousé des Grecques ou inversement. Mon arrière grand-père Giardina avait une plantation d'olives et une savonnerie sur son domaine en Sicile. Le gouvernement italien appliqua au XIX^{ème} siècle des mesures qui désavantageaient les cultivateurs. Le comte Giardina intenta, en son nom et en celui des petits cultivateurs de la région, un procès contre le gouvernement ; il le perdit après maints déboires. Luciano mon grand-père, en tant que fils cadet, ne bénéficiait d'aucun héritage. Il fut le premier de cette famille à faire des études et à entrer dans le monde du travail. Il s'engagea comme capitaine sur un bateau et participa, avec l'un de ses cousins, aux constructions portuaires en Libye au cours de l'occupation italienne. Il installa son épouse, originaire de Corfou, à Alexandrie. Tous leurs enfants, dont ma mère, y sont nés et y ont vécu. Lors de la Deuxième Guerre mondiale, mon grand-père, qui était alors très âgé, ainsi que ses fils furent enfermés dans un camp à Fayed en tant que sujets italiens pendant toute la durée des hostilités.

À Alexandrie nous avons habité l'immeuble Heikal dès 1949. Je garde un souvenir très précis de certains locataires. Tout d'abord notre jeune voisin de palier Mourad Labib, à l'épaisse tignasse blonde et aux yeux bleus, et sa petite sœur Chams. Mourad était parfaitement au courant des rangements dans notre appartement grâce à ses fréquentes visites. Lorsque nous cherchions des ciseaux, les enveloppes bleues ou tout autre objet, c'est Mourad qui repérait immédiatement leur emplacement même s'ils étaient au fin fond d'un tiroir. Son appartement, à l'arrière de l'immeuble, donnait sur un jardin privatif qui jouxtait un terrain vague où nous allions souvent jouer. J'adorais explorer les terrains inconnus. C'était là que s'élevait l'ancien hôtel Carlton, démoli avant notre arrivée. Cet hôtel avait donné son nom à la station de tramway, devenue Rouchdy par la suite.



Irma Giardino dite plus tard Nicole, 1960



Patricia 1949

Dans cet immeuble, nous avons tout le loisir d'accommoder de nombreux lieux de jeux. Azza et moi avons aménagé une des chambres de la terrasse en pièce privée pour les filles. Nous l'avons décorée aussi bien d'objets précieux que de pacotilles. Un kilim recouvrait le sol, des coussins nous servaient de sièges. Nous avons tapissé le mur d'affiches inédites. J'y avais mis des tables art déco dont j'ignorais la valeur. Nous les avons oubliées dans cette buanderie à notre départ et j'aurais bien voulu les récupérer aujourd'hui. Plutôt que d'allumer les ampoules électriques, nous trouvions plus amusant d'utiliser des lampes à huile. Nos frères étaient jaloux de nous voir enfermées de longues heures dans cette chambre et se demandaient ce que nous pouvions bien y faire. En fait, ils ignoraient qu'Azza et moi y avons transporté nos livres et que nous lisions tout simplement nos romans préférés.

Pour passer de l'immeuble côté nord à l'immeuble côté sud, plutôt que d'emprunter les ascenseurs respectifs, nous enjambions un muret, sur la terrasse, qui séparait les deux

ailes du bâtiment. C'était une manœuvre très périlleuse : il aurait suffi d'un faux pas et nous aurions basculé dans le vide. Alors que notre éducation ne nous préparait pas à de telles émotions, après bien des exploits extrêmement dangereux, la sagesse inculquée par mon père l'a emporté et nous avons pris la décision de ne plus recommencer.

Au fond du jardin à l'entrée de l'immeuble, un long passage dallé de couleur beige (ocre précisera Azza) reliait les deux entrées de l'immeuble. Lorsque les garçons n'y jouaient pas au cricket, je patinais dessus pendant des heures avec les patins de métal de l'époque si lourds qu'au bout de quelques temps je m'arrêtais dans un état d'épuisement total.

Parmi les locataires, je me souviens d'un jeune homme hollandais grand et beau, Yann, un véritable dieu nordique : rien que de le voir passer me m'était en émoi. Un jour en rentrant à la maison, je l'ai trouvé dans notre appartement. Il m'annonça qu'un de nos fauteuils avait pris feu. J'ai vu le coin de la pièce noirci jusqu'au plafond. Mon petit frère Alain était allé lui demander de l'aide et il parvint à éteindre ce début d'incendie. Yann avait été frappé par la maîtrise et le flegme d'Alain qui lui avait dit placidement : « je crois qu'il y a le feu à la maison » et il ne semblait nullement effrayé par le spectacle des flammes.

Un autre voisin dont je garde un souvenir très précis car nos parents encourageaient cette relation est un petit garçon italien Piero: notre amitié se limitait en visites durant lesquelles chacun de son côté lisait en silence.

Il y avait plusieurs familles suisses dans l'immeuble. Cordelia von Albertini, que nous appelions tous Mayti, était de père suisse et de mère syrienne. Cette dernière était d'une grande beauté. Ses yeux étaient deux superbes lacs verts. Dans leur appartement, trônaient sur les tables et les meubles des photos encadrées de cette femme ravissante. J'avais

rencontré Mayti lors d'une réunion entre les guides suisses et les guides égyptiennes et depuis nous sommes devenues d'excellentes amies.

Une autre jeune fille suisse habitait l'immeuble : Claudie Dambach, très chouchoutée par un matriarcat constitué par sa mère, sa tante et sa grand-mère. Elle était coquette et élégante et remportait un vif succès auprès de la jeunesse dorée de l'époque à en juger par les voitures sport ou de luxe garées devant l'immeuble. De fringants jeunes gens venaient la chercher pour des sorties sur lesquelles je fantasmais puisque je les ignorais encore à mon âge. Durant la guerre de 1956, comme nous habitions le rez-de-chaussée, les Dambach, qui habitaient le cinquième étage, descendaient se réfugier chez nous lors des alertes.

À la veille d'un remaniement ministériel M. Helmi, mon père et d'autres amis se réunissaient souvent chez nous en grand conciliabule. Mon père m'avait laissé entendre que notre voisin Helmi serait bientôt un ministre influent. Le remaniement eut lieu mais notre voisin n'a jamais obtenu le poste convoité.

À l'occasion de ma première « party », ou « rallye » comme on dit aujourd'hui, j'ai été invitée à une soirée chez les Heikal. Aladine, le frère aîné m'invita à danser un tango. J'étais impressionnée d'avoir été élue alors que beaucoup d'autres jeunes filles « faisaient tapisserie ». Azza me révélera des années plus tard le grand intérêt que ses frères m'accordaient ainsi qu'à certaines camarades de classes tout en jouant aux indifférents.

Le rez-de-chaussée était un endroit très stratégique pour regarder le voisinage. De la fenêtre de ma chambre et de celle du salon, j'observais occasionnellement les allers et venues des locataires. Je me plaisais à détailler leur allure et leur mode vestimentaire. Le



Classe de quatrième : Patricia et Azza, 2^{ème} rang au centre



Classe de première autour de Monsieur Pastidès



Patricia et Azza à Montazah

plus souvent je suivais les parties de foot de mon frère et des Heikal : je les entendais surtout quand le ballon s'écrasait contre nos fenêtres.

Un jour en arrivant du pensionnat, j'ouvre la porte de ma chambre et je vois penché de dos, au-dessus du lit de ma poupée, mon frère en uniforme du Victoria College : short gris et chemise blanche. Mon sang ne fait qu'un tour, comment ose-t-il violer mon territoire ? Je lui donne un coup de pied magistral sur son postérieur, il se relève brusquement, nous nous dévisageons tous les deux stupéfaits : ce n'était pas mon frère mais Abdel Rahman Heikal. Devant une telle situation imprévue, nous sommes l'un et l'autre sous le choc. Abdel Rahman choisit la réaction la plus sage : il s'éclipse au plus vite et nous n'avons jamais mentionné cet incident d'il y a 55 ans.



Photo prise de l'appartement des Kahil au rez-de-chaussée de l'immeuble H.

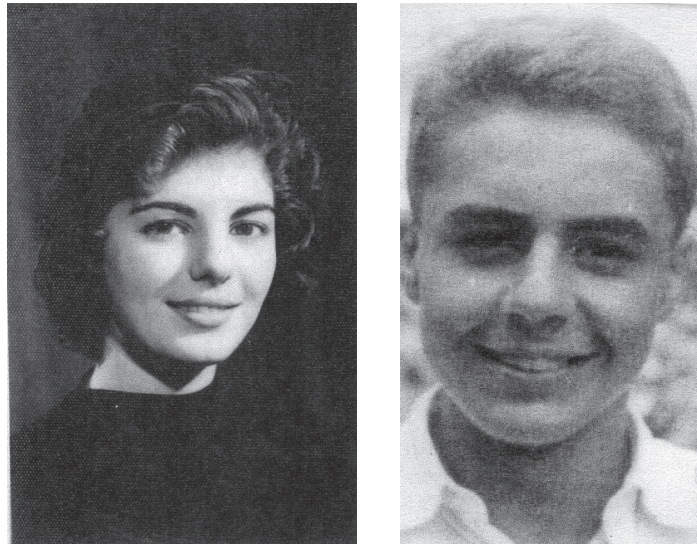
Par ailleurs, je prenais souvent l'ascenseur pour me rendre chez mes amis. Sur notre palier je rencontrais toujours des voisins qui attendaient l'ascenseur et cela nous donnait l'occasion d'échanger quelques nouvelles. L'ascenseur de l'immeuble Heikal, hermétiquement fermé, a abrité bien des baisers furtifs et pourrait témoigner de nombre d'idylles. Pour ma part, j'y ai reçu comme gage d'amour un joli porte-clés de la part d'un jeune voisin Z, devenu aujourd'hui un des grands pontes du pays. Se souviendrait-il encore de moi ?

Les domestiques avaient également une vie sociale très intense. Notre cuisinière Hanim, nous surprenait par ses recettes extraordinaires qu'elle avait glanées chez le chef cuisinier d'un voisin. En dépit de son illettrisme, cette jeune fille du peuple était au fait de bien des choses de la vie. Elle épousa un des chauffeurs de taxi qui stationnaient devant l'immeuble. Ce fut en quelque sorte pour elle une promotion sociale. J'ai réalisé ainsi que les « downstairs » avaient une vie aussi complexe que les « upstairs ». J'ai découvert, via Hanim, un aspect de cette classe qui, aujourd'hui avec le recul, aurait mérité d'être mieux connu.

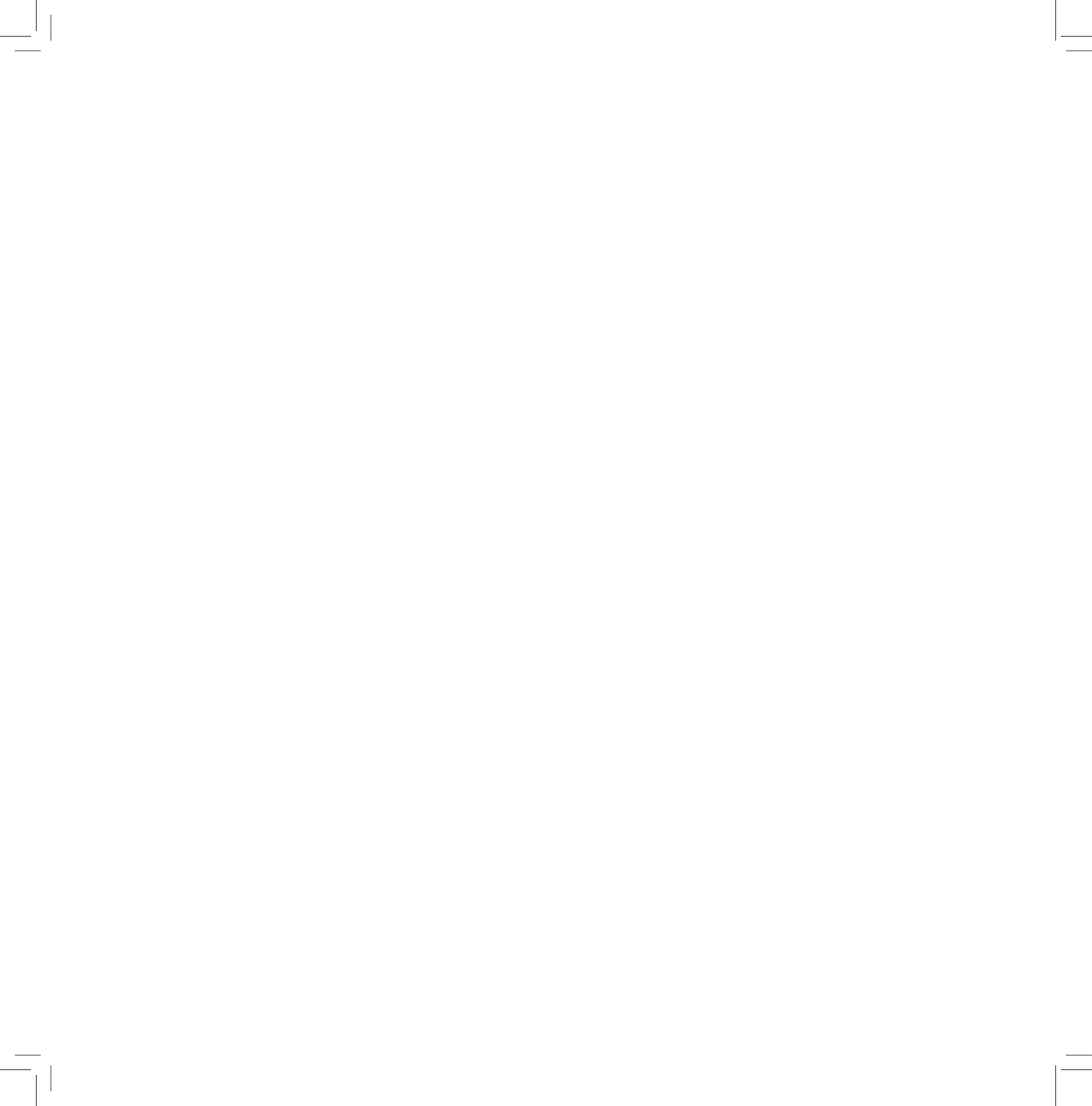


Patricia, Hanim, Huguette et Alain

Nous avons quitté l'immeuble Heikal en 1960. Mon frère est parti aux États-Unis pour poursuivre ses études, moi j'étais sur le point de me marier et Papa avait un contrat à l'étranger. Mes souvenirs de l'immeuble me sont chers jusqu'aujourd'hui : j'ai gardé l'amitié et le contact avec Azza et ses frères. Mon plus grand plaisir, lors de la rédaction de ce texte, a été les discussions préliminaires avec quelques autres participants : nous avons beaucoup ri en évoquant des souvenirs communs ou en nous rappelant mutuellement des instants oubliés.



Patricia et Alain Kahil en 1960





7

MILLE ET UNE ALEXANDRIES

Salomon Goldenbaum

Mes familles, aussi bien maternelle que paternelle, sont une illustration parfaite du cosmopolitisme alexandrin. Mon grand-père maternel Salomon Charbit, dont je porte le prénom, était originaire de Tlemcen en Algérie et ma grand-mère Flore Barcilon était née à Ceuta au Maroc espagnol. Les deux familles ont l'une et l'autre émigré en Égypte. Les Barcilon, des commerçants, se sont installés à Tantah et les Charbit à Kafr el Cheikh. Les parents respectifs ont décidé de marier leurs enfants, ces mariages arrangés étaient souvent bien plus réussis que les mariages d'amour actuels. De cette union est née ma mère Fortunée Charbit et ses deux frères dont l'un Raymond est mort récemment à Paris, le second Albert était parti comme consultant à Boston.

Un des frères de ma grand-mère Flore Barcilon, avait une filature de textile à Tantah. Il a accédé par la suite au conseil d'administration des plus prestigieux hôtels d'Égypte : San Stefano à Alexandrie, Sémiramis, Intercontinental et Sheraton au Caire, Winter Palace à Louxor et le Cataracte à Assouan. Grâce à mon grand-oncle nous étions royalement reçus dans ces hôtels lors de nos voyages en Égypte ; le nom et les commentaires de mon père figurent sur tous leurs livres d'or jusqu'en 1961, date de notre départ définitif.

Du côté paternel un arrière grand-père était né en Hongrie, à Budapest, l'autre était originaire de Roumanie, à Bucarest. Les deux familles très religieuses se sont rencontrées dans des yeshivot en Palestine. Conformément aux traditions des juifs orthodoxes de l'Europe de l'Est, ils ont marié leurs enfants Mardoché Goldenbaum et Sarah Seif dès leur naissance. Lorsque Sarah, jeune femme de caractère bien trempé, eut dix-huit ans elle quitta sa famille et partit à Paris pour entreprendre des études de sage-femme à Port-Royal. Après avoir obtenu son diplôme, elle rejoignit son époux Mardoché en Palestine. Ce dernier était devenu rabbin. Comme leur situation en Palestine n'était pas florissante, ils décidèrent d'émigrer en Argentine. Ils se rendirent en Égypte pour embarquer du port d'Alexandrie. À leur arrivée dans cette ville, ils eurent un coup de cœur pour cette cité en pleine évolution et choisirent de s'y installer.

Pendant toute son existence mon grand-père a exercé à côté de sa fonction de rabbin celle bien plus lucrative d'égorgeur de bêtes kasher. Ma grand-mère Sarah qui avait déjà fait preuve d'une forte personnalité continua à exercer son autorité sur toute la famille. Elle encouragea son fils aîné, Joseph, à partir en France à son instar pour y faire des études de médecine. Son diplôme obtenu, Joseph exerça comme chef de clinique des Hôpitaux de Paris jusqu'en 1939. Dès le déclenchement de la guerre, il revint à Alexandrie. Il fit la connaissance de ma mère dont il tomba éperdument amoureux. Ma mère, Fortunée

Charbit, se fit longuement désirer puis ils se marièrent le 18 juin 1944. Ils sont partis pour leur voyage de noces au Mena House au Caire.



Joseph Goldenbaum et Fortunée Charbit



Madame Goldenbaum

Je suis né dans la maison de mes grands-parents qui habitaient à Sporting en face du champ de course du côté du tramway. À la naissance de mon frère Marc en 1950, nous avons emménagé dans l'immeuble Heikal au 438 avenue Fouad. Avenue qui a souvent changé de nom depuis. Je garde un excellent souvenir des années passées dans cet appartement. En face de nous habitaient les Shamaa, un couple juif affable et leurs enfants. La mère du mari était surprenante : une belle femme par ailleurs et de plus très aimable, elle venait souvent rendre visite à son fils. C'était une Bédouine ! Elle avait surtout le menton tatoué ! Ce détail exotique m'a toujours frappé.

Azza Heikal: Je connais Soly d'autres conjoints judéo-bédouins qui ont vécu heureux et en parfaite entente. Bien avant ma naissance, mes parents avaient habité dans une villa à Saraya avec un parc immense. Cette maison appartenait à M. Campos qui lui aussi avait épousé une Bédouine. Ma mère évoquait souvent ce couple étonnant. Elle me disait que M. Campos était fier de se rendre aux soirées mondaines accompagné de son épouse. Lorsque cette femme superbe, au port de tête altier, entrait dans un salon drapée dans une somptueuse fourrure, toute l'assistance la regardait avec admiration. Seul son tatouage au menton trahissait son origine. Campos était parti plusieurs fois avec elle en Europe et bien des médecins lui avaient proposé de gommer le tatouage de son épouse, mais il s'y était opposé. Lorsque durant la Deuxième Guerre mondiale, l'armée de Rommel était aux portes d'Alexandrie, Campos et sa famille émigrèrent en Amérique du Sud. Bien des décennies plus tard, un ami égyptien me présenta son épouse sud-américaine, une belle femme rousse aux yeux émeraude dont le nom était Campos : elle était l'arrière petite-fille de cette Bédouine.

Pour en revenir à Shamaa, ma mère racontait qu'il avait occupé à un moment donné une pièce dans le bureau de mon père, rue Bombay Castle. Shamaa avait demandé

à mon père l'autorisation de faire bénir son bureau par un rabbin. Mon père n'avait eu aucune objection, il avait même suggéré : « Ce n'est pas dans nos traditions, mais je devrais demander également à un cheikh de venir bénir mon bureau : deux bénédictions valent mieux qu'une. » C'est là un des multiples exemples de l'harmonie religieuse qui régnait en Égypte à cette époque.

Soly Goldenbaum: Lorsque les Shamaa émigrèrent en 1954, les Hafez El Helwou occupèrent cet appartement. Hany m'invitait à son anniversaire et je garde de lui le souvenir d'un ami plein de sollicitude. Nos autres voisins de palier étaient les Lisbonna. Ils ont émigré au Brésil. Après leur départ, leur fille aînée Huguette qui était restée à Alexandrie avec son mari, venait souvent nous rendre visite, elle s'entendait parfaitement avec ma mère. Je l'ai également revue à plusieurs reprises à Paris. Charles, le benjamin, a un appartement à Paris.

Azza Heikal : Elie Lisbonna, le fils aîné, est passé il y a quelques années par Alexandrie ; il est allé voir ma mère qui a été très touchée par sa visite d'autant plus que les ascenseurs étaient en panne et qu'il lui a fallu monter sept étages à pied. Ces retrouvailles sont toujours très émouvantes.

Soly Goldenbaum : Au cinquième étage habitait une famille grecque : la mère et les deux filles avaient toutes les trois des yeux bleu-vert inoubliables. Le mari travaillait dans les tanneries du Mex. Lorsqu'il rentrait le soir, l'ascenseur conservait un certain temps l'odeur de son passage.

Je regardais souvent par le balcon et je voyais les voisins de l'immeuble côté nord. David Smaga, dont la mère était hongroise, habite aujourd'hui Paris. Monsieur Rossetto

revenait de la pêche avec des poissons énormes de presque deux mètres de long, nous les avons même photographiés. Les trois frères Heikal, le plus jeune surnommé Baby, et leurs camarades jouaient souvent au football dans le passage dallé entre les deux ailes de l'immeuble.

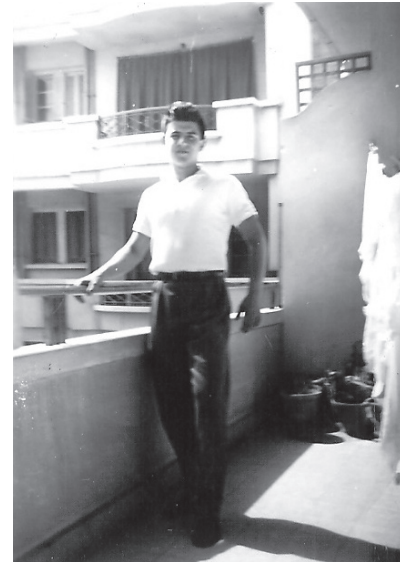
Je garde aussi des souvenirs plus tristes comme la mort de Monsieur Heikal. J'ai été très frappé par le convoi du cercueil et l'important cortège funèbre qui suivait. Étant donné qu'il était le propriétaire de l'immeuble, le cérémonial des funérailles était impressionnant.



Soly au balcon, 1950



Marc au balcon de l'immeuble H



Azza Heikal: Soly, tu me racontes des scènes de deuil que j'ignorais ; comme je n'avais que dix ans à l'époque, on m'avait envoyée ainsi que mon jeune frère, Baby, chez une tante pour nous épargner ces cérémonies.

Soly Goldenbaum: Pour ma scolarité, je suis d'abord allé au Lycée de l'Union Juive à Bulkeley. Dès ma plus tendre enfance, j'étais trilingue. Notre programme scolaire était en français, nous avons en plus une heure d'hébreu et une heure d'arabe tous les jours. À partir de treize ans je suis allé au British Boys School. En 1961 j'ai passé mes A levels. Puis toute la famille a émigré en France en juillet de la même année. Comme mon grand-père maternel était originaire de Tlemcen, grâce au décret Crémieux, nous avons réintégré la nationalité française. Mon père, qui était diplômé de l'École de médecine de Paris, a pu immédiatement exercer en tant que pédiatre.

J'ai dû repasser en France mon baccalauréat math-elem. Puis j'ai suivi consécutivement deux cursus. J'ai obtenu un doctorat de mathématiques ainsi qu'un diplôme de médecine dentaire. À vingt-trois ans, j'ai commencé à travailler dans un cabinet dentaire. Puis j'ai enseigné l'implantation dentaire aux États-Unis à des étudiants du cycle post graduate. Aujourd'hui, en plus de mon propre cabinet à Courbevoie, j'anime à l'Université de Georgia à Atlanta un groupe de recherches avec le docteur Edward Mills et nous mettons au point de nouvelles techniques esthétiques. Je donne également en Espagne des conférences d'orthodontie dans le groupe Post Orthodonto Seminaires. J'ai obtenu la Légion d'Honneur pour services rendus à la France et pour mon poste aux États-Unis.

Mon épouse travaille dans l'immobilier, c'est par son intermédiaire que nous avons acquis une belle résidence secondaire en Espagne. Pour nos vacances de Noël 2008, j'ai emmené ma famille, ma femme et mes trois enfants, dans une croisière en Égypte.



Salomon Goldenbaum, son épouse et ses trois fils



Roselyne Bachelot félicitant Salomon Goldenbaum



Roselyne Bachelot, ministre de la santé et Salomon Goldenbaum



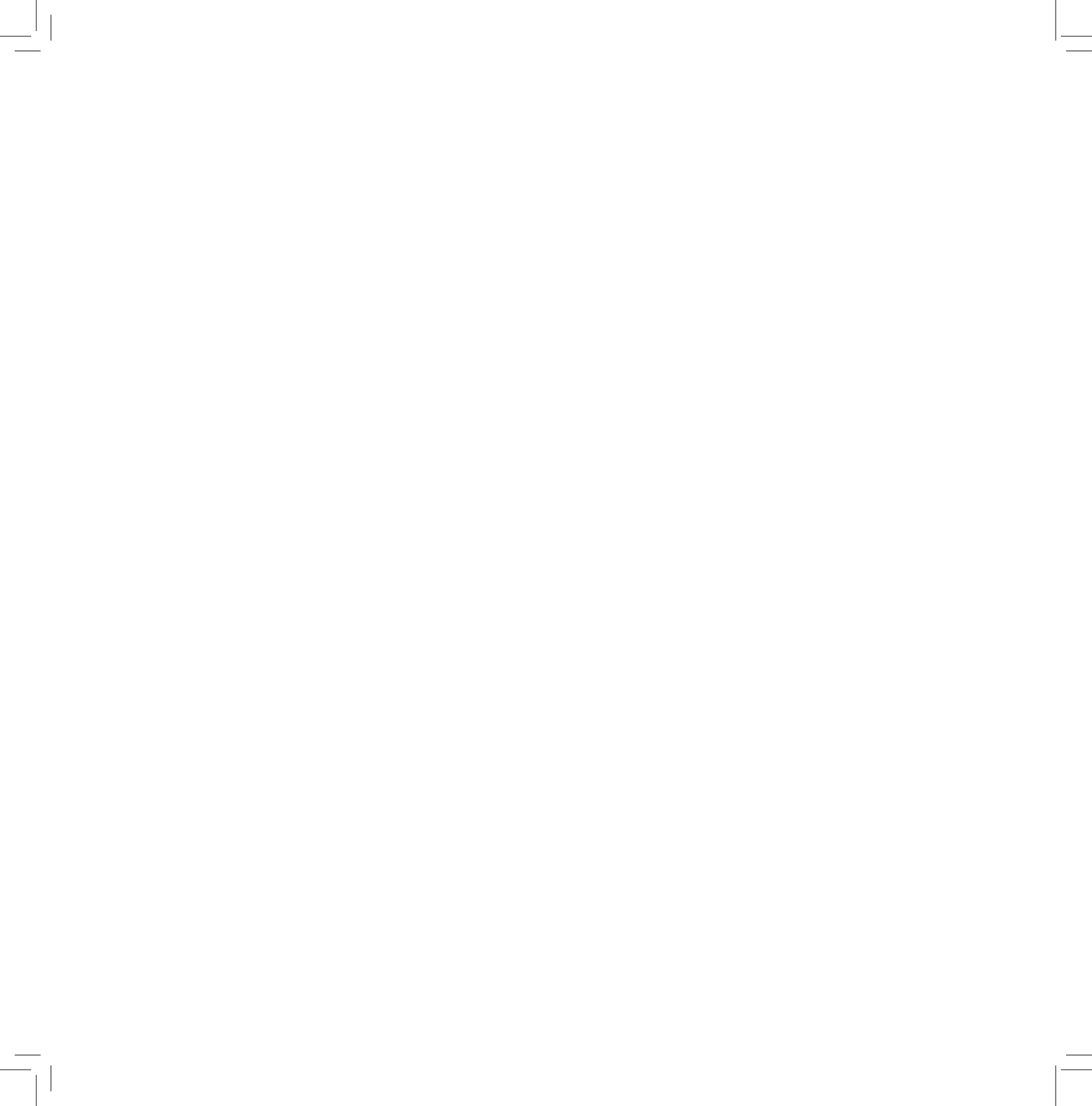
Famille Godenbaum et la ministre de la santé

Je me rends moi-même régulièrement au Caire depuis quelques années car ma cousine germaine est Léa Boutros-Ghali avec qui j'ai toujours gardé des rapports très affectueux. Je suis toujours heureux de retourner à Alexandrie et de revoir les lieux de mon enfance. Lors de mon dernier voyage, j'ai déjeuné dans un restaurant de poissons à Aboukir, Zéphyrion, le même où j'allais avec mes parents il y a cinquante ans.

Je conserve quelques souvenirs sentimentaux, puisque j'étais à l'âge des premières amours : j'étais épris de Michèle Hannaux, à qui je n'ai jamais osé déclarer ma flamme, je me permets donc de faire cette révélation aujourd'hui.

Une aventure scabreuse qui mérite d'être racontée est celle d'un cousin F, un playboy renommé. Il déjeunait un jour au restaurant Pastroudis, lorsqu'il vit Anita Ekberg de passage à Alexandrie pour le tournage d'un péplum. Sa voiture, une Cadillac décapotable, était garée devant la boutique d'un antiquaire de l'autre côté de la chaussée. F, très sûr de son charme, traversa la rue, évalua tous les objets choisis par l'actrice et au moment où cette dernière s'appêtait à régler les achats, il s'avança et se proposa de lui offrir galamment tous ces « souvenirs égyptiens ». La célèbre vedette peu habituée à cette générosité orientale lui présenta son mari Rik Van Nutter qui venait d'entrer dans le magasin. F lia amitié avec le couple et continua de les entretenir royalement tout le long de leur séjour. Le jour de leur départ une foule de personnes, cinéastes, paparazzi et autres, attroupés sur le quai du port d'Alexandrie, regardaient avec émerveillement la grue qui remorquait la Cadillac pour la transporter dans les airs et la poser sur le pont du navire. Lorsque le bateau leva l'ancre et sortit du port, F, qui était caché dans la voiture, put enfin rejoindre ses complices Anita et Rik qui l'avaient aidé à quitter l'Égypte. Sous le régime nassérien, F ainsi que bon nombre de personnes fortunées étaient astreints à de multiples contraintes. Arrivés aux États-Unis, Anita et Rik remboursèrent à F tous ses frais préalables.

Azza Heikal : Toute proportion gardée, ce départ est aussi rocambolesque que la roublardise des marins vénitiens emportant au IX^{ème} siècle les reliques de Saint Marc dissimulées dans la carcasse d'un porc pour éviter une fouille des douaniers musulmans. L'Égypte a réussi à récupérer récemment les reliques de Saint Marc. Peut-être que ce playboy reviendra-t-il vivre en Égypte ? Toujours est-il que cette aventure inédite pourrait inspirer bien des romanciers et des cinéastes.





8

SOUVENIRS SOUVENIRS

Laila El Toubi

Mon père Mohamed Abd El Khalek El Toubi était ingénieur et travaillait au ministère de l'irrigation. Il a été envoyé en mission en France en vue de travaux pour le barrage d'Assouan. Lors de son séjour à Paris, il a rencontré Fanny Brenot ; ils se sont épris l'un de l'autre et se sont mariés en 1925. À leur retour au Caire, ils ont habité avec mes grands-parents paternels dans un immeuble familial à Héliopolis. Ce n'était pas facile tous les jours pour Fanny de cohabiter avec sa belle-mère qui, comme beaucoup de femmes de cette génération, était conservatrice et ne tolérait pas aisément le mode de vie d'une Française.

Les familles mixtes étaient fréquentes en Égypte : mon oncle, le frère de mon père, avait également épousé une Anglaise et mon cousin que l'on surnommait « Victor » s'appelait en

réalité Abd El Wahed, comme notre grand-père. Les épouses étrangères finissaient toujours par s'adapter à la vie en Égypte à l'exception des Américaines qui avaient beaucoup de peine à vivre en dehors des États-Unis. Lorsque j'ai habité l'immeuble Heikal en 1949, j'ai fait la connaissance de deux voisines américaines ayant épousé des Égyptiens. Alors que ma mère française et ma tante anglaise s'étaient accoutumées à la vie à Alexandrie, les épouses de ces deux professeurs à l'Université réussirent à contraindre leurs maris à repartir pour les États-Unis.

Je suis née en 1928 et suis l'aînée de trois enfants : ma sœur cadette Mona et le benjamin Medhat. Je suis reconnaissante à mon père et à ma mère d'avoir choisi de m'envoyer dans une école égyptienne. Je parlais couramment le français, ma langue maternelle, et jusqu'au déclenchement de la deuxième guerre mondiale, je partais régulièrement en France : par conséquent le seul moyen d'apprendre correctement l'arabe et de m'immerger dans une atmosphère véritablement égyptienne était l'école.

En 1935, mon père a été transféré à Alexandrie. J'ai commencé ma scolarité à l'école primaire de la rue Khalil Khayat. J'avais comme camarade de classe Gamila Orfy. J'ai poursuivi mes études secondaires à l'école Amira Fayza à Moharrem Bey. Après mon baccalauréat, je me suis inscrite à la Faculté d'Ingénierie d'Alexandrie. J'y ai rencontré mon mari Aly El-Cheikh, nous nous sommes mariés en 1949 et avons habité l'immeuble Heikal où sont nés mes deux fils aînés Hossam en 1950 et Omar en 1953. Mohamed est né plus tard en 1962.



Laila El Toubi et sa mère, 1929



19-7-30
Laila et sa mère en juillet 1930



Laila entre sa mère et sa tante anglaise, 1932



Laila et ses parents, 1932



Laila et ses parents à Alexandrie, 1933



Laila à Lyon en 1937



Hossam El-Cheikh et son père
Aly El-Cheikh en 1950



Hossam El-Cheikh et sa mère Laila El Toubi en 1950

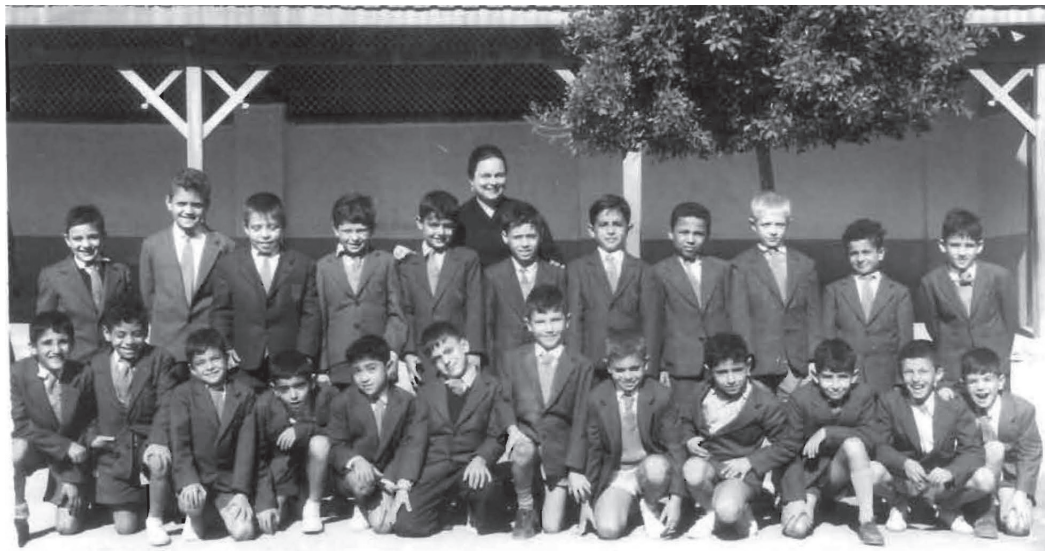
Hossam El-Cheikh

Aussi loin que remonte mes souvenirs, je me rappelle une fête nationale du 26 juillet où de nombreux voisins, toutes nationalités confondues, s'étaient retrouvés rue d'Aboukir devant l'immeuble Heikal pour voir défiler la parade militaire. Je ne peux évoquer cet immeuble sans me remémorer ce brassage de Suisses, Grecs, Italiens, Syriens... qui y habitaient.

Je pourrais citer étage par étage le nom de tous les locataires. Bien entendu ce dont je me souviens le mieux étaient les garçons de mon âge qui, de plus, étaient mes camarades de classe au collège Saint Marc. Amir Wassef habitait au-dessus des Kahil.

Cet ami d'enfance demeure jusqu'aujourd'hui l'un de mes meilleurs amis. En face de son appartement, habitaient Randa et Nadine El Amroussi. Mona et Magued Raouf leur ont succédé. L'appartement de David Smaga était également sur le même palier. Charles Lisbonna habitait un duplex au troisième et quatrième étages. Au quatrième étage, il y avait aussi Soly et Marc Goldenbaum ainsi que Galal Helmi qui allait au même collège que moi. Malgré notre jeune âge, nous accordions un grand intérêt à nos voisins, essentiellement les trois jolies sœurs blondes : Marlène, Liliane et Ghislaine Chihra. Cette dernière avait plus ou moins notre âge.

Les voitures à l'époque étaient bien plus rares qu'aujourd'hui et comme tous les garçons du monde, petits ou grands, je raffolais de certaines marques. Je me souviens des voitures de chaque voisin : elles s'associent spontanément dans ma mémoire à leurs propriétaires :



Le Lycée Français 1957–1958, une classe cosmopolite

les Lisbonna avaient une Buick noire puis deux Chevrolet—une Bel Air et une Impala—l'une pour le père l'autre pour la famille. Au cinquième étage habitait un jeune homme grec dont je ne me souviens plus du nom mais ses parents avaient une Mercedes grise, les Smaga avaient une énorme Hillman....

Azza Heikal : Hossam, puisque tu t'intéressais aux voitures, comme mes frères qui en étaient passionnés, tu étais trop jeune pour te souvenir de la voiture décapotable blanche du chanteur et acteur Farid El Atrache dont l'intérieur était en cuir rouge. Lorsqu'il passait voir l'actrice Camélia qui habitait au septième étage, sa voiture, garée devant l'immeuble, était le centre d'attraction de tout le voisinage. Tu aurais aussi été très sensible au charme non seulement de la blonde Camélia mais aussi de sa femme de chambre, une ravissante Italienne Poupetta, qui passait son temps à prendre des bains de soleil au balcon en maillot sans bretelles, en satin bleu ciel. Tous les messieurs la lorgnaient avec concupiscence. Beaucoup d'intrigues amoureuses se liaient et se défaisaient à l'intérieur de notre microcosme. Mais nous n'allons pas aborder ces sujets épineux ici. Toutes ces personnes ne sont plus de ce monde. Que leurs âmes reposent en paix.

Hossam El-Cheikh : Le metteur en scène Henri Barakat a habité un certain temps au rez-de-chaussée. On voyait défiler un grand nombre d'acteurs et d'actrices dont Faten Hamama.

Youssef Chahine a habité le même appartement par la suite, mais comme il n'avait pas encore obtenu l'immense succès international qu'il a connu ultérieurement, son séjour est passé presque inaperçu.

La grand-mère de l'ex reine Narimane et Assila Hanem habitaient au troisième étage. Le jour où l'ex reine leur rendait visite, nous étions tous aux fenêtres et aux balcons pour les épier.

L'écrivain Youssef Ezz El Dine Issa habitait en face de nous. Il est l'auteur d'une des premières séries télévisées qui eut un grand succès : *Al 'assal al mor*, « Le miel amer ». Son fils Ayman est aujourd'hui professeur à l'université et j'ai rencontré Faten à la Bibliotheca Alexandrina.

Non seulement les enfants liaient rapidement amitié, mais nos parents également se rendaient visite. Au troisième étage habitait Soliman Abécassis qui partageait avec mon père de nombreux loisirs. En été, ils allaient à la pêche et en hiver, ils allaient à la chasse aux canards à Mariout. Nous nous retrouvions souvent entre voisins au Yacht Club ou au Sporting Club. Il n'y avait aucune ségrégation religieuse. Nous célébrions les fêtes de toutes les communautés et étions invités pour les divers événements.

Il n'y avait pas non plus de distinctions sociales notamment pour les enfants de notre âge. Nous jouions au football dans le passage dallé entre les deux blocs de l'immeuble avec les enfants des portiers Badr et Mohamed le fils d'Omrane. Les frères Heikal et Alain Kahil, plus âgés que nous, nous avaient cédé la place et allaient eux-mêmes jouer plus loin dans la rue du Camp Romain entièrement déserte. Nous, les plus petits, allions en spectateurs encourager leurs équipes.

Raoul Kahil avait installé pour son fils, dans l'une des chambres de service, un train électrique « Hornby » avec un montage très élaboré de rails et de routes. Comme nous n'étions pas admis, parce que trop petits, dans cette pièce du sous-sol, nous regardions



Un bal masqué chez Hossam et Omar El-Cheikh auquel de nombreux voisins sont invités.

avec envie à travers l'une des fenêtres du garage ces jouets fascinants. Nous faisons la courte échelle pour parvenir à regarder l'espace d'un moment les trains en marche.

Bien après que nous ayons quitté l'immeuble Heikal, j'ai toujours gardé un contact avec ce lieu de mon enfance. Tous les matins en allant au collège puis à l'École Polytechnique de 1961 à 1968, je descendais la rue Kafr Abdou (ex Allenby) en vélo. Je garais ma bécane dans le garage de l'immeuble car j'entretenais de bonnes relations avec le garagiste Mahmoud et ses frères. Puis j'allais prendre le tramway pour me rendre au collège ou à la faculté.

J'ai conservé d'excellents rapports avec de nombreux voisins : Randa et Nadine El Amrousi, Aly Abou Gazia avec qui je faisais de l'équitation, Hany Hafez avec qui j'ai des relations professionnelles et Essam Heikal que je vois aux réunions du Rotary. Après le départ de David Smaga pour la France, j'ai longtemps correspondu avec lui.

Ce fut un grand plaisir de revivre aujourd'hui ces mémoires.

Ironie du sort, lorsque j'ai commencé à travailler, mon premier poste fut dans la société américaine NCR basée dans l'entresol de l'immeuble Heikal de la gare de Ramleh. Mais là mes souvenirs sont d'un tout autre ordre. Nous les réserverons pour un prochain livre.



9

PASSÉ, PRÉSENT, FUTUR

Layla Kamel

Mon père, Ibrahim Aly Kamel, est parti poursuivre ses études de commerce à Montpellier en 1930. À cette époque, nombre d'Égyptiens envoyaient leurs enfants en Europe pour parfaire leurs études. C'est lors de son séjour en France que mon père a rencontré ma mère, une Suisse, inscrite à l'École internationale de sage-femme. Ils s'étaient connus par l'intermédiaire d'un ami égyptien. Marthe Marie Roulier était originaire du Canton de Vaud. Ibrahim Kamel fut rapidement séduit par cette gracieuse jeune fille. Après l'obtention de son diplôme, il dut patienter toute une année, le temps que Marthe achève ses études, pour l'amener avec lui en Égypte. Entre temps les deux amoureux s'étaient mariés au consulat égyptien à Paris en 1933.



La mère de Layla (née Marthe Roulier), Layla avec Sameh sur ses genoux et la grand-mère suisse de Layla. 1966

De retour au Caire, mes parents habitèrent quelques temps avec mes grands-parents paternels; je suis née au Caire en 1935. Quelques mois après, mon père fut transféré en Haute Égypte où il a travaillé pendant de très longues années pour les sucreries d'Armant. Il emmena avec lui sa petite famille. Ma mère a vécu une vingtaine d'années en Haute Égypte et a beaucoup apprécié la qualité de vie dans cette région. J'ai habité avec mes parents à Armant jusqu'à l'âge de six ans. Je garde un très agréable souvenir de mes années d'enfance.

Lorsque j'ai dû commencer ma scolarité, mes parents demandèrent à ma grand-mère suisse de venir demeurer au Caire avec moi. Jusqu'à l'âge de treize ans j'ai vécu seule avec ma grand-mère maternelle car j'allais à l'école allemande du Caire. Quand mon père

fut transféré à Abou Korkas, j'y ai rejoint mes parents qui m'ont inscrite à l'école française des soeurs, Notre Dame des Apôtres. Après mon brevet, je ne pouvais plus poursuivre mes études françaises en Haute Egypte. Heureusement qu'au même moment mon père fut transféré définitivement à Alexandrie. J'ai terminé ma scolarité à l'école Girard. On venait de fonder à l'Université d'Alexandrie l'École supérieure des infirmières. Je m'y suis immédiatement inscrite réalisant ainsi un rêve d'enfance.

Un jour, je me rendais dans le magasin anglais Robert Hughes pour l'achat d'un cadeau. Je ne me doutais pas que ce jour-là se scellerait mon destin. Devant un comptoir se tenait un beau jeune homme que je pris par inadvertance pour le vendeur. Je lui posais plusieurs questions auxquelles il répondait courtoisement, puis de guerre lasse, voyant s'approcher un vendeur, il le héla et m'avoua qu'il était un client tout comme moi. Pendant que je me confondais en excuses, il m'interrompit et me dit : « À mon tour maintenant de vous demander une faveur. Je voudrais acheter une veste. Pourriez-vous m'aider à en choisir une ? » Je ne pouvais qu'accepter pour réparer mon impair. Avant de nous quitter, il me présenta sa carte que j'ai glissée négligemment dans un de mes livres d'université. Il me demanda mon nom, je me suis contentée de répondre « Miss Kamel ». Mon interlocuteur a ingénieusement noté mes coordonnées qui figuraient sur un dossier que je tenais en mains.

Quelques jours plus tard, un monsieur a téléphoné en demandant à parler à « Miss Kamel ». Je lui ai dit interloquée « De la part de qui ? ». Il m'a répondu « Saïd ». De plus en plus intriguée, j'ai demandé « Saïd qui ? » ; il m'a précisé : « Saïd Robert Hughes ». Et ce fut ainsi le début d'une magnifique histoire d'amour. Je venais d'obtenir une bourse Rockefeller de deux années aux États-Unis pour la préparation d'une maîtrise : un an à Los Angeles et un an à Boston. Dès mon retour des États-Unis, Saïd et moi nous sommes mariés et avons habité

l'immeuble Heikal en 1964. Nous y avons passé des années très heureuses et avons eu nos deux fils.

Azza Heikal me demande de raconter des souvenirs relatifs à l'immeuble. Comme mon époux architecte et moi-même avons des professions très prenantes, sans compter l'éducation de nos deux fils, je ne garde aucun souvenir précis des voisins. En revanche, je me remémore avec beaucoup de gratitude et de sympathie les deux portiers de l'immeuble côté nord : 'Am Ibrahim et Bastawi.

Je me souviens d'un incident inoubliable car il aurait pu dégénérer en catastrophe: j'étais tellement débordée par mon travail, les enfants, les travaux ménagers que je suis descendue un matin en laissant sur le feu le linge à bouillir de mon premier bébé. Les voisins commencèrent à sentir le roussi, ils avertirent 'Am Ibrahim qui refusa de défoncer la porte comme ils le lui recommandaient. Il sauta dans un des taxis qui stationnaient devant l'immeuble et se rendit à toute allure chez mes parents qui habitaient Bulkley pour prendre le double des clés de mon appartement. Il revint au bout de dix minutes *in extremis* pour éteindre un début d'incendie. C'est ainsi qu'a très mal commencé mon amitié fidèle avec 'Am Ibrahim.

Ce Nubien ainsi que deux frères soudanais et un Saïdien travaillaient tous les quatre comme portier dans cet immeuble depuis sa construction. Les deux beaux Soudanais Osman et Mohamed avaient une prestance qui en imposait à tout le voisinage. Ils étaient élancés et avaient des traits fins ; leur joue était striée des trois traits caractéristiques, III, de leur région natale. 'Am Ibrahim était plus corpulent avec un visage moins avenant mais il avait un coeur d'or. Grâce à son sens du devoir et sa fidélité exemplaires à l'égard de tous les locataires, il était le seul à qui ces derniers avaient octroyé l'appellation de 'Am

qu'il méritait pleinement car il veillait paternellement sur tous et exerçait une surveillance de cerbère sur les moindres recoins de l'immeuble. À la suite de ma grave négligence qui avait failli provoquer un incendie, je lui ai témoigné une telle reconnaissance que je peux me prévaloir d'avoir toujours gardé avec lui des rapports privilégiés.

Ma relation avec Bastawi, le portier saïdien, et sa femme, était d'un tout autre ordre. Étant donné que j'habitais le rez-de-chaussée, il m'arrivait de sentir les odeurs de cuisine qui se dégageaient des chambres de service. Comme j'avais longuement habité la Haute Égypte, j'avais la nostalgie des mets succulents de mon enfance. Halima, l'épouse de Bastawi, ne manquait jamais de me monter certains plats que j'aimais particulièrement.



Quatre générations: de gauche à droite la mère de Layla avec Sameh sur ses genoux, Saïd Herazy le mari de Layla, la grand-mère suisse de Layla et derrière, le père de Layla, Ibrahim Kamel.

Lorsque mon fils aîné Sameh, architecte comme mon mari, s'est marié je lui ai cédé mon appartement dans l'immeuble Heikal en lui souhaitant d'y couler des jours heureux comme ses parents. Son épouse Fagr est ingénieur en électricité. Elle a une très belle voix et chante dans un orchestre constitué par un groupe de voisins dans l'immeuble. Sameh et Fagr ont trois enfants : Doha, étudiante à la faculté de médecine dentaire, Aly à l'école secondaire et Mustapha qui est encore à l'école maternelle. Un jour peut-être cette troisième génération évoquera à son tour ses souvenirs dans l'immeuble Heikal.



10

JAFFA, ALEXANDRIE, MADRID

Simone Zamaria

Mon grand-père paternel Jean Zamaria, Palestinien d'origine espagnole, est né à Jaffa. Il a épousé ma grand-mère libanaise Emilie Tamari et ont eu trois enfants : mon père Louis-Jean, Georges et Maurice.

Mon père est né le 5 mars 1902 à Jaffa. Comme la plupart des Palestiniens, sa famille possédait des terrains d'orangers et tous les membres de la famille travaillaient dans le commerce de cette célèbre spécialité de la région. En plus de cette activité, mon père fut nommé Consul Honoraire d'Espagne.

Ma famille maternelle incarne le cosmopolitisme propre à l'Égypte contemporaine. Mon grand-père maternel Jean Pappas d'origine grecque vivait au Caire. Il y rencontra une séduisante Française, Julie Garivier Brise, fraîchement arrivée de Lyon avec l'un de ses frères. Ce dernier projetait de fonder un collège francophone en Égypte. Jean Pappas profondément épris de Julie, s'empressa de l'épouser. Le jeune couple s'installa à Port Saïd. Ils eurent une petite fille Hariclia Louise, ma mère, née le 13 juin 1911 au Caire. Hariclia, surnommée Loulou, grandit à Port Saïd au sein de la famille paternelle, entourée de ses cousins : Vatimbela, Valentis et Zervos.



Le mariage de Louis-Jean Zamaria et Hariclia Pappas à Jaffa

En 1929, Loulou partit en Palestine invitée par une cousine française, Charlotte, épouse d'un Grec, Pétridis. Lors de son séjour à Jaffa, Loulou fit la connaissance de Louis-Jean Zamaria. Les deux jeunes gens s'éprirent l'un de l'autre et le 15 février 1930, ils se marièrent à l'église Saint Pierre de Jaffa.

Les Zamaria eurent quatre enfants : Roland et Simone nés à Jaffa ; Lucienne décédée à l'âge de six mois ; Danièle née à Beyrouth. En Palestine, Simone et Danièle furent pensionnaires dans l'Institut Notre Dame de Sion à Jérusalem. Ce pensionnat, construit dans la vieille ville, s'élève sur le Lithostrotos, la troisième station du chemin de Croix. Simone et Danièle y coulèrent des jours heureux jusqu'en 1948, date à laquelle la famille fut contrainte de s'expatrier.

Après un bref séjour en Espagne, Louis-Jean choisit de s'installer à Alexandrie où il occupera jusqu'à la fin de sa vie le poste de chancelier au Consulat d'Espagne. Ses filles, Danièle et moi-même, Simone, accompagnées de notre grand-mère française, quittâmes définitivement la Palestine et parfimes retrouver nos parents à Alexandrie. Nous fûmes pensionnaires à Notre Dame de Sion ainsi que notre grand-mère. Car les religieuses de Sion hébergeaient les civils qui fuyaient les bombardements de 1948.

Quant à notre frère aîné Roland, il avait d'abord été interne à l'École des Frères à Jérusalem. Étant donné les événements, mes parents l'envoyèrent pensionnaire en Angleterre. Lorsque la famille se fixa enfin à Alexandrie, Roland nous rejoignit et termina ses études au Victoria College.

Une nouvelle existence commençait pour nous tous dans notre chère Alexandrie. Nos études terminées, Roland commença par travailler comme secrétaire au Consulat



Le Lithostrotos

d'Espagne sous la houlette de notre père. Ayant achevé ma scolarité au Sacred Heart, j'ai débuté ma vie professionnelle comme maîtresse de classe de douzième à Notre Dame de Sion.

Dès notre installation à Alexandrie, nous habitons un appartement au centre-ville, au-dessus d'un célèbre magasin de tissus *Le Salon Vert*. En février 1950 mes parents, désirant célébrer leur vingtième anniversaire de mariage, lancèrent une quarantaine d'invitations auprès des nombreux amis qu'ils avaient déjà contractés. Notre petit appartement, qui nous suffisait à tous les cinq, n'était pas conçu pour une telle réception. Ma mère ne se noyant pas dans un verre d'eau, s'avéra une excellente femme de tête et une parfaite maîtresse de maison. Elle résolut le problème en un tour de main. Comme nous habitons au sixième et dernier étage, elle déménagea tous les meubles sur la terrasse ne conservant que la grande table de la salle à manger. Le cocktail fut très réussi et les invités, cordialement reçus, ne se doutèrent pas de l'ingénieux manège de ma mère.

Après le départ des nombreux amis, en moins d'une heure nos meubles furent descendus et remis à leur place, comme si rien ne s'était passé. Tous les membres de la famille regagnèrent leur lit en se souhaitant une bonne nuit bien méritée.

Étant donné les mondanités alexandrines et les nombreuses réceptions qu'exige la fonction diplomatique dans une ville aussi cosmopolite, mes parents décidèrent de louer un vaste duplex dans l'immeuble Heikal situé à la gare de Ramleh.



L'immeuble Heikal près de la Gare de Ramleh, à l'intersection de l'Avenue Alexandre le Grand et de la rue Amine Fikry.

Cet appartement de réception permettait d'y célébrer toutes les festivités désirées. De plus, nous jouissions d'un magnifique panorama sur le port Est. Que de bons souvenirs nous gardons de cet appartement ! Soirées dansantes, bals masqués, réveillons, innombrables réunions de jeux que nous organisons : Monopoly, bingo... Que de mémorables excursions dans cette chère Alexandrie ! Notamment les promenades en bateaux à voile les nuits de pleine lune. Sans compter les amis fidèles que nous avons toujours gardés : Jacques Tocatlian, René Cabache, André Catafago, Siham Sekla, Thérèse Hussunian, Sonia Fiss, Alec et Nadia Karam...



Bal costumé chez Simone Zamaria : c'était en 1957. La guerre du canal avait eu lieu. Nous étions en pleine période d'exode et de nationalisations nassériennes. Il y avait de l'inquiétude dans l'air. Mais, de toute évidence, cela ne nous empêchait pas de faire la fête ! (Commentaire de Jacques Tocatlian).



Le thème du bal : « La Belle Époque ». C'était pour certains aussi la fin de la belle époque alexandrine. À voir ces photos, on peut penser que nous avons passé notre jeunesse à nous déguiser! (Commentaire de Jacques Tocatlian).



Quand j'ai quitté Alexandrie en 1957 pour l'Amérique, j'ai passé mes deux premières années au Utah, perdu parmi les Mormons. Quand ils apprenaient que je venais d'Égypte ils me parlaient toujours de chameaux et me demandaient comment j'étais habillé avant de découvrir « la civilisation ». C'est alors que je sortais cette photo que je portais toujours sur moi... (Commentaire de Jacques Tocatlian).

Nos parents, de par la fonction de mon père et la personnalité de ma mère, avaient une vie sociale bien remplie. Mon père, grand charmeur, toujours aimable n'était jamais à court de compliments surtout à l'égard des jolies femmes. D'ailleurs, toutes les femmes étaient belles à ses yeux et méritaient un éloge. Je me souviens l'avoir entendu donner ce conseil à mon frère âgé d'à peine seize ans : « Tu dois toujours flatter les femmes même si tu ne le penses pas. Il ne faut pas manquer de leur faire plaisir, un gentil mot ne coûte rien. » Apparemment mon frère n'a jamais oublié cette leçon.

Nos voisins dans l'immeuble appartenaient à diverses nationalités, Félix Goulène et sa sœur géraient la pension Hyde Park où résidaient les multiples étrangers séjournant dans la ville.

À Alexandrie, le chancelier Louis-Jean Zamaria fonda le Centre Culturel Hispanique. L'enseignement de la langue espagnole fut assuré par la dévouée Mademoiselle Syntes. Les nombreuses manifestations culturelles et artistiques organisées par mon père remportaient de vifs succès aussi bien auprès des diverses communautés étrangères que des Égyptiens. Il déploya un tel dynamisme pour la diffusion de la culture hispanique que le gouvernement espagnol lui concéda la médaille du mérite civil.



De gauche à droite: M. Zamaria, M. Kamal El Dib le gouverneur d'Alexandrie et Mme El Dib



Monsieur Hussein Sobhi, directeur général de la Municipalité, 2^{ème} à gauche



D'après les ordres du Roi,
le Grand Chambellan prie

Monsieur Luis Zamaria

de venir prendre le thé au Palais de Montazah,
le Lundi, 15 Octobre 1951, à 4 heures 30 p.m.

Invitation du roi au Palais de Montazah

 Programme ---	 برنامج ---
1. Marche <i>Bonne Année</i> Andolfi	١ - مارش تام سعيد أندولفي
2. Valse <i>A Waltz dream</i> Strauss	٢ - فالس الأحلام استراوس
3. Symphonie <i>La force du destin</i> Verdi	٣ - افتتاح موسيقى قوة القدر فردي
4. Symphonie <i>Norma</i> Bellini	٤ - افتتاح موسيقى نورما بيليني
5. Fantaisie <i>Damnations de Faust</i> Berlioz	٥ - فانتازيا لعنات فاوست برليوز
6. Sélection <i>Mémoires de Lehár</i> Henry Hall	٦ - مختارات ذكريات لهار هنري هول
7. Marche <i>Triomphe</i> Fucik	٧ - مارش النصر فوشيك
<small>Chef de la Musique Royale, Sagh Mostafa Oof.</small>	رئيس الموسيقى الملكية صاغ : مصطفى عوف
<small>PALAIS DE MOUNTAZAH, Lundi, le 15 Octobre 1951.</small>	قصر المنزه يوم الإثنين ١٥ أكتوبر سنة ١٩٥١

Programme

Monsieur Guy Monod
Consul Général de France, à Alexandrie
a l'honneur de prier ~~l'excuse~~
J. Fardoux Zamaria
de lui faire le plaisir de venir prendre le thé le
Samedi 23 Mai, à partir de 5 h. p. m. à la
Maison de France (30, Rue N'ibi Daniel).

Bridge - Pêche
Spécialités françaises

Mr. & Mrs. Louis Jean Zamaria

HIS LORDSHIP MONS. JEAN DE CAPISTRAN
CAYER, O.F.M., BISHOP AND APOSTOLIC VICAR
AT ALEXANDRIA, HAS THE HONOUR TO INVITE
YOU TO ATTEND A

“TE DEUM”

ON THE OCCASION OF THE CORONATION OF
H.M. QUEEN ELIZABETH II

TO BE HELD AT ST. CATHERINE'S PARISH
CHURCH AT ALEXANDRIA ON WEDNESDAY THE
3RD JUNE, 1953, AT 6.30 P.M.

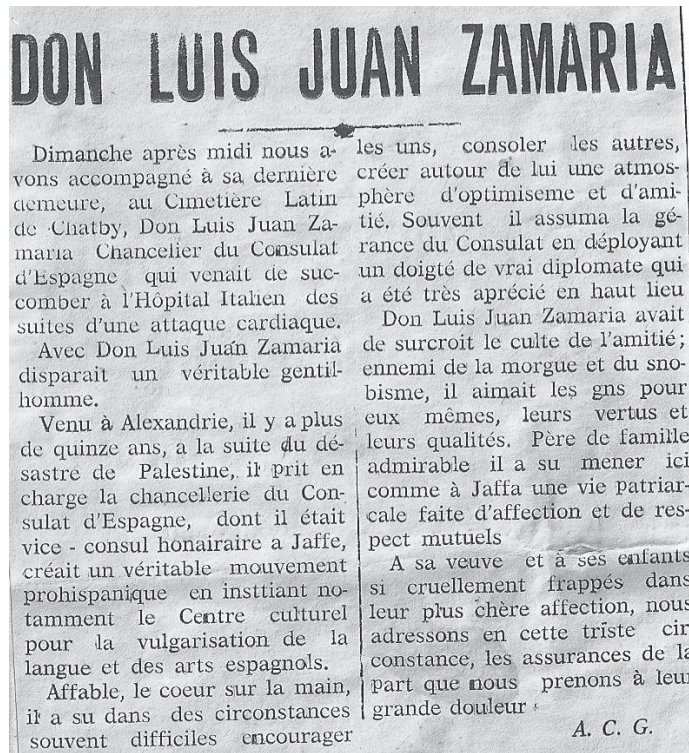
R.S.V.P.
THE SECRETARY, APOSTOLIC VICARIAT,
RUE SIDI NETWALLI,
ALEXANDRIA.

WILL YOU PLEASE PRESENT THIS CARD TO THE USHERS
AT THE CHURCH.

Les mondanités alexandrines et les nombreuses réceptions qu'exige la fonction diplomatique: invitations du Consulat de France et du Consulat de Grande Bretagne.

Mon père mena à bien ces multiples activités jusqu'à son dernier souffle. Le 5 mars il célébra ses 61 ans à l'Hôpital Italien où il était hospitalisé à la suite d'une crise cardiaque. Il décéda quatre jours plus tard le 9 mars 1963.

L'article nécrologique rédigé par Geronimo dans le journal *La Réforme* rend parfaitement compte des quinze dernières années passées par Don Luis Juan Zamaria à Alexandrie.



L'article nécrologique publié dans *La Réforme* qui rend compte des quinze dernières années passées par Don Luis Juan Zamaria à Alexandrie.

En 1963 à la suite du décès de mon père, ma mère fut contrainte de quitter Alexandrie qu'elle adorait pour partir s'installer à Madrid où habitait mon frère. Elle y vécut jusqu'en 2007 et décéda à l'âge de 97 ans. Toutes les personnes qui l'ont connue témoignent qu'avec sa prestance, son charme et sa personnalité elle a toujours réussi à s'imposer dans les nombreuses sociétés qu'elle a fréquentées lors de ses diverses pérégrinations.

Conformément au brassage des nationalités propre à Alexandrie, des mariages cosmopolites furent conclus par les trois enfants Zamaria. Danièle épousa à dix-huit ans un Italien R. Rosetti ; leur fils Pablo est né à Alexandrie puis fit ses études à Madrid. Il a épousé une Espagnole des Canaries où ils habitent actuellement avec leurs deux fils Alvaro et David.



Anniversaire de Pablo à trois ans, le 26 novembre 1960 : M. et Mme Zamaria et Danièle

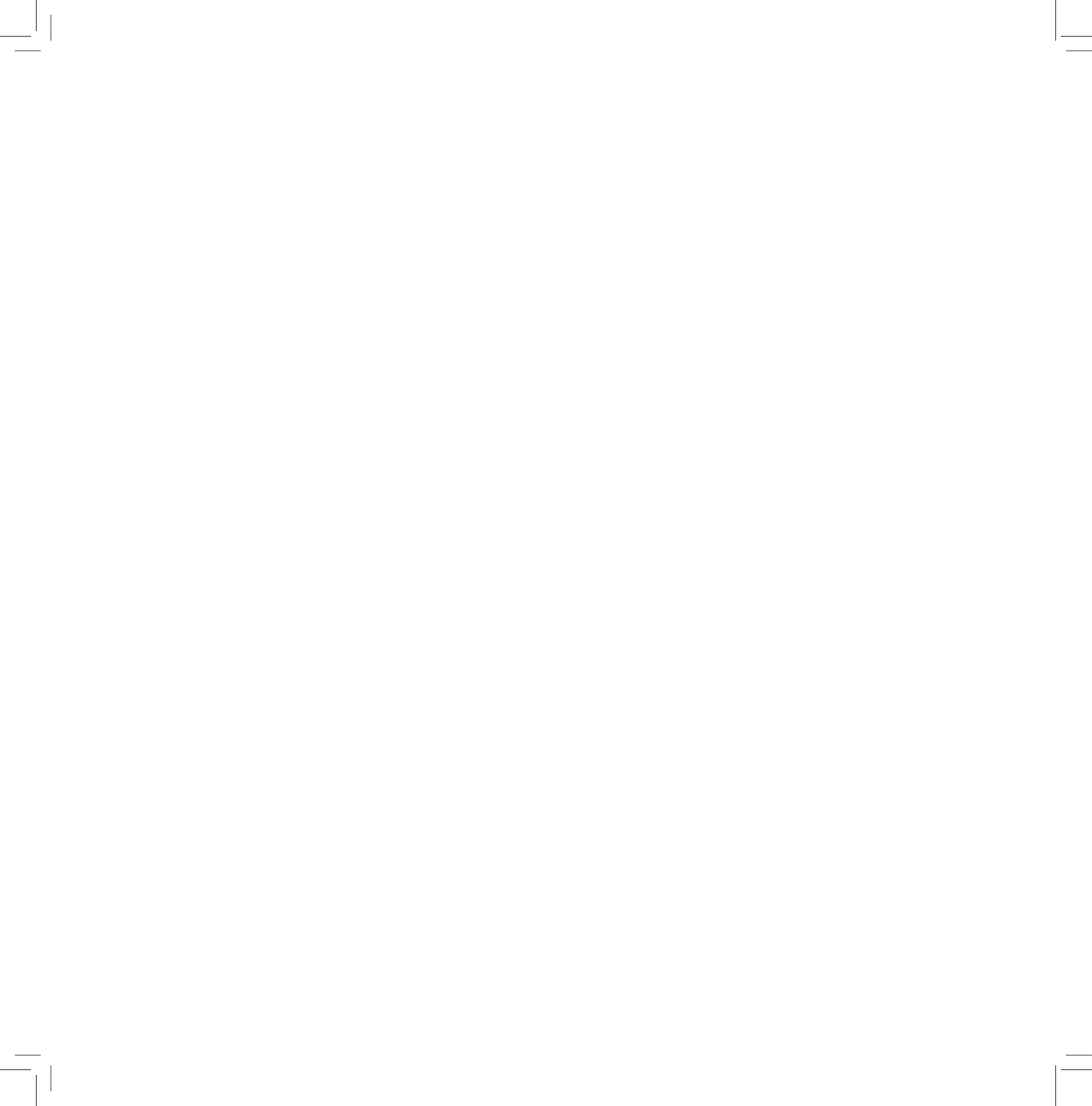
Mon frère Roland a épousé Joan Gibson, de père anglais et de mère grecque, née à Smouha à Alexandrie et ancienne élève de l'English Girls College. Leur fille Patricia a épousé un Espagnol Javier Navarrette. Ils ont trois petits-enfants Alexandra, Monica et Javier.

Quant à moi, j'ai épousé un Américain Jay Smith. Notre fils Jason né à Madrid y a fait toutes ses études.

Notre famille cosmopolite, à l'image de la ville, ne vit plus en Égypte. Mais conformément au proverbe égyptien—« Qui a bu l'eau du Nil en reboira »—nous sommes tous retournés nostalgiquement dans ce pays de notre jeunesse dorée. Pablo qui est né dans l'immeuble Heikal et qui y a vécu jusqu'à l'âge de sept ans, s'y est rendu avec sa famille pour leur montrer le cadre de son enfance.



L'immeuble Heikal près de la Gare de Ramleh





11

CORRESPONDANCE DE MA MÈRE TÉMOIGNAGES POSTHUMES

Azza Heikal

En classant une infime partie du courrier de ma mère décédée récemment, j'ai trouvé quelques témoignages insolites qui méritent d'être publiés. Notamment cette lettre d'un Allemand. Klaus Müller a séjourné quelque temps dans notre immeuble et eut un coup de foudre pour la perspective environnante : le spectacle de la mer, les jardins en fleurs... Il a vainement adressé plusieurs courriers à ma mère sollicitant la location d'un appartement, son achat ou même l'autorisation de construire un étage sur la terrasse.

Dr. Jur. Klaus G. Müller
Th. Heuss Allee 17
D 5500 Trier
Germany

Le Caire, 30.4.1991

Chère Madame Heikal,

Ce petit mot pour vous dire combien j'ai été enchanté de faire votre connaissance et pour vous confirmer que je suis et reste intéressé de louer, acheter ou même faire construire un pied-à-terre sur la terrasse de votre maison à Ramleh.

J'ai été un peu déçu par votre réponse négative, mais vous prie de garder mon adresse dans votre dossier pour le cas qu'un jour votre avocat change d'avis ou la législation sera modifiée (au point de vue technique il n'y a pas de problèmes). J'ose dire qu'une telle construction renforcerait et embellirait la structure du toit résultant en une valorisation de la maison.

Je ne suis nullement pressé et pars ces jours-ci pour l'Europe. Si jamais je peux vous rendre un service là-bas, n'hésitez pas à me le demander.

Veuillez agréer, chère Madame Heikal, l'expression de mes hommages.

Klaus G. Müller

Dr. jur. Klaus G. Müller
Th. Heuss Allee 17
D 5500 Trier
Germany

Le Caire, 20. 4. 1991

Chère Madame Bekal,
Ce petit mot pour vous dire combien j'ai été
enchanté de faire votre connaissance et pour
vous confirmer que je suis et reste intéressé
de louer, acheter ou même faire construire
un pied-à-terre sur la terrasse de votre
maison à Ramley.
J'ai été un peu déçu par votre réponse négative,
mais vous prie de garder mon adresse dans votre
dossier pour le cas qu'un jour votre avis
change d'avis ou la législation sera modifiée
(au point de vue technique il n'y a pas de
problèmes). J'ose dire qu'une telle construction
renforcerait et embellirait la structure du
fait résultant en une valorisation de la
maison.
Je ne suis nullement pressé et pars ces jours-ci
pour l'Europe. Si jamais je peux vous rendre
un service la-bas ou depuis la-bas, n'hésitez
pas à me le demander.
Veuillez agréer, chère Madame Bekal,
l'expression de mes hommages.

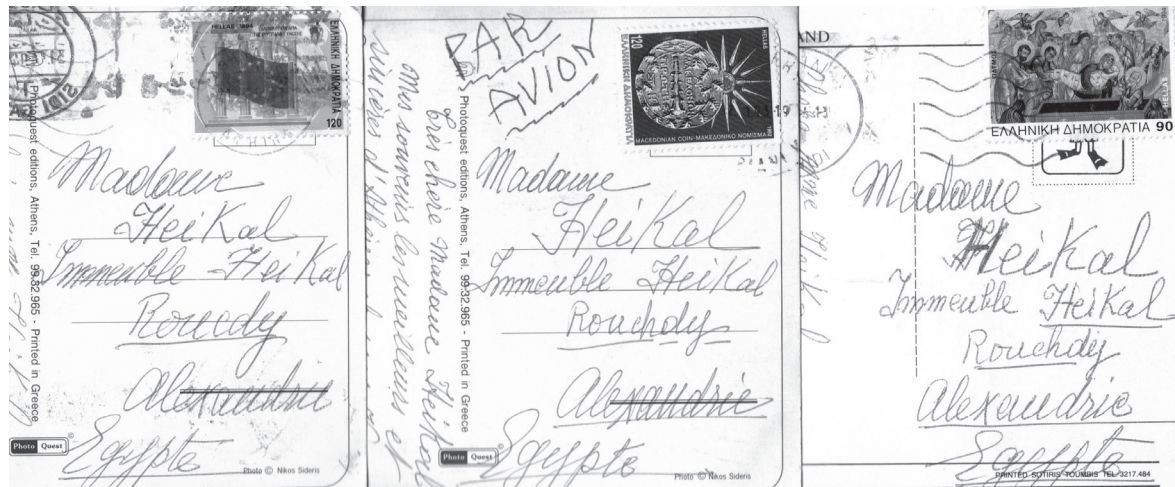
Klaus G. Müller

Lettre d'un Allemand

La majorité du courrier adressé à ma mère concernant l'immeuble Heikal, avenue Alexandre le Grand, ainsi que certaines lettres officielles transcrites en arabe, sont ainsi libellés :

Madame Heikal, Immeuble Heikal, Alexandrie.

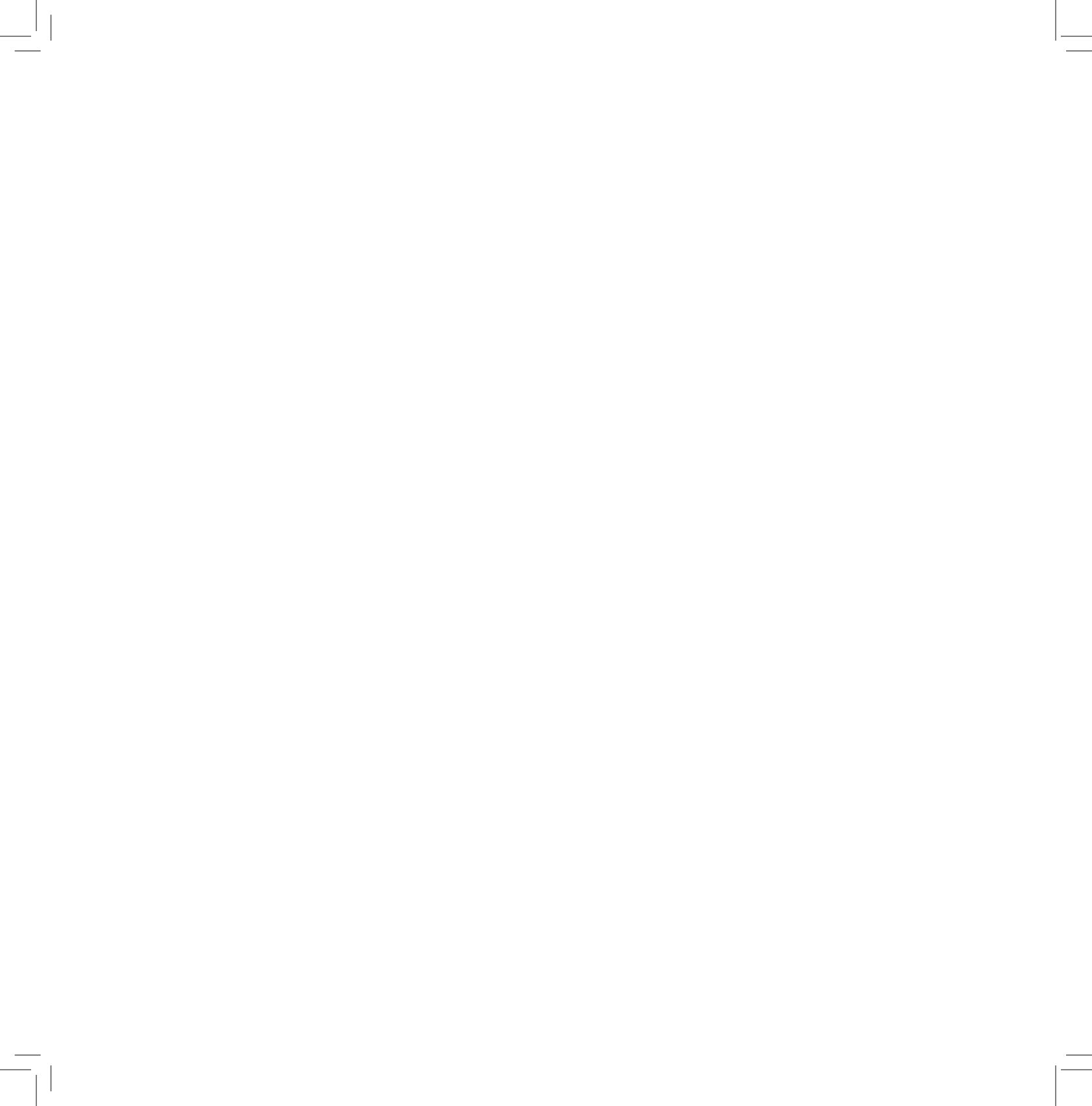
Aucune mention de rue, ni de quartier ce qui est surprenant pour une ville comptant, à l'époque, trois millions d'habitants ! Pour l'immeuble H de l'avenue d'Aboukir, il importe de préciser « Rouchdy » sinon les lettres sont acheminées d'office vers l'immeuble de la gare de Ramleh. Cartes postales à l'appui.



Nombreuses cartes envoyées par des amis fidèles



« Je pense toujours à vous que j'admire »





POSTFACE

UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE MONDE

Azza Heikal

L'immeuble H, ce microcosme cosmopolite, à l'image de la ville, fut le noyau central autour duquel s'est organisée mon existence. C'est à partir de ce point d'ancrage que se sont succédées en cercles concentriques les diverses sociétés internationales que j'ai fréquentées par la suite. Au pensionnat Notre Dame de Sion, j'ai côtoyé des camarades venues de tous les coins du monde : les plus exotiques étant les sœurs canadiennes Plamandon dont l'accent québécois et surtout le vocabulaire nous ahurissaient. L'école de danse Gorillovitch, où je me rendais quotidiennement, était dirigée par Madame Maria d'origine russe, secondée par sa fille Clara de père hongrois. Ce cours comptait essentiellement des élèves grecques et une Chinoise au nom on ne peut plus pittoresque : Suzie Wong.

Après mon mariage, j'ai habité deux ans l'immeuble Heikal avenue Alexandre le Grand. Dès mon emménagement dans l'immeuble en 1965, j'ai entrecroisé des locataires de longue date en partance définitive pour l'étranger. Des « experts » russes succédaient à nos voisins et envahissaient notre immeuble ; ils étaient d'ailleurs disséminés dans tout le pays. En dépit de ces événements douloureux, l'inlassable spectacle de la mer et la courbe parfaite du port Est, entrevu à travers une palmeraie, sont des souvenirs réconfortants qui demeurent gravés dans ma mémoire et dans mon cœur.



Photo prise de l'immeuble Heikal près de la Gare de Ramleh, à l'intersection de l'Avenue Alexandre le Grand et de la rue Amine Fikry.



Photo d'Alexandrie prise de la mer: l'immeuble Heikal situé près de la Gare de Ramleh est visible à droite du minaret.



Alexandrie, La Corniche

Dès mon premier séjour à Paris, en tant que boursière de l'Université d'Alexandrie, j'ai rencontré grâce aux activités du CROUS des étudiants de par le monde. Geneviève Morel, une dame au grand cœur, organisait avec quelques bénévoles un réseau d'accueil destiné à recevoir les boursiers étrangers. Certains d'entre eux sont devenus aujourd'hui des personnalités politiques. *Last but not least*, j'ai le privilège d'appartenir à l'Association « Bienvenue en France » fondée par Madame Jean François-Poncet pour recevoir les épouses des diplomates en poste à Paris. Une des règles d'or de « Bienvenue » est l'interdiction de parler de politique ou de religion, au cours de nos réunions, pour éviter de troubler le climat d'entente et de connivence que nos animatrices savent si bien créer. Ce microcosme international évoque pour moi mon Alexandrie cosmopolite où la plus élémentaire bienséance nous imposait tacitement ces mêmes règles.

« Une fenêtre ouverte sur le monde » : c'est par cette formule que les religieuses de Notre Dame de Sion nous recommandaient de conclure nos rédactions. Aujourd'hui, à l'automne de ma vie, Jacques André Istel, le maire de Felicity en Californie, m'a proposé de participer à un ambitieux projet. Il s'est consacré à l'édification d'un lieu de mémoire des hauts faits de l'humanité. Il a construit une pyramide qui symboliserait le centre de l'univers d'où rayonnent une centaine d'autres en granit rose sur lesquelles il a fait graver un résumé de l'Histoire universelle. Grâce à ma contribution infime à ce projet grandiose mon nom est inscrit sur des murs donnés par les ingénieurs pour durer 4000 ans. Dans quatre millénaires, les personnes découvrant ces vestiges s'écrieront peut-être « Du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplant ! » Une Alexandrine aurait participé à cet universalisme pérenne ! Éternel recommencement...



Felicity en Californie



Texte de Azza Heikal



Histoire universelle

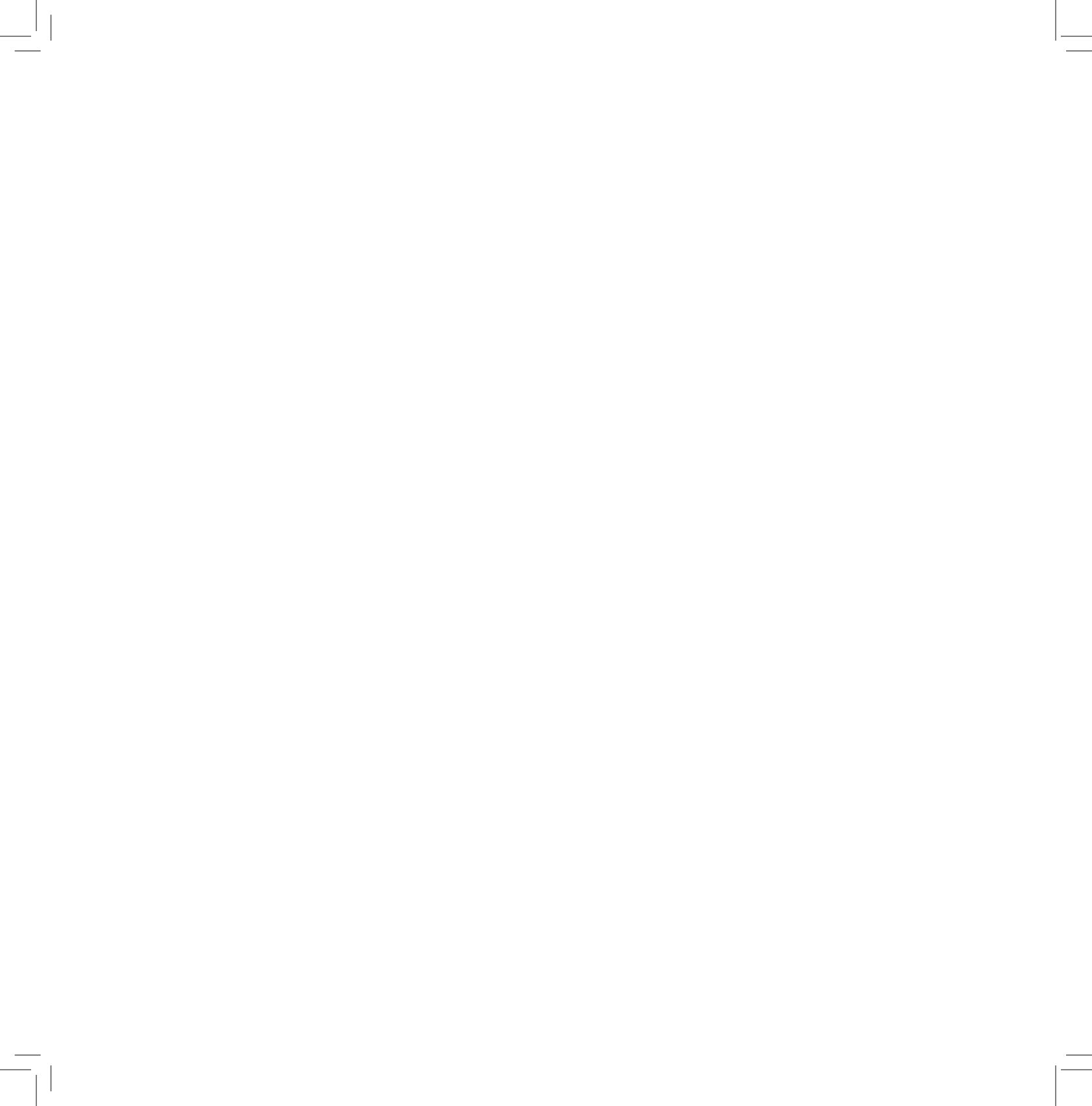


TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
1. Azza Heikal	
<i>Cosmopolitisme des immeubles Heikal</i>	7
2. Marie-Ange Pongis Khandjian	
<i>Un passé toujours présent</i>	27
3. Hassan Aref	
<i>Roots in Alexandria</i>	45
4. Naila Hosny	
<i>Gawad Hosny, un héros national</i>	89
5. Alain Kahil	
<i>Reminiscences on the Heikal Apartment in Alexandria</i>	103
6. Patricia Kahil	
<i>Cité et microcosme à la dérive, le retour par le souvenir</i>	131

7. Salomon Goldenbaum	
<i>Mille et une Alexandries</i>	143
8. Laila El Toubi et Hossam El-Cheikh	
<i>Souvenirs souvenirs</i>	157
9. Layla Kamel	
<i>Passé, présent, futur</i>	171
10. Simone Zamaria	
<i>Jaffa, Alexandrie, Madrid</i>	177
11. Azza Heikal	
<i>Correspondance de ma mère</i>	
<i>Témoignages posthumes</i>	195
Azza Heikal	
<i>Postface : Une fenêtre ouverte sur le monde</i>	201